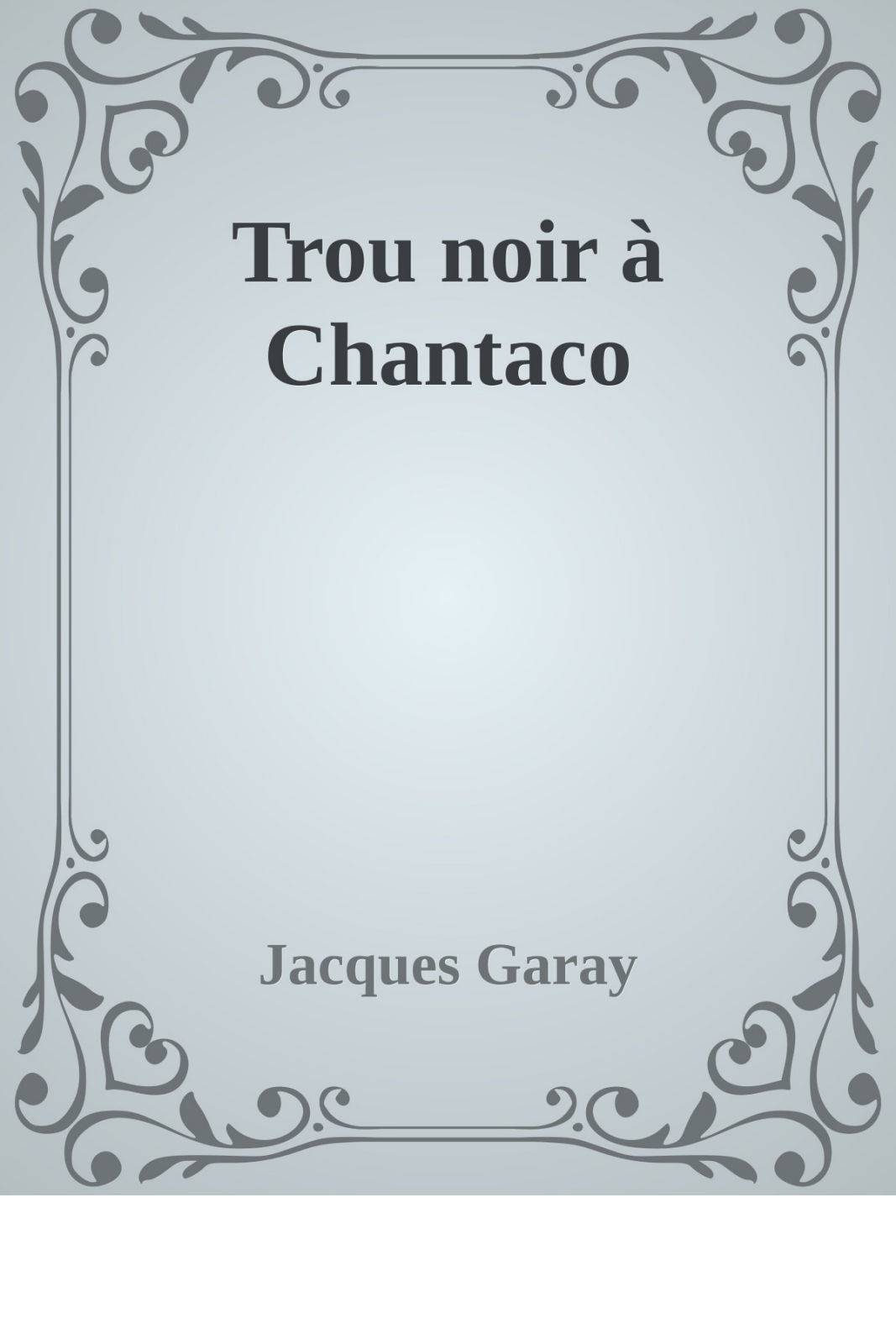


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Trou noir à Chantaco

Jacques Garay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques Garay

Trou noir à Chantaco



éditions
CAIRN

Jacques Garay

Trou noir à Chantaco



éditions
CAIRN

Jacques Garay

Trou noir à Chantaco

éditions
CAIRN

Chapitre 1

Et dire que tout allait bien !

Content j'étais, oui ! En ce début de soirée d'un joli lundi de juin, je baillais dans le Topo, ce petit train qui relie en une demi-heure Saint-Sébastien à Hendaye. J'avais gagné 83 euros au fronton mur à gauche Ataño III, à deux pas du stade d'Anoeta où évolue la Real Sociedad, l'équipe de football de Saint-Sébastien. Je venais d'assister à deux parties de pelote basque. Les paris étaient légalement autorisés en Espagne dans les frontons où des *corredores*, sorte de bookmakers appartenant aux entreprises organisatrices des compétitions, les *empresas*, enregistraient les cotes et prenaient les paris, sur le fronton même, pendant les parties.

J'avais parié sur Berna, un joueur de pelote à main nue de Bilbao qui avait battu, 22 à 17, Alfaro en qui toute la Navarre voyait le successeur de Retegi l'unique. En lever de rideau, Lara un jeune *pilotari* français, le poulain de mon ami Pampi Lagun (prononcez « Lagounn »), associé à Armendariz, l'avait emporté 22 à 12 sur la paire Barberito-Muganiz. Tout allait donc pour le mieux.

Vers 21h, après avoir emprunté la Corniche, « la plus belle route du monde », comme je le disais à qui voulait l'entendre, reliant Hendaye à Socoa, je serai à Saint-Jean-de-Luz et boirai un demi bien mérité en terrasse du Majestic, l'un des cafés de la Place Louis-XIV. Là je tomberai sûrement sur des copains. Rugby, pelote, ou simplement rien alimenteraient les conversations. Il serait temps ensuite de remonter la rue de la République, celle qui mène à la plage, pour aller chez mon ami Etché qui y tenait l'un des nombreux restaurants. Il venait de recevoir des chipirons, ces petits calamars que l'on pouvait accommoder de mille façons. Il les préparerait frits dans de

la pâte légère et servis avec des piments, frits également, un régal. Avec un vin de Loire frais, il n'y avait pas mieux pour un apéritif convivial... Et qui pouvait durer. Ensuite, après la salade relevée d'oignon frais, assaisonnée d'huile d'olive, de vinaigre blanc et de gros sel, je me laisserai séduire par une *parrillada*, un plat composé de plusieurs filets de poissons du jour *a la plancha*. Le tout arrosé de txakoli frappé, ce vin blanc légèrement pétillant que l'on fait au sud de Saint-Sébastien, à Getaria, petit port de pêche et patrie de Sébastien El Cano, celui qui avait ramené en Europe le reste de la flotte de Magellan. Enzo le golfeur serait de la partie, gourmand et bon vivant aussi. Une bonne soirée partagée avec des amis choisis ne lui faisait jamais peur. Viendrait sans doute alors, dans le petit coin de la salle réservé aux amis, le temps des chansons, entonnées dans la fumée bleue d'un caprice de Castro. Mélodies souletines chères à Mauléon et à ses célèbres fêtes, prières orthodoxes, ou chansons mexicaines ensoleillées fuseraient à tout va. Géographie musicale épatante pour voyager sans billet sur les portées de la nuit. Les classiques fonctionneraient à l'armagnac, soleil ambré au creux de la paume, les risque-tout attaqueraient à la manzana, cette liqueur de pomme qui vous égaye la nuit mais qui vous soude les dents pour des lendemains salement sucrés. Oui, il ferait bon chez Etché, avant de rentrer à pied en longeant le port de pêche, havre de senteurs océanes teintées de mazout et d'odeurs iodées.

Je rêvais les yeux ouverts, quand je sentis mon mobile vibrer dans la poche de mon pantalon. Le Topo traversait Irun, la ville jumelle d'Hendaye, de l'autre côté de la Bidasoa. Le terminus était proche.

– Allo, Xanti (prononcez « Chanti »), c'est Jacques ici.

Jacques Seignosse était le commissaire de police de Saint-Jean-de-Luz. Soit il y avait une partie de golf à la clé, soit les affaires reprenaient. Car, en plus de mon métier de critique gastronomique, je pigeais pour des journaux locaux ou nationaux. Il était bien question de golf et de Chantaco, mais ce n'était pas pour pousser la petite balle blanche.

– On vient de m'appeler, continua Jacques, il y a du grabuge à Chantaco. On a retrouvé un type le crâne fracassé, au « quatre ». Je n'en sais pas plus. Rejoins-moi là-bas si tu veux, ne dis rien à personne.

– Je suis dans le Topo, je prends ma voiture à Hendaye et j’arrive, merci du renseignement.

Autant, en balade en montagne ou à table, Jacques était volubile, autant, lorsqu’il s’agissait de son boulot, il était peu loquace, précis et coopératif certes, mais rapide et concis.

Il fallait téléphoner à Etché ; les chipirons, ce serait pour une autre fois.

Arrivé à la gare d’Hendaye, je sautai dans ma voiture et allumai la radio : rien sur la découverte du cadavre. Je quittai Hendaye en laissant le château d’Abbadia, toujours surplombant les Deux Jumeaux, ces rochers plantés en bout de plage et qui font que l’on reconnaît Hendaye sur toutes les cartes postales. J’avalai la Corniche sans trop admirer le paysage (ce que je ne manquais jamais de faire, louant le Seigneur de la beauté toujours renouvelée de l’endroit) et descendis sur Socoa, Ciboure et Saint-Jean-de-Luz. Au loin, le phare de Biarritz blanchissait dans ce doux couchant de juin. La Côte basque commençait à clignoter de mille feux et la mer scintillait comme un thon sortant de l’eau. « On est mieux qu’à Valenciennes », pensai-je. Une formule que je servais souvent pour expliquer ce pays, mon pays. « Tu parles d’un temps pour mourir. » J’avais parlé à haute voix, ne pouvant m’empêcher de penser au type qu’on avait découvert à Chantaco. Je longeai la plage de Socoa, traversai Ciboure et son quai Ravel, avant de franchir le pont de Gaulle qui relie la cité du roi du boléro à celle des corsaires basques. Prenant le long de la Nivelle, la rivière qui sépare Saint-Jean-de-Luz de Ciboure, je traversai le quartier Urdazuri, inauguré par Chaban-Delmas en 1970, avant de rejoindre la route d’Ascain et le golf de Chantaco.

Il n’était pas loin de 21h et il y avait du monde sur le parking. La police était là, ainsi que les pompiers.

Je m’approchai d’un planton : – Bonsoir, où pourrai-je trouver le commissaire Seignosse ? Il m’attend.

– Vous êtes monsieur Sopuerta, il nous a avertis de votre arrivée, il est au trou numéro quatre avec les gars de l’identité judiciaire, prenez une voiturette et allez-y.

Je longeai le trou numéro un et ses massifs d'azalées fleurissant les drives aux baies du club-house construit par Walter en 1928. Je contournai la ferme « Urchabaleta » entre le green du « un » et le départ du « neuf », et m'engageai dans l'allée de chênes entre le « deux » et le « huit ». Je grimpai vers le « trois » et ses arbres de gauche qui attiraient souvent mes mises en jeu, et j'arrivai au départ du « quatre ». Où il y avait du monde.

Je descendis de la voiturette après avoir décliné mon identité. « Vous pouvez y aller, on vous attend », me dit un agent de police : Jacques Seignosse faisait bien les choses.

René Tellechea le directeur du golf et Jean-Christophe Etcheverria le caddy-master se tenaient à côté des policiers et du médecin légiste venu de Bayonne. Les gens de l'identité judiciaire, reconnaissables à leur barda et à leurs appareils photo, dansaient au ralenti un macabre ballet autour du corps de la victime recouvert d'une housse grise. Le commissaire Jacques Seignosse était là, bien sûr, faisant son boulot d'officier de police judiciaire.

Il parlait avec Dédé Aramendi l'ancien caddy-master qui habitait sur le golf. Ou plutôt, il l'interrogeait. C'était lui qui avait trouvé le corps.

Dédé avait commencé sa carrière sur les pelouses de rugby, pilier du Saint-Jean-de-Luz Olympique, et l'avait terminée sur les greens de Chantaco dont il avait été longtemps un caddy master aux larges épaules. Ne pouvant plus parler de Saint-Jean-de-Luz, condamné au rugby des chants, il se résignait à suivre le parcours du trop urbain Biarritz Olympique, pas assez basque pour lui. Mais c'était le Stade Toulousain qu'il admirait. D'une carrière pleine et bien remplie, il avait gardé le privilège de pouvoir circuler sur le golf à sa guise, en voiturette. Et on le voyait à longueur d'année et de fairway, promener son béret et ses deux chiens, « Tee » et « For two », aux quatre coins du parcours. Gardien du temple, redoutable car silencieux, il connaissait chaque arbre, chaque massif, chaque fourré, chaque sentier, chaque clairière, chaque bunker. Éminence verte, il n'avait pas son pareil pour reconnaître joueuses et joueurs, les clients comme il disait encore, même hors de portée de drive. Il voyait tout et c'est lui qui relatait en premier vos coups les plus fameux ou vos trajectoires les plus pitoyables, devant le « caddy master ». Ainsi appelait-on la remise aux sacs, domaine du caddy master : la fonction

avait déteint sur le bâtiment.

C'est au cours d'une de ses tournées habituelles, qu'il avait découvert le cadavre, aux alentours de 20 heures, au départ du trou numéro quatre. La victime n'était pas arrivée assez loin pour se retrouver sous la protection de la Rhune, la montagne des Basques, dont on sent le souffle grandiose dans le dos, au trou numéro cinq, guidant vos coups jusqu'au green et que l'on remercie de sa beauté en se retournant vers elle, lorsque l'on replace le drapeau avant d'aller prendre le départ du « six ».

Je saluai tout le monde à la volée et allai vers Jacques Seignosse qui me mit au courant rapidement. En plus d'être ce soir aux comptes (ce dont il se serait bien passé en la circonstance), ce commissaire-là était vraiment bon enfant.

Dédé avait découvert la victime gisant près de son chariot, quelques mètres à gauche du départ des repères rouges, face contre terre, la base du crâne en bouillie. Pas de traces de lutte. Son sac était en ordre et tous les clubs rangés. Les poches du mort étaient vides, à l'exception d'un tee en bois légèrement maculé de terre. Celui dont il s'était vraisemblablement servi pour driver, avant d'être assassiné. Car ce ne pouvait être qu'un assassinat. Qui pouvait en effet, se frapper mortellement à la base du crâne à l'aide d'un instrument contondant, selon les termes consacrés, et rendre l'âme et l'arme à la fois ?

Il avait pris un bon coup, le mort, après en avoir joué un non moins bon : c'est sur le plateau, à gauche sur le fairway, à une portée de wedge du green, que l'on avait retrouvé sa balle. Une Pinacle numéro 4, portant le logo d'une assurance vie : ironie du sport.

Le directeur du golf René Tellechea et Jean-Christophe Etcheverria le caddy master connaissaient la victime. Il s'agissait de Robert Sapiac, originaire de Montauban où il avait débuté au rugby avant de « monter à Paris » gonfler les rangs du Racing Club de France qui avait accueilli à bras ouverts cet étudiant en architecture, ailier prometteur au crochet dévastateur. Ses diplômes en poche, Robert Sapiac était resté « à la capitale » et avait intégré un cabinet parisien réputé. Il lui arrivait de prendre quelques vacances au Pays basque, ou d'y venir passer des week-ends, le plus souvent avec des copains pour jouer au golf, comme c'était le cas aujourd'hui. Ils avaient pris

un départ à 15h et après le « dix-huit », Sapiac avait décidé de remettre ça, abandonnant ses trois copains pour neuf trous supplémentaires en solitaire sur la première partie du parcours, celle qu'il préférait. Ne gênant personne, il avait eu le feu vert du caddy master.

La nuit commençait à tomber et le soir prenait les teintes mauves et légères d'une aile de palombe. Le fourgon des pompiers montait sur le chemin et donna le signal du départ. On y transporta le mort et chacun grimpa dans les voituresses pour redescendre vers le club house, convoi funeste, médico et légal. Sale façon d'entamer une si douce soirée de juin. Sur le parcours, l'arrosage automatique se mit en marche et les jets d'eau s'irisèrent en autant d'arcs-en-ciel dans le soleil couchant, lumineuse retraite pour flambeaux humides, accompagnant la pauvre descente aux envers de la vie, du malheureux Robert Sapiac.

J'allais partager ma voituressette avec Jacques Seignosse, quand une voix me héla : « Xanti, que se passe-t-il ? » C'était Enzo le golfeur qui m'appelait de derrière une haie. Enzo habitait un lotissement huppé en bordure du golf, et le trou numéro quatre longeait sa maison.

– Je te laisse à ton triste sort d'officier de police judiciaire avec un assassin à trouver, m'excusai-je auprès de Jacques Seignosse. Toi tu rempliras tes paperasses, moi je viderai quelques verres avec Enzo. À toi le devoir, à nous la punition. Ton cadavre a foutu notre soirée en l'air, nous devons grignoter des chipirons chez Etché. Salut !.

– On n'a pas la même vie, ne me téléphone pas trop tôt demain matin, ma nuit aussi sera longue.

Dans un éclat de rire et de pneus, le commissaire Seignosse s'en alla travailler, j'allais me détendre. On a le métabolisme qu'on peut.

– J'arrive, criai-je à Enzo, et je t'explique tout.

Il était trop tard pour alerter la Gazette du Pays basque, le journal auquel je collaborais. Je m'éloignai derrière le départ du quatre et descendis le petit talus au-delà des marques blanches, qui déroulait en sous-bois, une pente douce de lande, vers la route d'Ascain. Un petit pipi face à la colline de

Bordagain, qui, au loin, surplombait Ciboure, était un plaisir aussi simple que panoramique, pourquoi s'en priver ? Je m'écartai donc légèrement du sentier, peu battu d'ailleurs, et pissai largement, mannequin paisible dans la nuit tombante. Quelque chose de blanc attira mon regard, dans les fougères. Je me penchai et découvris un gant de golf. J'allais le ramasser machinalement, mais m'arrêtai net. Il n'était pas normal de trouver ce gant à cet endroit. Hors du circuit qu'empruntent les golfeurs pour aller d'un trou à un autre.

C'est pourquoi j'utilisai mon calepin, un petit « pupitre à spirale » vert de chez Clairefontaine, que j'avais toujours sur moi. Je m'en servis comme d'une pince pour saisir le gant entre les pages. Je cassai une branche et la plantai dans le sol pour marquer l'endroit. Pas mécontent de ma trouvaille, je retournai chez Enzo, enjambai la clôture et fis le tour de la maison.

– Aurais-tu un petit sac de congélation, criai-je à mon hôte en entrant par la baie de la terrasse ? J'ai trouvé quelque chose et je voudrais le protéger, on ne sait jamais.

Une voie couverte par le bruit caractéristique des œufs que l'on bat pour une omelette, me répondit : « Avance, je suis à la cuisine, puisque tu es là je prépare de quoi ne pas mourir de faim. »

Enzo avait noué son célèbre tablier de caviste, celui sur lequel on peut s'essuyer vastement les mains à l'heure grave de la cuisine entre amis, celle qui fait aussi des dégâts collatéraux. Résolu et mécanique, il martyrisait une douzaine d'ex futurs poussins.

– Arrête, ils vont porter plainte, m'amusai-je, tu vas avoir « SOS Œufs Battus » et Maître Vergès sur le dos.

– Pourquoi as-tu besoin d'un sac de congélation ? Ce n'était pas Jacques qui était sur le « quatre » ? Qu'est ce que c'était tout ce bazar ?

– J'ai besoin d'un sac pour y mettre un gant que j'ai trouvé dans les fougères et Jacques était là car on a assassiné un type au quatre.

Enzo, tel un pêcheur à la mouche, resta figé, le fouet en l'air. Enfin les œufs respirèrent. On était en juin, mais ils eurent leur armistice.

Enzo était d'origine bordelaise, c'est pourquoi il ne lâcha pas un énorme « Dia ! », comme on le fait ici, mais ses yeux se cerclèrent d'un abyssal ahurissement. Loin, le merlan frit, on en était à la raie manta. Les secondes passèrent.

– Ici, à deux pas de chez moi ? Pendant que j'écoutais Compay Segundo ? On n'est plus en sûreté nulle part. Un meurtre à Chantaco. Ça va chauffer au salon de bridge. Raconte. Je sors un petit Graves, il nous faut ça non ? Tiens, voilà ton sac.

J'y laissai tomber le gant, fis un nœud et commençai mon récit.

Je débouchai la bouteille de Graves pendant qu'Enzo découpait en cubes des pommes de terres légèrement bouillies avant de les poêler pour une omelette aux patates dont il se glorifiait avec justes raisons.

Ce soir, il n'y avait pas de chipirons à la clé, mais c'était quand même la bouteille à l'encre. La nuit s'annonçait forcément plus qu'intéressante. Un meurtre et une omelette aux patates à se mettre sous la dent : joli programme.

Et pendant ce temps-là Seignosse marcherait au sandwich.

Chapitre 2

Un meurtre dans le Saint des Saints

Chantaco ! Certains croient que ce n'est qu'un cocktail. Et ils ont tort. D'autres ne pensent pas, à entendre son nom si familier, que cet ensemble Art Déco dessiné par Jean Walter (l'architecte de l'Hôpital Beaujon à Paris), entouré d'un paradis vert façonné par Harry Colt, résonne dans le Gotha du golf comme un sésame pour s'ouvrir à l'esprit. Et ils ont tort aussi.

René Thion de la Chaume, en créant Chantaco en 1928, avait mis les siens dans le sens de la modernité autant que de l'histoire. Quand Simone sa fille, championne de Grande-Bretagne en 1927 et treize fois championne de France de golf, épousa René Lacoste l'un des Mousquetaires, le tennis passa la bague au doigt du golf. Le crocodile pouvait sortir du bayou et conquérir le monde. Permise par René Thion de la Chaume, la légende était née. Et avec elle Chantaco se faisait mieux qu'un nom, un renom.

Dans la foulée des Thion de la Chaume, les Lacoste allaient forger le mythe. Grâce aux Lacoste aussi, le monde allait se déboutonner des deux boutons les plus célèbres de la planète. Ceux de la célèbrissime chemise. Et sans se hausser du col. Tout cela contribua à faire souffler sur Chantaco cet esprit sportif posé sur le tee de la rigueur qui est la marque de la maison. Certains y voient même une austérité qui ne résiste pas à l'entière pratique des lieux, notamment du club-house, certains soirs où le vent du sud souffle et où le piano égrène quelques mélopées inattendues et farouches parfois.

Mais aujourd'hui, le vent soufflait en tempête : un meurtre dans le Saint des Saints. Impensable, inouï, inimaginable ! Un peu comme si l'on organisait une rave party au Mont Valérien, si l'on faisait cuire les brochettes de la Fête de l'Huma sous l'Arc de Triomphe, ou si Stéphanie de Monaco se mariait avec

un prince stérile.

Et tout cela me tombait sur le râble au moment où je devais mettre la dernière main à mon guide des bonnes tables de poissons, de Bayonne à Bilbao, un guide du goûlard que je remettais à jour année après année, table après table. Et il devait sortir pour le 14 juillet : il y allait y avoir du sport ! D'autant que mon ami Luis Begiristain, gourmet d'importance sur la place de Saint-Sébastien, m'avait convié à faire partie du jury pour toute une série de dégustations, allant d'huiles d'olive majestueuses et millésimées, aux pains les plus goûteux et surprenants, en passant par des mayonnaises concoctées par des grands chefs basques et destinées à être mises sur le marché des produits frais. Et les dégustations se faisaient à la société gourmande de Luis, la *Gastronomica* dont il était le président, temple du bien vivre dans la *Parte Vieja*, le vieux quartier de Saint Sébastien la capitale du Gipuzkoa. Ce qui voulait dire que la dégustation se prolongeait autour d'une table de catégorie, avec des gens de qualité et des produits du même métal. Splendide mais parfois dangereux.

Ces aléas gourmands jonchaient mon emploi du temps de fleurs du mal venimeuses et délicieuses à souhait et me laissaient, plus souvent qu'à mon tour, des notes à payer cash : des kilos sournois qui encerclaient ma taille à la vitesse d'une charge de cavalerie de Soult, et qui ne me quittaient qu'après des retraites dignes de la Russie où les berezinas pondérales pouvaient se succéder avant de difficiles victoires.

Bref, j'avais tendance à « profiter », comme disait ma grand-mère. Laquelle ? Les deux pardi, puisqu'elles me connaissaient aussi bien l'une que l'autre. La vie d'ascète n'était pas pour moi, la vie « d'à huit » non plus, comme disait Enzo en rigolant.

Ce parcours sinusoïdal pour ce qui concernait ma ligne de poids (de vie, me disait Geneviève, la femme qui m'aimait et que j'aimais), était mon lot puisque je n'avais « aucune volonté » comme je ne faisais que le regretter, sans jamais prendre envers moi-même des mesures drastiques qui, la quarantaine passée, n'étaient plus de mon âge, du moins l'estimais-je ainsi, dans un confortable réflexe. Cependant, les fins, les élancés, les graciles m'agaçaient un peu. Ils avaient la chemise près du corps et moi le corps près

de la chemise, mais je ne les envoyais pas. Maigre, où est ta victoire ?

Il m'arrivait donc, après avoir trop fort et trop longtemps frappé sur le gong, de me retirer sous ma tente, l'estomac loin des talons, Achille au teint brouillé et au foie vulnérable. Spartiate temporaire, je carburais au brouet, surveillé de loin, mais sans faille par une Geneviève tissant autour de moi une clôture éclectique mais redoutable, faite d'amis retournés et devenus mouchards. Détenu volontaire dans un Guantanamo consenti, j'évoluais alors dans un état de non goût, sans foie ni oie, parenthèse basses calories, incolore, inodore et sans saveur, avant un retour à la normale.

C'était le seul moyen pour revenir à mes quatre-vingt et quelques kilos acceptables, après avoir tutoyé de trop près la dizaine supérieure. Mes copains et moi, avions une façon à nous de compter nos kilos. Celui qui pesait 94 kilos « était à neuf dindes et quatre confits », tandis que celui qui était à 100 kilos « voyait le sanglier ». « Trop petit pour mon poids », voilà ce que je regrettais souvent devant les remarques désobligeantes des ignares qui s'obstinaient à penser que je pesais trop pour ma taille.

Né à Saint-Palais, petite ville du Pays basque intérieur, capitale économique de la Basse-Navarre puisqu'on y battait monnaie, la capitale historique étant Saint-Jean-Pied de Port, j'ai passé mon adolescence à Biarritz où s'étaient fixés mes parents. Les plages, les frontons et les terrains de rugby n'avaient aucun secret pour moi. Après un bac littéraire obtenu au lycée de Biarritz, c'est Pau qui me voyait débarquer pour des études supérieures pourtant secondaires, le rugby et les chants en nocturne ayant pris le pas sur le droit qu'une tradition familiale m'avait fait choisir, alors que c'était la Grèce au temps des dieux qui me fascinait, tout comme le nez de Cléopâtre ou César et ses légions. J'avais aussi un faible pour Vercingétorix, Jugurtha ou Spartacus, tous ces vieux rebelles à l'ordre établi et au monopole. Tout comme je préférais les Sudistes aux Nordistes, parce qu'ils savaient siroter un *mint julep*, à la tombée du jour, les jambes allongées sur des terrasses fleuries, dans la senteur languide des camélias et la fumée sucrée du tabac de Virginie.

Le droit menant à tout à condition d'en sortir, je m'étais forgé une réputation de gourmand stylophore qui m'avait permis de me faire une place dans le créneau non rigide, de la gastronomie et de l'écriture. Mes guides

gourmands se vendaient bien, je bénéficiais d'une joyeuse considération et je collaborais régulièrement à des journaux nationaux comme *Le Parisien*, ou locaux tel *La Gazette du Pays Basque*.

Ces activités multiples et agréables, que je pouvais moduler à ma guise, me laissaient du temps pour ce que je considérais comme le luxe suprême : traîner. Passer du temps avec des amis, jouer au golf, flâner de Biarritz à Saint Sébastien, lire ou écouter de la musique, m'étaient autorisés, traitement indispensable à mon équilibre : il me fallait ma dose. Et comme j'avais quelques bons amis à l'emploi du temps aussi élastique que le mien, je pouvais couler des jours pas toujours paisibles, où les occasions faisaient les larrons.

J'habitais Marinela, quartier de Ciboure construit, dans les années soixante-dix pour les pêcheurs, champions de la pêche au thon jusqu'à Dakar. Un quartier populaire, sympathique et vivant.

N'étant pas Cibourien d'origine, j'avais eu quelque difficulté à décoder les conversations car dans la cité de Ravel, tout le monde ou presque a un surnom, quelquefois attribué à une famille entière, ce qui rend les choses encore plus compliquées. Certains même doivent composer avec le surnom familial et le leur propre, ce qui relève du jeu de piste. Mais une fois les codes assimilés, quel régal ! C'est ainsi que les conversations apéritives au *Café Garra*, sur le quai Ravel, ou sur le port de plaisance de Larraldenia, si elles sont parfois hermétiques pour le profane, sont un vrai régal pour le local ou l'initié. Il y est souvent question de pêche où elles mettent en scène la trilogie maritime autochtone : pêcheur, mareyeur, poissonnier. Prendre parti pour l'une ou pour l'autre des corporations, c'est souvent se fâcher avec les deux autres. Il vaut mieux alors écouter et se taire, se faire son opinion et la garder pour soi. A Ciboure, il y a donc souvent du Pagnol dans l'air : le peuple y parle et y rit fort et beaucoup.

Ce n'est pas pareil qu'en face, où la Cité des Corsaires abritait les armateurs et les commerçants. Ambiance plus feutrée, plus « mode ». Cependant les people, il y en a pas mal, se montrent volontiers à Saint-Jean-de-Luz, alors qu'ils habitent à Ciboure, à Bordagain bien souvent, la colline aux maisons somptueuses avec vue sur la mer ou sur la montagne, parfois les deux.

Ciboure et Saint-Jean-de-Luz, bien que complémentaires et dépendantes l'une de l'autre (mais aucun Luzien et aucun Cibourien ne vous le dira), sont quand même rivales. D'une rivalité qu'Henri IV déjà, avait cru éteindre en installant un couvent de moines Récollets sur une presqu'île proche de l'embouchure de la Nivelle. A cette époque, c'est de sorcellerie qu'il était question et les accusations des uns et des autres avaient mis le feu aux poudres. Depuis, les bûchers sont éteints bien sûr, mais le feu couve toujours gentiment sous la cendre. Et les Cibouriens apprécient peu la tutelle que voudraient leur imposer les Luziens. Querelle de bien jolis clochers ! Saint Vincent, *Bixintxo* pour Ciboure que l'on fête en janvier en dégustant de la purée et du boudin. Saint Jean-Baptiste en juin à Saint-Jean-de-Luz qui se chauffe à ses feux en faisant claquer les pétards et frétille le thon frais et les chipirons.

Et moi, au milieu de tout cela j'avais choisi Ciboure, plus village, plus nature. Mais je me régalaïs des deux côtés de la Nivelle, car chacune des cités était accueillante au possible et facile à comprendre pour peu que l'on fasse des stages Place Louis-XIV à Saint-Jean-de-Luz ou sur le quai Ravel à Ciboure. Tout y était dit, tout y était commenté, tout y était solutionné. Des deux côtés, « Radio Quai » alimentait la chronique et relayait les rumeurs. Et c'était bien pratique. Y pêcher à la traîne suffisait bien souvent à remonter des lignes aux hameçons garnis. Mais il valait mieux vérifier la fraîcheur du poisson.

Bien que résidant à Ciboure, j'avais choisi Chantaco pour jouer au golf alors que j'habitais à deux *par 4* du Golf de La Nivelle. C'était une conjonction d'amitiés qui m'avait fait choisir la rive droite. Les deux golfs voisins, la Nivelle les sépare, sont aussi dans la rivalité souriante, à l'instar de Ciboure et Saint-Jean-de-Luz. Chantaco est considéré comme huppé, voire snob, et La Nivelle comme plus populaire. Mais derrière l'apparence, il y a la réalité confrontée à une pratique qui rabote les angles. On fait autant de bruit à Chantaco qu'à La Nivelle et cette rivalité a le mérite d'entretenir l'émulation sportive : chaque année à l'automne, la « Chantanive » occupe l'élite dames et messieurs des deux clubs dans une compétition haute en couleurs calquée sur la Ryder Cup qui se déroule sur l'une ou l'autre rive à tour passé. Et tout, des deux côtés, se finit inmanquablement par des chansons et souvent au bout de

la nuit.

A l'instar de tout Basque, voire de tout homme, j'étais un peu macho, c'était bon pour la façade. Mais à l'abri des volets, le Basque s'efface derrière l'*etxeko andere*, celle qui prend toutes les décisions domestiques et stratégiques, la dame de la maison. Je n'y étais pas souvent à la maison, et pourtant j'avais moi aussi une *etxeko andere*, Geneviève. Nous faisions maison à part, mais rêves communs. Et plus que ça même. Je la consultais toujours pour savoir si je faisais les bons choix. Quelquefois je n'avais même pas besoin de le faire : d'autorité elle me disait sa façon de penser ou de voir. Et elle se trompait rarement la bougresse ! C'était mon GPS. Pas très romantique à écrire comme ça, mais comme elle était aussi ma petite musique de nuit (de jour aussi bien souvent), l'équilibre était rétabli et la badinerie qui commandait sérieusement notre relation pouvait reprendre ses droits. Ouf ! Je ne m'en sors pas mal dans cette description. Si elle apprenait un jour que je la comparais à un GPS, je ne donnerai pas cher de ma peau. Elle aurait tôt fait de me servir du vinaigre dans une ravissante carafe ou de cuisiner des croquettes pour chiens (elle savait que je n'aimais pas les chats) en fricassée.

A part Geneviève, le golf et les chiens, qu'aimais-je d'autre ?

Le chant choral, mais pratiqué entre hommes, les chorales mixtes ne m'inspiraient pas : quand on chante on chante. La pelote aussi, évidemment. Mes chroniques, souvent plus acides qu'acidulées dans *La Gazette du Pays basque*, ne laissaient pas indifférent : c'était là le but recherché.

Côté vestimentaire, c'étaient chemises unies à col boutonné sous des pulls décolletés en V, polos de golf, jeans ou pantalons de grosse toile, blousons en automne et au printemps, barbour par gros temps. Avec aux pieds, des sebago classiques ou des chaussures bateau.

J'étais aussi béret (un Elosegui bien sûr) et pas parapluie. Traverser le pont de Gaulle sous la pluie, donc avec du vent, même si l'on était à l'embouchure de la Nivelle et pas du Saint-Laurent : bonjour les baleines !

Voilà.

Vous savez tout ou presque sur Xanti Sopuerta.

« Enfile ton imperméable mastic et coiffe ton feutre mou, mon garçon ! Ce meurtre à Chantaco est pour toi l'occasion rêvée de rêver. » A Lemmy, Slim, Nestor, Mike, Pépé et aux autres. Les poissons et leurs restaurants pouvaient patienter un peu. Je n'allais pas passer à côté de cette occasion de me la jouer « privé » et de respirer le parfum grisant du mystère et les fragrances capiteuses de l'aventure.

Mais d'abord il y avait le fumet d'une omelette aux patates et la robe d'un petit Graves à trousser. Et les questions d'Enzo.

Chapitre 3

Relever le gant

Enzo faisait rissoler les patates qu'il avait coupées en dés réguliers, pendant que je distillais le Graves à petits coups inexorables pour le contenu du verre : un grand verre à eau au cul profond et accueillant, finement monté sur un pied élancé. L'ivresse importait, certes, mais le verre aussi, c'était l'un des nombreux credo que je partageais avec Enzo. Boire du bon dans du beau c'était bien, de même que la belle vaisselle et les beaux couverts ne peuvent que transcender les préparations les plus rustiques. « Il vaut mieux se chauffer au caviar que bouffer du charbon », j'avais fait mienne cette profession de foi (de foie ?) d'un Souletin spirituel (pléonasme) rencontré lors d'un repas précédant une partie de pelote au *Trinquet Moderne* à Bayonne. Ce à quoi avait tout de suite adhéré Enzo.

Épicurien ? Disions-nous ? Non, Épicutout.

Je fis donc le récit des événements, ce qui expliquait le coup de fil d'Etché à Enzo, annulant l'intermède chipirons.

Les pommes de terre étaient à point et elles rejoignirent les œufs pour une omelette de catégorie. Pourtant, en la matière, nous appartenions à deux écoles. Le golfeur subissait l'influence française de l'omelette cuite sur un côté et que l'on fait rouler dans le plat en préservant un « noyau dur » baveux. Quant à moi, j'avais adopté une fois pour toutes, la manière espagnole de la tortilla, que l'on retourne comme une crêpe pour la cuire des deux côtés avec en tête le souci du compact et du moelleux général, avant de la servir découpée en cubes conséquents. Ma tortilla de patates et d'oignons était d'ailleurs considérée par quelques maîtres du palais de la région, comme un must de la catégorie.

Enzo, Melchior hiératique et gourmand, porta jusqu'à la terrasse, la nappe, les serviettes et le pain. Je le suivis, Balthazar aux bras embarrassés d'assiettes, de couverts et de verres. Comme il n'y avait pas de Gaspard, nous dûmes retourner à la cuisine pour le plat fumant, le vin et le fromage.

Le soir mauve et violet faisait un abat jour à l'antenne de la Rhune, juste en face, qui ponctuait le ciel d'une virgule électrique et scintillante. Le moment était calme, l'omelette parfaite et le Graves à l'unisson. Nous dûmes avoir recours à la multiplication des vins pour ne pas laisser le fromage en souffrance. Le petit Aldanondo, fromage fumé, acheté au marché d'Irun, se défendit bravement, mais succomba aux assauts répétés. Débité en fines lamelles par un couteau à fromage à raclette manié de main de maître, il disparut, escorté tantôt par un coup de graves, tantôt par un morceau d'un pain.

« J'ai bien intuité sur l'omelette, non ? demanda Enzo. Ça ne vaut peut-être pas les chipirons, mais ça calme aussi. » Il se frotta les mains, ravi : les plaisirs simples l'enchantèrent.

Je repoussai mon assiette, si nickel qu'elle pourrait retourner à Limoges pour y être revendue, et sortis de ma poche le sac de congélation qui contenait le gant que j'avais trouvé derrière le départ du trou numéro quatre. Dans un état proche de la béatitude, il convenait maintenant de réfléchir.

Je lissai bien la pochette, défroissai le gant à travers le film plastique et l'examinai attentivement. Enzo s'approcha pour en voir toutes les coutures.

C'était un gant absolument neuf, de taille XL, avec lequel on n'avait jamais joué un coup de golf. Pas de trace de transpiration, d'usure, de frottement, à peine la forme des doigts. Il était d'un blanc immaculé, bordé de marine, et d'une marque que l'on trouvait dans les grandes surfaces sportives Décathlon. De plus c'était un gant pour main droite, donc de gaucher, ce qui faciliterait, peut-être, les recherches.

De conjecture en conjecture, nous remontâmes sans succès toutes les pistes, la seule chose que nous ne remontâmes pas, ce fut une deuxième bouteille de graves, que nous descendîmes comme on le fait pour une piste noire : avec maestria, malgré les difficultés techniques.

La nuit était comme la voiture de Monsieur, avancée, mais j'étais au point mort. Je me demandais s'il fallait relever ce gant ou si c'était une fausse piste. On était déjà demain et je retournerai là où je l'avais trouvé, le plus vite possible. Ce foutu gant me laissait songeur.

– C'est peut-être tout simplement quelqu'un qui a eu envie de pisser et qui l'a perdu, suggéra Enzo.

– Peut-être en effet, continuai-je. Mais je l'ai trouvé bien après les marques blanches, dans le sous-bois. C'est un peu loin. À vérifier quand même. Tu le connaissais, toi, ce Sapiac ?

– Non, mais s'il a joué au Racing, il faut demander à Etché, il le connaît peut-être.

– Et si c'était par là que s'était enfui l'assassin ?

Je ne pouvais abandonner la piste du gant. Pour moi, il n'y avait pas de coïncidence : le gant et la mort de Sapiac étaient liés. Mais il me fallait vérifier certains points avant d'en parler à Seignosse. Que j'ouvre une fausse piste et le commissaire me plongerait dans la Mer des Sarcasmes.

Enzo me ramena sur le parking de Chantaco où attendait ma voiture. Mon sommeil fut court et agité, passé à croquer la mitaine. La nuit ne se mit pas de gant : je rêvai aux doigts, mais ne fermai quasiment pas l'œil.

Douche, jus d'orange, café, j'étais à 7h30 à Chantaco. Je montai au « quatre » et partis explorer à nouveau le sous-bois derrière le départ. Je retrouvai l'endroit marqué de la branche que j'avais fichée en terre la veille. Rien, pas une trace, pas un papier, pas un mouchoir jetable. Je battis le sous-bois sans succès. Avec un chemin à proximité, qui menait de la route d'Ascain au lotissement où habitait Enzo, en longeant la piscine, c'était un itinéraire idéal et discret, où l'on pouvait garer un véhicule sans attirer l'attention. Je descendis jusqu'au chemin et examinai attentivement les lieux. Rien. Pas de trace non plus sur le talus herbeux qui bordait la petite route. Je rebroussai chemin et revins au départ du « quatre ». Une dernière inspection, au cas où, il ne restait rien du drame qui s'était joué la veille.

Je redescendis vers le club-house, Chantaco s'ébrouait doucement dans la rosée du matin. On était mardi, le golf était fermé, mais René Tellechea était déjà dans son bureau, tandis que Dédé Aramendi et Jean-Christophe Etcheverria discutaient sous l'auvent du « caddy master ». Il ne fallait pas être devin pour savoir quel était le sujet de conversation. Je m'avançai pour les saluer.

– Ce n'était pas beau à voir, expliquait Dédé, il avait le crâne en bouillie, mais curieusement il n'y avait pas trop de sang. Je me souviens d'un match contre Hendaye, je jouais en face d'Arruabarena. À la première mêlée, nous étions rentrés en bélier et nous nous étions fait péter le front. Le public avait poussé un grand cri, nous étions rouges comme des *piquillos*, mais nous n'étions pas farcis à la morue, je peux te le dire. Nous avons saigné comme des cochons avant que ça s'arrête. Il avait été obligé de changer de maillot. Pour moi sur du rouge, ça ne se voyait pas trop. Là, rien, ou presque, il a dû mourir sur le coup.

– Quelle idée il a eu de vouloir continuer seul, regrettait Jean-Christophe, s'il avait suivi ses copains, il serait encore là. Et c'est moi qui lui ai dit d'y aller. Il n'y avait aucun départ de retenu, Christian Simonet venait de m'appeler pour me dire qu'il ne pouvait pas faire neufs trous, comme il l'avait indiqué au starter. J'ai pensé à ça toute la nuit !

J'approuvai en silence, et me dirigeai vers ma voiture. Quoique le golf soit fermé le mardi, des voitures commençaient à arriver : curiosité... Je n'avais pas envie de passer ma matinée à écouter ou à raconter les mêmes choses. Il serait bien temps demain, car du « un » au « dix-huit », aux vestiaires, au salon de bridge et au club house, il ne serait question que de ça, sans compter les pèlerinages au « quatre » pour voir les lieux du crime.

J'avais beaucoup mieux à faire. Il me fallait à tout prix rendre une visite à mon copain Max, glisseur, golfeur et supporteur de l'Hormadi, le club de hockey sur glace qui tient patinoire à Anglet à l'embouchure de l'Adour. Max travaillait à Décathlon, et pouvait m'être utile pour éclaircir la voie du gant.

Je téléphonai à Décathlon à Anglet et demandai si Max était là. On me répondit que oui, jusqu'à 14 h. Je pris donc la direction de Bayonne et

empruntai la RN 10. Je prenais l'autoroute seulement quand j'y étais obligé, les camions m'exaspéraient. Je préférais la nationale et la plage de Bidart, clin d'œil sur l'océan à l'embouchure de l'Ouhabia. Je ne me lassais pas de cette vision furtive, le plus souvent sur les rouleaux de l'Atlantique, murs d'écume en fusion pour centaures iodés.

Je franchis le viaduc de Biarritz La Négresse et sa célèbre auberge, attaquaï les ronds-points de Parme et descendis sur Anglet Saint-Jean. Bientôt je fus en vue de Décathlon, planté au milieu du quartier commercial jouxtant la RN 10. Je garai ma voiture et entrai dans le magasin. Je me dirigeai vers le rayon golf où souvent officiait Max. Bingo, Max était là, ses moustaches de major de l'Armée des Indes au garde-à-vous.

– Salut, comment vas-tu ? Tu viens acheter des balles ?

– Non, je suis en progrès, j'en trouve plus que je n'en perds. Mais ce n'est pas pour des balles que je suis là. Ce serait plutôt pour un gant. J'en ai trouvé un et j'aimerais savoir si c'est ici qu'on l'a acheté.

– Alors tu enquêtes. Et sur le meurtre de Chantaco, j'ai écouté la radio ce matin. Tu es dans tous les bons coups. Alors, raconte !

Brièvement je racontai. Le crâne fracassé, le gant, tout mais pas trop. Et je montrai ma trouvaille à Max.

– Oui, nous en vendons, viens voir. Main droite, gant de gaucher. Pas courant, fit le moustachu.

– Ça ne te dis rien.

– Non, il y a tellement de monde, et en général, pour acheter un gant, les clients n'ont pas besoin d'un vendeur. Nous conseillons plutôt les débutants ou les gens qui viennent pour des clubs.

– Un gaucher, insistai je, c'est rare, réfléchis.

– Non, ça ne me dit rien. Hier j'étais de repos, je vais demander à mon collègue, mais je ne vais le voir que cet après-midi.

– Cherche, tu n'a rien remarqué de bizarre, un type qui vient acheter un

gant de gaucher, on s'en souvient.

– Rien, je te dis. J'ai un truc, mais ça n'a rien à voir. C'était samedi, en début d'après-midi. Il y avait du monde, mais je me le rappelle. Un grand costaud. Il m'a acheté une demie série de clubs en promo, putter, sand wedge, fers 9, 7 et 5, bois 3, avec un sac. Il n'y connaissait rien mais ce qui lui importait était de savoir si c'était solide. Le reste, il s'en foutait. J'ai voulu lui vendre des chaussures mais il m'a dit qu'il avait ce qu'il fallait. Pareil pour les balles. Il n'en avait pas besoin. Bizarre pour un débutant. Pas agréable le bonhomme, je n'ai pas insisté. Je lui ai préparé son sac et je l'ai laissé. Peut être qu'il a acheté un gant ou d'autres accessoires, mais je ne l'ai pas suivi. Ce n'était pas le genre de mec avec qui tu avais envie de parler. De toutes façon, il était droitier.

– Tu pourrais savoir comment il a payé à la caisse et me le dire, ce serait sympa et ça m'aiderait beaucoup pour savoir qui c'est. On ne sait jamais.

– Je ne te promets rien, mais je vais essayer, j'ai un bon copain à la comptabilité.

– Ton client m'intrigue, essaie de retrouver son ticket. Salut, je t'appelle demain, et merci d'avance.

Je sortis du magasin perplexe. Un débutant qui ne se soucie que de la solidité des clubs, ce n'est pas courant.

Je repris la route de Saint-Jean-de-Luz, il me fallait joindre Jacques Seignosse et rendre une visite à l'ami Etché.

Comme souvent quand je devais réfléchir, j'avais besoin de la mer, et de son écumant recommencement ou de son calme puissant. C'est pourquoi je traversai Saint-Jean-de-Luz et me dirigeai vers le Fort de Socoa, costume de Vauban, décor de Neptune. C'était marée haute, la baie scintillait splendide, sous le soleil, protégée à l'est par la Pile d'Assiettes au pied des falaises de Sainte Barbe, verrouillée à l'ouest par l'ouvrage militaire. Au milieu, la digue de l'Artha, barrette magique, veillait sur Saint-Jean et Ciboure, brisant les brisants, garde-fou obstiné et efficace contre les caprices souvent tumultueux de l'océan.

Je traversai Socoa entre le parking aux dériveurs à droite et les restaurants à gauche, litanie gourmande, objets dès les premiers rayons de soleil, de pèlerinages massifs d'amateurs de fruits de mer que l'on ne manquait pas de servir sur un plateau à l'occasion d'agapes iodées. Le soleil et l'air de la mer étaient alors de bons prétextes à la libre consommation de mayonnaises interdites chez soi, ou à l'absorbition non contrôlée de perfides rosés, frappés et frappants. En face, de l'autre côté de la baie, les pieds dans le sable de la plage, l'Hélianthal, temple luzien de la thalasso et de la gastronomie basses calories, donnait bonne conscience à tous ces gourmands, qui bien souvent s'en étaient échappés.

Je m'arrêtai au pied du fort, à quelques brasses du « H » marquant la zone d'atterrissage de l'hélicoptère.

Marée haute, vent de terre léger, mer calme et soleil complice, tout était réuni pour une courte promenade magique dans un décor qui ne l'était pas moins. Pour moi, une balade sur la digue de Socoa constituait une aération, comme celle dont les parcours de golf ont besoin à intervalles réguliers, pour se remettre des milliers de clous qui les foulent. J'y venais souvent, quand les clous de la vie me tauraudaient de trop. Et ces réflexions marines entre ciel et écume, m'apportaient le calme et le souffle pour repartir du bon pied.

À la proue, la Côte Basque et Biarritz en bout de vue. À la poupe, Hendaye, Fontarrabie et le Cap Figuiér. À babord, la pleine mer. À tribord, la baie, le clocher de l'église Saint-Jean Baptiste, les phares, la passe du port, la colline de Bordagain et le cimetière où repose Pierre Benoit. La quadrature de ce cercle était un bien joli enclos pour une respiration bénéfique, même s'il y avait quelque chose à résoudre : le meurtre de Robert Sapiac.

Je marchais d'un pas lent sur la digue où j'évitais les flaques, les courts morceaux de ferraille qui armaient le ciment et les passages glissants dûs à une mousse traîtresse.

Le client de Max occupait mes pensées. Quand ils viennent s'équiper pour jouer au golf, les hommes, surtout les hommes, sont comme des gosses devant un sapin de Noël. Ils veulent tout savoir, tout toucher, tout essayer, et posent toutes les questions, même celles dont ils sont déjà sûrs d'avoir les réponses.

Surtout celles-là.

C'est pourquoi le comportement de ce singulier golfeur m'intriguait.

En réfléchissant j'étais arrivé au bout de la digue. Je m'assis face à Saint-Jean, au pied du feu vert balisant l'entrée de la baie.

J'appelai Jacques Seignosse.

– Quoi de neuf, docteur ? »

– Rien de spécial ; pendant que tu faisais l'andouille avec Enzo, j'ai fait avertir la famille. Pas marrant, c'est le mauvais côté du métier. Quant au mobile, on patine. Au boulot tout est clean, apparemment, pas de gonzesses en travers. Un bon vivant, des copains partout, classique pour un rugbyman, mais c'est tout. J'ai interrogé ses copains golfeurs ce matin, ils ne s'expliquent pas ce qui est arrivé. On va pratiquer l'autopsie ce soir, mais ça m'étonnerait qu'elle nous apprenne quoi que ce soit. Rappelle-moi vers 21 h. Ce sera terminé. Maintenant, je vais essayer de faire un repas normal. Eh oui, je travaille, moi, je n'ai pas d'heure!

– Et tu es brave. Arrête, je vais pleurer sur ton triste sort de patron de la maison poulaga à Saint-Jean-de-Luz. Ne confonds pas la Place Louis XIV et le 14^e arrondissement. Bon appétit, travailleur ! Je vais chez Etché attaquer les chipirons qui ont échappé au massacre hier pour cause d'assassinat, si ça te dit...

– Non merci, je déjeune avec mon équipe, nous allons continuer à bosser.

– Moi aussi je vais bosser, mais chez Etché, à chacun sa méthode. À ce soir.

Chapitre 4

Les amis de mes amis...

Je quittai Socoa, traversai Ciboure et trouvai une place sur le parking du port de Saint-Jean-de-Luz.

Je longuai *La Grillerie des Sardines*, déambulai sur le quai, passai sous la grue, évitai soigneusement les filets qui séchaient sur le sol, et ne pus m'empêcher de regarder la Maison de l'Infante. Le soleil montait dans le ciel et inondait la Place Louis-XIV. Je descendis du quai et me dirigeai vers le *Majestic* et sa terrasse ensoleillée. Il était midi passé et déjà les serveurs s'activaient.

Cette place, lieu de rendez-vous de tout Saint-Jean-de-Luz, abrite un phénomène très étrange. Quand il fait gris, elle est quasiment déserte, mais que le soleil y balance un seul de ses rayons, et, dans la minute qui suit, la voilà aussitôt animée et joyeuse, comme si une génération spontanée y éclosait à chaque apparition de l'astre chaud. *Amatchis* en rupture de bancs, ces toniques grand-mères caquetantes sous les platanes, petits-enfants empoussetés ou tanguant sur leurs jambes arquées, équilibristes précaires terminant toujours leurs numéros, jeunes mamans en abandon de bureau ou de vaisselle, ados à roulettes ou hommes pressés collés à leurs téléphones miniatures. Sans oublier les touristes, toujours là pour s'asseoir aux terrasses et consommer, lunettes de soleil sur le bout du nez.

Je pénétrai à l'intérieur du café pour saluer la compagnie et aller aux nouvelles. Bobby, le barman vedette du *Majestic*, trônait derrière le comptoir, son royaume. C'est de là que bien souvent, on partait en bordées immobiles, pour le Tonkin, Valparaiso, Twickenham ou les plaines du Far West. Singes en hiver, bateau ivre, radeau de la Méduse, 7^e Compagnie au clair de néon, les

équipages se formaient au gré des destinations et tous poussaient dans le même sens : celui du délire et de la galéjade. Il en avait calé des mêlées, le comptoir du *Majestic*, quand les nuits de pleine lune, on dégoupillait en passes croisées, pour de sacrées descentes olympiques ! Ça explosait vite et de partout, et la dynamique était alors à la dynamite. « Mèche courte », aurait annoncé James Coburn, lors de ces soirées où il était, plus d'une fois, la Révolution.

Je n'eus pas le temps de dire un mot, que Bobby m'interpellait déjà.

– Tu es obligatoirement au courant. Qu'est-ce que c'est que ce travail ? On bute des mecs à Chantaco ? C'est le foutoir ce golf, je suis très déçu. Ça ne serait pas arrivé à Pau. Nous savons nous tenir, nous au moins.

Bobby était Béarnais, et dès qu'il le pouvait, il hissait ses couleurs.

– Ne mélange pas tout, répondis-je. Ton golf est à Billère, c'est la banlieue de Pau et ce sont des Anglais qui l'ont créé en 1856. Les Palois et les Béarnais comme toi n'y sont pour rien. Mais c'est un sacré foutoir, comme tu dis. Aucune piste. Apparemment, la victime se trouvait là par hasard. Et ça fait un peu désordre, j'en conviens.

Georges, le patron du *Majestic*, venait d'arriver. Il serra quelques mains et s'adressa à moi.

– Etché te cherche, il gare sa voiture et il arrive. Il voudrait te présenter des copains à lui.

Etché entra effectivement, quasiment sur les talons de Georges.

– Quelle soirée, commença-t-il, en secouant la main droite. D'abord celui-ci qui me téléphone pour me dire qu'il a un empêchement. Et puis mes copains du Racing qui arrivent au restaurant, défigurés. Ils étaient gris, hagards. « On a tué Robert », me dit Michel Musard. Il a une boîte de pièces détachées maintenant, il jouait 3^e ligne. Moi je comprends que c'était eux qui l'avaient tué et je pense à un accident de voiture. Je m'accroche au bar. Putain, j'étais mal ! Alors là, le bouquet, Henri Aguilera ajoute : « Il a été assassiné à Chantaco ». Vous le connaissez Henri, ouverture, il avait un coup de botte

terrible. Un grand mince, frisé, il est dans la pub et a une femme magnifique. Tué en voiture, c'est dur, mais assassiné ! J'étais haché, comme si je m'étais couché devant Palmié et Imbernon et que Cholley m'avait fini par un point-virgule.»

Les références rugbystiques d'Etché le suivaient partout. Mieux que des longs discours, elles expliquaient bien des choses.

Une rafale de Bordeaux rosé et les tartines aux rillettes qui vont avec, vinrent rafraîchir l'atmosphère.

Etché repartit.

– C'est Jean-Luc Sauclières, il jouait centre, qui a tout expliqué. Il écoute tout le monde et il parle après, il a toujours été comme ça. Il est avocat à présent. Ils ont fait dix-huit trous tous les quatre et Robert a décidé d'en faire neuf de plus. Ils devaient dîner chez moi. Ils ne l'ont jamais revu. Ils sont à l'Hélianthal et c'est là que la police les a interrogés. Ensuite ils sont arrivés chez moi comme prévu, désespérés complet. Nous nous sommes assis à une table, nous avons grignoté des trucs, je ne sais même plus quoi. Nous étions perdus, comme des gosses. Heureusement que c'est la police qui a averti la famille ! Nous, nous étions nuls, bons à rien.

– Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Nous nous sommes posé la question toute la soirée. Eux, ils le fréquentent tout le temps à Paris. Ils ne voient pas. Ils ne s'expliquent pas. Moi, n'en parlons pas. Je suis largué aussi.

– Je les attends vers 13h. Xanti, viens manger un bout avec nous, tu apprendras peut-être quelque chose et tu leur raconteras ce que t'ont dit les flics.

Un seconde vague de rosé lécha le bar : pour la route. Le liquide fut absorbé en silence, le nez dans le verre. Le meurtre de Robert Sapiac absorbait, lui aussi, toutes les pensées.

– C'est l'heure, on y va ? Etché m'interrogea et sortit du bar.

Je lui emboîtai le pas. Tels deux deuxième ligne irlandais, nous remontâmes la rue de la République *shoulder to shoulder*, liés par le joug d'une muette

cogitation.

Nous pénétrâmes à l'intérieur du *Brasero*, le restaurant d'Etché. Celui-ci s'enquit du service auprès du personnel, puis prit sa place derrière le bar.

– On va manger là, dit-il en désignant le coin réservé aux amis, aux confidences et aux puissantes envolées musicales, les fois où il fallait que la voix exulte. Ils ne vont pas tarder. On va commencer par les chipirons d'hier soir.

J'acquiesçai et m'appuyai au coin du bar dans une position familière.

Les trois amis de Sapiac arrivèrent aussitôt. Etché fit les présentations.

– Asseyez-vous, fit-il en disparaissant à la cuisine, laissez-moi le bout de la table, j'arrive.

Aguilera et Musard d'un côté, Sauclières et moi de l'autre, nous primes place, l'air grave.

– On va se tutoyer, commença Musard, c'est plus simple. Que t'ont dit les flics ?

– Rien qui puisse ouvrir une piste. Ils n'ont rien trouvé sur place et l'autopsie va avoir lieu ce soir. Le commissaire est un ami et il m'a dit tout ce qu'il sait, mais il patauge, il n'a aucun indice. De votre côté, si vous savez quelque chose que vous ne pouvez pas dire aux flics, ce serait bien que je le sache. Je pourrai faire passer le message par la bande.

– Que dalle hélas, continua Musard, nous ne savons rien. Nous sommes KO debout. Nous ne savons pas d'où ça vient. Rien, je te dis. Pas de magouille, pas de business foireux, pas d'histoire de cul.

– Evidemment, continua Aguilera, on l'appelait Robert le Pieu, sans « x », car c'était un pointu, mais il s'était calmé. Quand il partait en java, ça pouvait lui arriver, comme à nous tous, de faire le charmant. Et parfois même de se taper une folledingue ou une frangine sympa, mais c'était l'exception. Pas de liaison, rien de ce genre.

– Côté business, il était clean, ajouta Sauclières, il venait même de prendre

des parts supplémentaires dans le cabinet où il bossait. C'est moi qui ai préparé le contrat. Tout était net. Et son cabinet d'architectes aussi. Ses associés sont des gens bien. Ce cabinet travaille en majorité pour des collectivités locales et n'est pas en affaires avec des promoteurs illuminés ou malhonnêtes. Je suis leur avocat, il n'y a rien à trouver de ce côté-là. Quant à son épouse, c'est une fille bien. Sa famille, des mégissiers de Graulhet, est aisée. C'est une chic fille, épatante, drôle et sympa. Le plus dur maintenant, ça va être pour ses enfants, un garçon et une fille d'une dizaine d'années. Vous voyez – pardon, on se tutoie – je ne trouve rien qui puisse te guider dans tes recherches.

– Comment ça s'est passé au golf, quand il a décidé de faire neuf trous de plus ?

– Au bout de dix-huit trous nous en avons assez, embraya Musard. Robert lui, c'est un – c'était – un solide. Toujours à prolonger l'entraînement, à faire dix bornes de plus à vélo, deux longueurs de bassin supplémentaires à la piscine. Au golf, c'était pareil, il n'en avait jamais assez, il faisait Moliets à pied. C'est vrai qu'il était sec comme un coup de trique. Au dix-huit, il nous a annoncé : « Qui vient avec moi ? Avec ce beau temps, j'en fais neuf de plus. Nous, nous étions occis, nous avons décliné l'invitation. Etché nous avait monté une soirée sympa, il fallait être en forme. Putain, j'aurais dû aller avec lui ! Je le vois encore repartir au un, nous étions en terrasse en train de boire un demi. Et puis fini. Nous avons pris une douche et nous sommes rentrés à l'hôtel. Les policiers nous ont interrogés vers 21h, dès qu'ils ont su où nous étions descendus. Ensuite, nous sommes allés chez Etché.

Michel Musard baissa la tête et pétrit sa serviette de ses grosses mains. Ça sentait les soirs de grosses défaites. Les trois amis avaient perdu. Bien plus qu'une partie, l'un des leurs. Et là pas question de rejouer le match. Il n'y avait pas de vaseline pour faire glisser ces moments-là et pas d'embrocation pour se réchauffer le cœur. Les fractures d'amitié sont difficiles à réduire.

Heureusement, Etché revint avec un plateau de chipirons frits accompagnés de piments. Il pesa la lourdeur de l'ambiance et entreprit de vaporiser un ersatz de bonheur sur ses copains qui en avaient bien besoin.

– J’ai pensé que des chipirons iraient bien avec le Saumur-Champigny, il nous faut quelque chose de frais. Quand tu sors du terrain sur une civière, les gens t’applaudissent, alors nous, nous allons lever notre verre et boire à la santé de Robert. Il le mérite.

– Tant qu’on l’aura là, il sera vivant, gronda Musard en se frappant le cœur de son poing gauche. Debout messieurs, à Robert !

Et le Saumur-Champigny descendit jusqu’aux doigts de pieds.

– C’est peut-être con, mais ça fait du bien, continua Musard. Le respect, la famille, les amis, il n’y a que ça de vrai. Et en plus si tu as un bon boulot, tout est nickel.

Il empoigna la bouteille et servit ses commensaux. Comme la nature, ils avaient horreur du vide et commandèrent une autre bouteille. Il était temps de s’intéresser aux chipirons.

Moelleux de chair et à peine craquants dans leur légère enveloppe de pâte à frire, ils ne firent pas long feu, le velouté des piments frits ajoutant encore à la suavité rustique du plat. Un second arrivage vint éponger le Saumur-Champigny restant.

Les souvenirs commencèrent à se ramasser à la pelle, et la peine fit place à la nostalgie. Les « Tu te souviens » ferrailaient avec les « C’était contre qui ? », tandis que les « Ah, le con ! » le disputaient aux « Il n’en avait jamais assez ». La gomme à cicatriser commençait à sentir l’huile de camphre et la douche fumante.

Etché en profita pour annoncer la suite, une *parillada* de poissons du jour et du txakoli : joli hymne à la mer.

Le vin blanc pétillant de Getaria arriva sur la table avant les poissons : mal lui en prit. Ou plutôt, tous en prirent, et en reprirent. Les claquements de langue témoignaient du choix judicieux d’Etché. Une deuxième bouteille ne parvint pas à juguler les appétits liquides de la tablée. Etché et moi, pourtant connaisseurs, n’ignorant rien des effets dévastateurs du txakoli bu rapidement, nous nous laissâmes aller aussi à la frénésie soiffarde du trio de la capitale.

Les grandes pales des ventilateurs brassaient maintenant un air chargé d'ions rigolards, où le chagrin s'était peu à peu transformé en émotion puis en euphorie. Les atomes étaient plus que crochus, pêchus même, entre les commensaux devenus désormais des convives.

La *parrillada* arriva à point pour colmater les brèches faites par le txakoli. Filets de rougets, médaillons de merlu, *lomo* de lotte, pavés de thon, tout fut bon pour donner un effet retard au blanc pétillant.

Frais, grillé à point, le poisson aurait pu être une parfaite bouée de sauvetage, si Aguilera, que l'on avait peu entendu jusque-là, n'était monté sur la dunette et n'avait pris la direction de l'opération cambuse. Déchaîné, il avait des circonstances exténuantes, il s'était mis à commander les bouteilles par deux et n'était pas tombé sur des ingrats. La table ressemblait à une réunion de boscos en partance pour des îles lointaines sans raphia ni ratafia, et qui prenaient de l'avance. Ce déjeuner commencé sous le vent lourd de l'émotion, basculait en un furieux passage du Horn, les rafales de txakoli ayant transformé la régates aux souvenirs en un surf redoutable sur les 40^e rugissants. La soif s'était abattue sur la table comme les sauterelles sur une terre fertile et ne la lâchait pas.

L'option pâtisserie fut rejetée au profit des fromages bien plus propices aux envolées pinardières qu'avaient définitivement choisies les convives. Deux Navarre rouges, foncés et puissants vinrent s'échouer sur la table. Il n'y eut pas d'abordage, ils se rendirent sans discuter.

Dans cette configuration « compétition », le café alla de pair avec le cognac, un XO de chez Hennessy et le cigare, un obus de Montecristo. L'or ambré au creux de la paume et baignant dans une rhapsodie en bleu fumée, les amis eurent un coup de blues. Et j'étais devenu un ami posthume de Robert Sapiac dont je n'ignorais plus rien.

C'est alors que s'encadra, dans la porte ouverte sur la rue, la silhouette massive de Pampi Lagun.

– Bonjour à tous. J'ai appris que c'était un de tes copains, dit-il à Etché. C'est pour ça que je viens te voir.

– Assieds-toi. Tu prendras bien le café avec nous. Si ça te dit, il y a aussi du cognac et des cigares.

Etché fit les présentations et Pampi prit place autour de la table. Café, cognac, cigare, la trilogie lui convint : il avait fait, lui aussi, un repas bien arrosé avec d'autres amis (il en avait beaucoup), et se mit au diapason avec facilité.

Le restaurant s'était vidé et seule la vaillante cohorte était encore à pied d'œuvre. Les employés avaient débarrassé les tables et fait la mise en place pour le service du soir. Ils prirent congé, éteignant les lumières une à une.

Etché commença *Eperra*, une chanson basque, mais Pampi l'arrêta.

Il entonna : « J'avais un seul ami et on me l'a tué... »

Etché et moi reprîrent le refrain, Musard Aguilera et Sauclières, touchés au cœur, écoutèrent, le regard légèrement embrumé et les yeux embués. L'après-midi prit d'étranges couleurs. Vapeurs d'alcool, souvenirs sportifs et mâle camaraderie, firent de ce moment musical une parenthèse magique.

– Ça alors, c'est sympa, commença Musard.

– Merci », continua Aguilera.

– Robert aurait aimé ce moment, ajouta Sauclières.

Un second cognac vint au secours de la nostalgie et ça repartit de plus belle.

Les Fêtes de Mauléon, La Camionetta de mi papa, La Tantina de Burgos et tout le répertoire y passèrent dans l'ultime fumée des cigares, il était l'heure de boire une bonne bière.

Quand nous apparûmes au soleil de la place Louis-XIV, nous avions l'air de ce que nous étions : une *cuadrilla* en bordée.

Nous vidâmes quelques demis au *Majestic*, puis traversâmes la place pour égaliser au *Suisse*.

Ça tombait de partout, c'était le Gravelotte du houblon. Nous ne chantions

plus, nous hurlions, et nos propos étaient de moins en moins rusés.

Mon mobile vibra dans ma poche. J'en profitai pour aller dehors. C'était Seignosse. L'autopsie n'avait rien appris, Robert Sapiac avait été tué, aux alentours de 19h, par un instrument contondant, un seul coup à la base du crâne avait suffi. Seignosse n'insista pas, il avait compris qu'on n'était pas tout seul au Suisse.

Je rentrai dans le bar et informai les autres du mieux que je pus. Puis, je pris congé et souhaitai au trio un bon retour sur Paris. La bouche pâteuse, la tête vide et le pas imprécis, je longuai le quai jusqu'à ma voiture. Dans un éclair de lucidité, j'y récupérai les clés de mon appartement et rentrai à pied chez moi. Un peu de marche me ferait le plus grand bien. Il faisait encore jour.

Je me brossai les dents avec entêtement et me couchai comme une masse. Ça suffisait pour aujourd'hui.

Chapitre 5

Lendemain qui parle

Je n'étais pas au mieux, quand je me réveillai le mercredi matin. Mal au casque réglementaire et étendard de la révolte planté dans le système tripier.

« Qu'est-ce qu'on peut être cons, me lamentai-je en jetant une aspirine effervescente dans un verre d'eau. Il n'y en a pas un pour sauver l'autre ! On vieillit très mal... ou très bien. »

Etait-ce raisonnable d'être raisonnable ? Là était la question.

Pour l'heure, le prix à payer était du mou de veau dans la tête pour la journée, et le trou du cul comme un champ de mines, avec émeraude en folie. La quarantaine passée, on sait sur quoi l'on s'assoit, au lendemain d'une bringue sérieuse. Et hier ça avait été du sérieux. Neuf heures non stop à marée haute, ça laisse des traces.

Douche à répétition, grand verre de jus d'orange, une autre séance commando de brosse à dents.

Je récupérai ma voiture sur le parking de *La Grillerie des Sardines*, et pris la direction de Ciboure et de la digue de Socoa pour respirer. Il fallait s'aérer le métabolisme d'urgence. Je me garai à ma place habituelle, près du « H » réservé à l'hélicoptère, et avançai sur la digue. Il était environ 9h et l'on voyait au-delà de l'embouchure de l'Adour, le sable clair des plages landaises. Un bateau de pêche sortait de la passe et un véliplanchiste profitait des risées radieuses pour fendre l'eau avec certitude.

Le soleil, l'air marin, l'iode, la beauté de l'endroit, firent que, comme par enchantement, je me sentis mieux. Pas magnifique magnifique, mais

nettement mieux.

– Il n’y a pas à dire, boire du bon, c’est ça le secret. Sur le coup, tu es torpillé pareil. Bon. Mais le lendemain, c’est quand même autre chose. Brumeux, certes, mais pas de tourmente, un petit « force 4 », négociable.

À haute voix, face à l’océan, je parlais tout seul : « la meilleure façon d’avoir toujours raison », disait mon père. Je rotai d’abondance en direction d’une mouette tournoyeuse et curieuse, qui, du coup, rit moins. J’allais mieux. Au bout de la digue, assis au bas de la balise verte, face à la colline de Bordagain, j’en profitai pour appeler Max.

– J’attendais ton coup de fil, me dit le moustachu. Je crois que tu vas être content. Mon client désagréable, eh bien il a payé en liquide. Mais tu sais quoi ? Il a aussi acheté un gant. Et un gant de gaucher. C’est formidable les codes barres, on retrouve tout avec ce système. Tu parles d’un abruti, un gant de gaucher ! Il aurait fait mieux de m’écouter.

– Bon boulot, Max, répondis-je. Surtout sois discret sur ce coup et ne dis rien à personne. Tu as peut-être servi l’assassin. Je ne sais pas où ça peut mener, mais c’est intéressant. Tu as gagné un crédit de mousses, à entamer à la patinoire quand l’Hormadi jouera.

Heureusement qu’il n’y avait rien à noter car j’avais oublié mon carnet.

La piste du gant pouvait en effet se révéler la bonne. Mais ça changeait toute la donne. L’assassin avait prémédité son coup, mais ne connaissait rien au golf. Et pourquoi avoir choisi Chantaco pour tuer Robert Sapiac, qui venait y jouer par hasard ? À moins...

J’avais encore la tête en vrac, mais ça s’arrangeait. Petit à petit, toutes les circonvolutions de mon cerveau devenaient moins bêtes. Les tables gigognes, contre lesquelles se cognaient mes idées depuis le matin, se remettaient en place. Ça circulait mieux dans le vestibule de mes pensées.

À moins... À moins que le meurtrier ne se soit trompé de victime, et qu’il soit venu à Chantaco pour assassiner une toute autre personne. Vu sous cet angle, le meurtre ressemblait plutôt à un contrat.

Car des PDG, des faiseurs de business ou des gens assis sur des lingots, il n'en manquait pas à Chantaco.

Là, ça se tenait davantage. Le tueur arrive de quelque part pour tuer quelqu'un à Chantaco. Il connaît les habitudes de sa victime, mais pas la victime elle-même. Pour l'approcher, aisément il décide donc de se déguiser en golfeur. Mais l'habit ne fait pas le moine, d'où l'achat du gant pour gaucher. Mais qui était donc la victime désignée ? C'était encore une autre histoire.

De toute façon, la première des choses que j'avais à faire, c'était de contacter Seignosse et de lui donner le gant pour le faire analyser. Je l'appelai donc.

– Salut Poulet de grain ! Comment vont les affaires ?

– Salut cher ami. Tu as bien dormi, j'espère ? Sinon je ne perds pas de temps à parler avec un ivrogne à l'esprit embrumé. Il y avait du gaz hier soir, avec qui étais-tu ?

– Je bossais à ma façon. Et d'investigation en investigation, j'ai atteint un point de non-retour. J'ai déjeuné chez Etché avec les copains de Sapiac, le txakoli était frais.

– Je vois, je vois.

– Tu ne vois rien du tout. J'ai du nouveau et j'ai trouvé quelque chose pour toi. Je pense qu'un déjeuner d'amoureux, cap à cap, toi et moi, serait idéal pour des confidences. Le plus tôt sera le mieux. Je me passerai des chandelles, mais pas d'une jolie nappe. Je pense que tu devrais m'inviter au *Brouillarta*. Disons 13h. Mais ne passons pas par la place Louis-XIV, c'est plus sage. Rendez-vous là-bas.

– Monsieur est bien bon. Et ses désirs sont des ordres. Je serai là à 13h.

Jacques Seignosse n'avait pas tiqué et accepté l'invitation, une citation à comparaître, même, un comble. Mais si je lui proposais quelque chose, il savait que c'était du solide, et ça valait bien un petit repas.

Moi, je n'en avais pas fini avec le téléphone. J'appelai Roland Campan, le directeur de *La Gazette du Pays Basque*, journal pour lequel je faisais régulièrement des piges, gastronomiques le plus souvent, ou des billets d'humeur sur des sujets variés, quand ce n'était pas des comptes-rendus de parties de pelote.

– Roland, bonjour, c'est Xanti, je peux te proposer un joli papier sur le meurtre de Chantaco, j'ai du nouveau qui intéressera tes lecteurs. De quoi faire deux feuillets, mais je n'ai pas de photo. Je n'ai pas lu la presse ce matin, mais de toute façon personne encore n'aura pu écrire ce que je sais. Je déjeune avec Jacques Seignosse aujourd'hui. Je t'envoie le papier par Internet avant 18h.

– Je comptais t'appeler car j'ai su que tu étais là le soir du meurtre, et même le lendemain. Tu vois, moi aussi je traîne. C'est d'accord, j'attends ton papier.

Cette histoire pouvait intéresser aussi la rédaction du *Parisien*. Mais pas avant d'avoir vu Seignosse.

J'abandonnai mon poste de réflexion à regret et refis le chemin en sens inverse, les yeux collés sur Hendaye, Fontarrabie et le Cap Figuer. C'était encore vrai, on était mieux qu'à Valenciennes.

Il commençait à y avoir de la circulation, ce qui me fit longer, et admirer, la baie de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure au ralenti, et ce n'était pas pour me déplaire.

Je repassai chez moi, mis de l'ordre dans ma chambre et dans la salle de bain pour faire disparaître les traces d'un lever difficile. Je fis pétiller une autre aspirine dans un verre d'eau, me servis un autre jus d'orange, pris mon petit carnet à spirales sur mon bureau, et ressortis. C'est à scooter que je me dirigeai vers Chantaco où il y aurait sûrement des choses à apprendre.

Il faisait beau, donc le parking était plein. Le golf était une vraie ruche : en plus des habitués, des cohortes de curieux déambulaient dans tous les sens, alertés par les journaux, la TV locale et les radios.

Des gens, que l'on n'avait jamais vus sur le golf, regardaient partout avec

des yeux étonnés. Et ils étaient obligés de se rendre à l'évidence : pas de nababs, pas d'extra-terrestres, c'étaient des vrais gens comme eux, qu'ils rencontraient et qui jouaient au golf, et il y avait même un vrai mort. Certes, le golf est un mode de vie, mais aussi un monde de vie. Comme partout, le golf a ses cons, mais des cons courtois. Et ça fait toute la différence. Tenir la porte à une dame, saluer en ôtant sa casquette, s'enquérir de la santé d'un proche, prendre des nouvelles des enfants, parler business ou cul, pourquoi pas, se brancher sur le sport ou la politique, dans une atmosphère détendue, cela avait aussi son charme. Au golf, on ne laisse pas la vie dehors, on l'amène avec soi, mais enveloppée dans du papier de soie si possible, c'est mieux pour tout le monde. Et c'est pour cela que la plupart des golfs, s'ils ne sont pas toujours des havres de paix, sont de jolis ballons d'oxygène rendant la vie plus pure, débarrassée de ces modernes scories que sont la vulgarité et la course contre la montre.

Devant la remise du caddy-master, des sacs formaient les faisceaux, abandonnés de leurs propriétaires, agglutinés eux aussi en petits groupes loquaces.

Et toutes et tous parlaient de la même chose.

Le putting-green était lui aussi transformé en salon où l'on cause et l'on ne s'y entraînait pas beaucoup. Jambes croisées, mollement appuyés sur leur putter, la majorité des joueurs se perdaient en interrogations : « Tu le connaissais ce Sapiac ? » « C'est Dédé qui l'a trouvé ? » « Il était tout seul ? » « Tu es déjà allé voir le trou quatre ? » « C'est comment ? »

Je m'avançai et pénétrai dans le club-house. Le bar avait ses sentinelles, la banquette, les fauteuils entourant la cheminée affichaient complet, et le salon de bridge était en ébullition.

D'habitude, ce lieu, tabernacle de la maison, ne vivait vraiment que l'après-midi. Quand les membres du club commençaient à ne plus trop sentir leurs jambes, au lieu de passer la main, ils troquaient les cannes de golf pour les cartes à jouer, et carreau, pique, cœur, trèfle remplaçaient driver, fer 7, wedge et putter. Pour beaucoup, le tapis vert était le dernier green où ils pouvaient encore marquer des points.

De leur QG feutré et ensoleillé donnant sur le départ du « un », ces gardiens du temple, s'ils se mouvaient plutôt avec lenteur, suivaient tout et savaient tout. Rien de ce qui se passait sur le golf ne leur échappait.

Les six tables affichaient quasiment complet, mais les cartes étaient restées dans les étuis. « Qui a peur de Virginia Wolf ? » n'était plus la question, mais « Qui a tué Robert Sapiac ? »

Certains envisageaient déjà de demander au Comité une baisse des cotisations, car même à Chantaco ils ne se sentaient plus en sécurité.

Madame Castelbajac, comme elle le faisait souvent, debout dans l'entrebâillement des portes de verre du salon, grillait avec délectation une « Craven A », à la frontière de l'aquarium non-fumeur et du bar « open ». Elle n'avait que deux oreilles et ne pouvait donc tout entendre. Mais elle se faisait un devoir d'être un relais entre les commentateurs profondément enfauteuillés et les bridgeurs au repos. Trop loin du bar pour se brancher sur la longueur d'onde des titulaires des tabourets, elle ne maîtrisait cependant pas tout. Ce n'était pas l'Open de Dubaï, mais tout le monde avait ses idées.

Celui qui se frottait les mains, c'était le gérant du club-house. On se serait cru au soir d'un tour de l'European Senior. Quand Irlandais rubiconds et Écossais élimés se mettent sous le par à grands coups de cervoises, sous l'œil de jeunes seniors US attirés par les euros, et de vieilles gloires anglaises venues pour ne pas perdre.

Je me mêlai à quelques conversations, absorbai un demi panaché pour rincer le cochon, mais n'appris rien. Je ne touchai même pas au jambon Serrano, piments au vinaigre et au chorizo que le barman proposait avec des tartines aux consommateurs volubiles et de plus en plus nombreux.

Je quittai le bar et traversai le grand salon pour rejoindre le parking.

Je m'attardai devant le tableau des résultats de la compétition du dimanche. Mon copain Doudou, « baryton, à l'Alcazar de Thuir » comme je surnommais ce joyeux retraité gourmand, d'origine catalane, membre de la chorale des seniors de Chantaco, avait encore fait swinguer ses Wilson, et décroché la timbale en net.

– Alors, Xanti ? » Une voix, venue de la galerie qui surplombait le grand salon, interrompit ma lecture. René Tellechea, le directeur du golf, descendait de son bureau.

– Quelle affaire, continua-t-il. Je ne sais que penser. C'est une publicité dont je me serais passé. J'aurais préféré que nos jeunes gagnent la Gounouilhou, pour passer dans les journaux. Ça fait un sacré bazar. Il y a des membres qui sont déjà venus me faire des reproches. Comme si c'était moi qui avais assassiné ce pauvre Sapiac. Tu te rends comptes ! Qui peut vouloir tuer un garçon comme ça ? Et toi, tu sais quelque chose ? Dédé m'a dit que tu étais monté au « quatre » hier matin.

– C'est exact, mais je n'ai rien trouvé. La police avait déjà fait son boulot. Je ne sais pas grand-chose. J'ai déjeuné hier avec les amis de Sapiac, ceux avec qui il a joué au golf avant de se faire assassiner. Ils n'en reviennent pas non plus. Ils ne voient aucune raison. Pour ce qui est de la publicité, c'est bien, non ? Ça va te permettre d'augmenter les green-fees cet été, avec une clientèle élargie de golfeurs avides de sensations fortes. Mais ça risque de te coûter des points au niveau de l'accueil au classement de *Golf Magazine*.

– Ça ne me fait pas du tout rire. Je te jure, répondit René, amusé. Pourvu que cette affaire ne traîne pas. Je ne me vois pas passer l'été avec une enquête toujours en cours.

J'abandonnai René perplexe sur le perron du club-house. Je me dirigeai vers mon scooter. J'allais démarrer quand Enzo m'aperçut.

– Salut, vaillant plumitif !

– Ave, laborieux golfeur !

– Quelles nouvelles ?

– Rien, j'ai rendez-vous avec Poulet de grain, je t'en dirai davantage ensuite. Nous allons parler du gant.

– C'est très laid de mentir. Tu ne me dis pas tout. Je l'ai appris par Radio Quai. Vous avez fait une sacrée veillée funèbre hier soir, non ? Et avec Pampi pour l'absoute. Profiter de la mort d'un ami pour vous saouler. Rien ne vous

arrête ! Vous êtes vraiment des mécréants.

– Je sens poindre dans tes propos une once de jalousie. Que dis-je ? Une tonne. Et tu aurais bien *mécréé* avec nous si tu avais été là. Tu n’aurais pas été le dernier à pleurer dans ton armagnac et à chanter faux. Nous avons passé un bon moment, c’est vrai. Pampi nous a fait pleurer, il a le chic pour ça. Mais ça n’a pas duré. C’était *Typhon sur Nagasaki* avec le txakoli dans le rôle du typhon. Je suis rentré vers 22h, démâté et à pied, sous pilote automatique. Je n’ai pas vu les autres depuis.

– C’est Bobby qui m’a raconté vos exploits, quand j’ai pris le café ce matin.

– Bobby ? Mais il n’a rien vu. Nous avons quasiment fait l’impasse. Nous avons taillé la route, *Brasero-Suisse*, presque direct. Juste une escale technique au *Majestic*, et il n’y était pas.

– Il ne vous a pas vus, mais il vous a entendus. D’ailleurs tout le monde vous a entendu.

– Tout le monde ? Nous n’avons pas quitté la Place Louis-XIV.

– C’est ce que je dis. Si la Place Louis-XIV vous a entendu, tout le monde vous a entendus. On dirait que tu ne connais pas Saint-Jean-de-Luz.

– Que je n’aime pas ce côté moralisateur que tu te plais à avancer chaque fois que tu manques un abordage. Alors que ce n’est que l’expression d’une immense déception, voire d’une minable jalousie de bambocheur en manque.

– Si tu en es aux envolées et aux grands mots, je n’ai pas de remède.

– Va, je ne te hais point. Il y a du Serrano au bar.

Enzo ne perdit pas de temps pour aller vérifier, et j’enfourchai mon scooter.

Je traversai le quartier Urdazuri, empruntai le petit tunnel qui passe sous la voie ferrée, contournai le rond-point du port, enfilai la rue Garat et me retrouvai sur le promenoir qui longe la plage. Le Fort de Socoa était toujours à sa place, et des vaguelettes léchaient le sable en cadence. Le soleil était haut et il n’y avait pas que des vieilles qui marchaient dans la mer.

Chapitre 6

Si ce n'est toi...

Je longuai le petit parapet et stoppai devant le *Brouillarta*, un restaurant sympa aux larges baies ouvertes sur la baie. Jacques Seignosse était déjà là et avait réservé une table donnant quasiment sur la mer.

– Comment va la Police française ?

– Pas aussi bien que les travailleurs indépendants, mais elle se défend.

– Pour un limier entrain de mener une enquête tambour battant, je trouve que tu as le teint frais d'une rosière.

– Je mène une vie saine, moi, monsieur. Je ne prends pas prétexte d'investigations pour faire la java.

– Tu sais très bien que je n'ai pas besoin de prétexte pour partir en piste.

– C'est vrai, je te l'accorde, mais assieds-toi et parlons sérieusement. Je suppose que tu as des choses intelligentes à me dire.

Jean, le patron du restaurant s'approcha en riant :

– Ça part fort. Je vais vous laisser continuer, mais auparavant je me permets de vous recommander les rougets. On a levé les filets, et simplement frits à l'huile d'olive et vinaigre de cidre, ils n'ont pas besoin d'autre chose. Le riz n'est là que pour faire joli. Vous me faites confiance ? OK, c'est parti. Une entrée ?

– Prépare-nous une salade avec de ton thon en bocal et des oignons, ce sera parfait. Avec un rosé de l'Hérault, une « Cuvée Anna » de chez Castelbon de

Beauxhostes. Monsieur ne veut plus entendre parler de txakoli, ajouta Jacques Seignosse en me désignant.

Le rosé venait à point pour combattre les séquelles digestives, gustatives et temporales de la rude soirée de la veille, qui m'assaillaient depuis le matin. Il fallait faire franchir à cette tenace arrière-garde un Roncevaux gastrique et l'anéantir définitivement. Ce rosé était capable d'y contribuer et nul Roland, même furieux, ne pourrait s'opposer à sa descente en fraîches cataractes, noyant en cascade humeurs acides, embarras hépatiques et erreurs d'estomac. Ce seraient les veaux, vaches, cochons, couvées, de la pauvre Perette, anéantis sous le couffin de la fraîcheur et d'une douce chimie. Et pourtant ce n'était pas à l'eau qu'était allée la cruche.

Loin des pâles listels, le contraire des farouches Navarre, pas fruité en diable, moins charpenté que les bordelais, mais joliment coloré et bien fait, le salvateur rosé de la Cuvée Anna offrait un équilibre que devraient rechercher tous les consommateurs estivaux. Il présentait également pour l'amateur, la possibilité d'une consommation régulière tout au long de l'année, pouvant s'adapter aux mille trouvailles de la cuisine française. Et pour le preneur d'apéritifs conviviaux, ce rosé était un fil rouge pour de petits cabotages le long de côtes amies.

Seignosse le savait et il connaissait son monde. Après tout c'était son métier. Mais il avait ça de plus, qu'il ventilait toujours la liasse administrative à l'air pur d'une humanité comprise et conviviale. Il travaillait plus à la complicité qu'au carbone. Et c'est pour cela qu'il pouvait se sucer les doigts à bien des tables.

Un garçon apporta la bouteille demandée, dans un seau de verre dépoli, perlé de rosée de glaçon. Il servit d'abord Seignosse. Les langues claquèrent comme un smash d'Agassi, et le garçon remit la bouteille au fourreau.

– Alors ? demanda, gourmand, Seignosse.

Je me levai, tirai de ma poche le gant qui était dans le sac de congélation et le posai sur la table, du côté de Seignosse.

– J'ai trouvé ça et je suis sûr que ça va t'aider, commençai-je. C'était lundi

soir au « quatre », tu venais de partir. Souviens-toi, Enzo m'a appelé. En allant vers chez lui, j'ai eu besoin de faire un petit pipi. Je me suis donc dirigé derrière le départ du « quatre ». Et là, dans la clairière, j'ai découvert ce gant. Un gant de gaucher, tu l'as remarqué. Le lendemain je suis allé à Décathlon à Anglet. Un copain à moi, Max, y travaille au rayon golf. Je lui ai montré le gant. Il venait effectivement de Décathlon. Mais ce n'est pas tout. Le propriétaire de ce gant de gaucher a également acheté à Max, un sac en promotion avec une demi-série de droitier. Et le seul souci de ce curieux débutant était la solidité des clubs. Étonnant non ? En plus, d'après Max, ce type avait l'air d'un dur, un mec pas très causant ni agréable. C'est en vérifiant à la comptabilité et grâce aux codes barres, que Max a découvert que le sac qu'il avait vendu, ainsi que ce fameux gant, ont été payés en liquide, sur le même ticket de caisse, samedi dernier, dans l'après midi. Ce qui veut dire...

– Ce qui veut dire que ce client est vraisemblablement l'assassin et qu'il est reparti, et sans doute arrivé, par le chemin de la piscine, me coupa Seignosse. Et si ce type a acheté un gant de gaucher et un sac en promotion, c'est qu'il ne connaissait rien au golf et que ce n'était qu'un déguisement pour pouvoir circuler à Chantaco sans attirer l'attention. Il y a donc de la préméditation dans l'air. Mais pourquoi avoir choisi de tuer Sapiac en plein golf. À moins que...

Cette fois c'était à mon tour de l'interrompre.

– À moins que ce ne soit pas Sapiac qu'on ait voulu tuer.

Le serveur interrompit nos réflexions jumelles en apportant le thon en salade.

Je me fis basculer un verre de rosé en appui de la méditation. Le liquide salvateur me parcourut tout entier et descendit jusqu'aux doigts de pieds, dans un léger frisson : c'était bien Roncevaux, Roland était définitivement vaincu. Le thon, moelleux *al dente*, goûteux et parfumé, tombait à pic. L'oignon et le pain finirent de me tapisser les tuyaux. J'étais de nouveau *a tope*.

Jacques Seignosse, qui n'avait pas les mêmes besoins métaboliques que moi, suçotait son rosé et mettait aussi le thon à mal, mais sans pain : la ligne. *Exit* déduction, *ave* dégustation.

– Vu sous cet angle, ça m’a tout l’air d’un contrat, continua Jacques Seignosse. Mais qui a-t-on voulu supprimer ? Quelqu’un de passage dont on savait qu’il allait jouer ce lundi, ou un membre de Chantaco. Il faudra vérifier la liste des départs. Et puis je vais faire analyser le gant. Tu aurais pu m’avertir tout de suite.

– Minute papillon ! Il fallait que je vérifie avant de te livrer l’info, et clé en main en plus, je te le rappelle.

Seignosse avait tenu le même raisonnement que moi : fuite par le chemin de la piscine et erreur sur la personne.

Je racontai mon repas prolongé avec les amis de Sapiac et leurs conclusions unanimes : il n’y avait rien qui clochait dans sa vie.

J’avais ma petite idée sur l’identité de la victime potentielle, mais en interrogeant qui il fallait, Seignosse l’aurait aussi, et ça ne tarderait pas, connaissant le bonhomme. Ce qui me laisserait un coup d’avance : j’avais un article à écrire et de l’intérêt à susciter chez les lecteurs de *La Gazette du Pays Basque*. Je pouvais aussi appeler la rédaction du *Parisien*.

Seignosse examinait le gant avec attention quand le serveur arriva avec les filets de rougets. Ils étaient magnifiques, Jean ne nous avait pas fait des promesses de Gascon.

D’un commun accord, tacite, nous décrétâmes une suspension de séance. Circonvolutions cérébrales en veille, papilles en éveil, nous nous occupâmes des poissons. Seule une petite rafale de rosé vint troubler le gourmand armistice.

Frais, simple, sans artifice, ce genre de cuisine provoqua chez les commensaux quelques commentaires sobrement ravis. Il était hélas, davantage question de savoir qui noyait le poisson, que de connaître qui le pêchait.

Nous commandâmes deux sorbets au citron et deux cafés.

– Je ne devrais pas, parce qu’il y a dissimulation de preuve, reprit Seignosse, mais je te remercie pour le gant, tu as fait un boulot de flic.

D'ailleurs il faudra que j'aïlle voir ton copain à Décathlon.

– Je savais que tu étais très occupé, alors j'ai pris les devants, m'excusai-je, avec une granitique mauvaise foi.

– N'en rajoute pas, ne fais pas le morpion !

Le mobile de Seignosse sonna.

– Compris, j'arrive tout de suite.

Il remit l'appareil dans sa poche et m'annonça :

– Bingo, on a trouvé un sac de golf dans la Nivelle, à côté du ponton de l'Ur Joko, tu es autorisé à me suivre.

Il régla l'addition et nous sortîmes du restaurant.

– Rendez-vous là-bas, dit Seignosse, quand il vit mon scooter.

Ce fait nouveau corroborait notre théorie. En effet, l'Ur Joko est le club d'aviron de Saint-Jean-de-Luz où l'on rame sur les fameuses trainières, dont les courses peuplent l'été sur les littoraux basque et cantabrique. Le siège de l'Ur Joko se trouve au bord de la Nivelle, derrière le Gymnase de Chantaco, sur la route d'Ascain. Et l'on y accède par une route située juste en face de celle desservant la piscine et le lotissement où habite Enzo. Le puzzle commençait à ressembler à quelque chose.

Je précédai Jacques Seignosse de quelques minutes. Dès qu'il faisait beau, le scooter présentait des avantages considérables pour circuler dans Saint-Jean-de-Luz en particulier et sur la Côte basque en général.

Deux policiers en civil étaient déjà à pied d'œuvre. Jacques Seignosse me présenta le plus jeune. Je connaissais l'autre, Joseph Laclau : « Richard Lenoir, inspecteur stagiaire, Xanti Sopena, journaliste. »

Jean-Louis Biscaïchipi, Souletin et entraîneur de l'Ur Joko, nous attendait à l'entrée du hangar à bateaux. C'est lui qui avait découvert le sac.

Cette fois, c'est moi, qui connaissais tout le monde, qui fis les présentations.

– Je préparais l'entraînement de ce soir et je suis allé sur le ponton pour resserrer un écrou quand j'ai vu quelque chose briller dans l'eau. J'ai été intrigué et en y regardant de plus près, j'ai cru distinguer un sac de golf. La marée étant basse avec un gros coefficient, il ne m'a pas été difficile de le récupérer avec une gaffe. C'est quand je l'ai tiré de l'eau que j'ai pensé au meurtre de Chantaco. Je l'ai touché le moins possible et je vous ai appelé. Voilà. Le sac est dans le bureau, si vous voulez me suivre.

Le sac était là en effet, trempé et taché de vase. Les clubs, en acier, portaient bien « Inesis », la marque de Décathlon.

– Je ne sais pas s'il manque des cannes. » interrogea l'entraîneur.

– Nous verrons bien, dit Seignosse. Nous allons le faire analyser. Si nous pouvions nous rendre sur le ponton pour voir l'endroit où vous l'avez repêché ?

J'avais compté les clubs, il y en avait bien six : bois 3, fer 5, fer 7, fer 9, sand wedge, putter, comme me l'avait précisé Max.

Nous nous dirigeâmes donc vers le ponton, à quelques mètres de là. L'eau avait monté un petit peu.

L'adjoint et le stagiaire prirent des photos

Je me dis qu'il fallait vérifier le calendrier des marées. Lundi vers 19h, la marée était sûrement haute. L'assassin, qui a frappé Sapiac avec l'un des clubs, hypothèse la plus plausible, a voulu se débarrasser de l'arme du crime le plus rapidement possible. La Nivelle toute proche, le club de rame à l'abri du gymnase, et le ponton favorisant un accès facile à l'eau, lui ont semblé un endroit idéal. N'étant pas du pays, il n'a pas pensé à l'influence des marées sur la hauteur d'eau de la Nivelle. Et c'est pour cela que l'on a rapidement retrouvé le sac.

Richard Lenoir se chargea du sac et le déposa délicatement dans le coffre de la voiture. Jacques Seignosse me prit à part.

– Je suppose que tu as un article à écrire pour demain ? Tu peux y aller. Le gant, le sac, tout. Je n'avertirai tes confrères que demain matin. Je te dois bien

ça.

– Merci. Et tant que tu y es, avertis-moi dès que tu sais avec quel club Sapiac a été tué. Je parie pour le putter. Tu le sauras ce soir ?

– Non, je n’aurai les résultats que demain en fin de matinée ou en début d’après-midi. Mais tu as la priorité. Pareil pour le gant. À demain.

Je téléphonai à Roland Campan.

– Réserve-moi la une pour demain. J’ai du joli nouveau. Et en exclu. J’aurai deux photos. Une pour la une et une pour la page actu. Je pense que ça vaut l’actu et non la locale de Saint-Jean-de-Luz. Je t’envoie les photos par Internet. Pour le papier, compte deux feuillets. Et j’aurai aussi quelque chose pour l’édition de vendredi, et peut-être de samedi. Sur ce coup, nous avons un jour d’avance sur les autres, je me suis arrangé avec Seignosse. *Ciao*, je vais bosser.

J’allai vers mon scooter, ouvris le top case, en français le coffre fixé au porte-bagages, et sortis mon appareil de photos que je faisais toujours suivre. Je retournai au hangar à bateaux et retrouvai Jean-Louis Biscaïchipi.

– Putain, me dit le Souletin avec son accent inimitable, j’ai touché le gros lot, oui ! Si on m’avait dit un jour que j’allais aider la police ! Mais là c’est pour la bonne cause : un assassinat. Tu crois que le golfeur a été tué avec l’une de ces cannes ?

– Sûr que oui ! Et pour le prix, je vais même te prendre en photo. L’une sur le ponton où tu vas me montrer l’endroit où tu as trouvé le sac. L’autre devant le hangar avec le nom de l’Ur Joko derrière. Ça va vous faire de la pub. Mais dis-moi. Comment lundi soir, personne n’a vu un type jeter ce sac à l’eau ?

– C’est ce que m’ont demandé les deux premiers flics. Lundi, il n’y avait personne au hangar, car il n’y a que la trainière qui soit sortie. Nous avons embarqué vers 18h30, au montant, et nous sommes rentrés vers 21h30. Le type a dû balancer le sac pas trop loin, à marée haute, pendant ce laps de temps. Et moi je l’ai récupéré à marée basse. L’assassin n’a pensé ni aux marées ni aux coefficients élevés de ces jours-ci. Ce n’est donc pas un marin.

– Bien vu, répondis-je. Ce n'est ni un marin ni un golfeur. Lis *La Gazette* demain matin, tu sauras tout, ou presque. Et en plus tu auras ta trombine à la une.

– Merci, comme ça je vais me faire chambrer toute la journée.

Je fis mes photos et pris congé.

Excité, je rentrai chez moi. J'avais deux heures devant moi pour livrer mon papier à *La Gazette*.

Je m'installai à mon bureau et fis chauffer mon ordinateur. Je transférai mes photos et les enregistrerai dans un dossier tout neuf : « Meurtre à Chantaco ».

J'ouvris mon carnet pupitre à spirale et le feuilletai.

Comme un pianiste, Je me dégourdis les doigts et attaquaï.

Je rédigeai l'accroche :

– L'architecte parisien assassiné lundi dernier à Chantaco était-il bien la victime désignée au tueur par des commanditaires encore inconnus ? Après la découverte d'un gant dans une clairière derrière le départ du trou numéro quatre et d'un sac de golf dans la Nivelle toute proche du lieu du crime, il semble que non.

À 18h pétantes, je légendai les photos, signai mon article et titrai : « Meurtre de Chantaco, la police relève le gant ».

J'envoyai texte et photos dans la boîte à lettres électronique personnelle du patron de *La Gazette* : Internet avait du bon.

J'appelai Roland Campan au journal.

– Je viens d'envoyer mon e-mail dans ta boîte perso. Demain tu vas vendre avec ça. Augmente le tirage. C'est arrivé ?

À l'autre bout du fil Roland lisait mon papier à haute voix.

– Ça me va tout à fait. Et je vais augmenter le tirage. Avec la photo de l'entraîneur de l'Ur Joko à la une, on va cartonner à Saint-Jean-de-Luz.

Continue comme ça et trouve la vraie victime.

– Je crois savoir qui c’est, mais ce n’est pas l’heure.

La journée se terminait bien pour moi : malgré mes idées en vrac du matin, j’étais parvenu à écrire un papier intéressant l’après-midi.

J’appelai le Parisien. J’insistai sur le PDG mystérieux dans le collimateur d’un commanditaire. Ça les intéressait mais pas pour demain, pour vendredi. J’y comptais bien. Il fallait laisser une longueur d’avance à *La Gazette*.

– Assez réfléchi pour aujourd’hui, une bièrotte à la place Louis-XIV sera la bienvenue.

Chapitre 7

Qui visait-on ?

Jeudi matin. J'attaquai la journée frais comme un gardon. La veille, après une petite bière au *Majestic*, j'avais appelé Geneviève, ma Geneviève. Nous vivions chacun de notre côté, le luxe, et nous nous retrouvions au gré de nos envies, dans une discrétion acceptée et confortable. Cette officielle clandestinité nous allait bien et entretenait une passion qui durait.

Pharmacien, Geneviève vivait sa vie, la gagnait aussi et avait son cercle d'amitiés. Elle allait au concert, visitait des musées, écoutait de la musique, faisait du sport, partait en vacances : elle menait une vie pleine et n'entendait que personne ne la lui vide.

Ce qui me convenait parfaitement. Parfois, je l'accompagnais sur ces nombreux terrains que nous partagions en toute complicité. Elle pouvait également me suivre aux arènes, à la pelote comme au football, surtout à Pampelune, Bilbao ou Saint-Sébastien, et ça finissait toujours à l'hôtel et au lit, chez Maisonave, à la Ercilla ou à l'Orly, après des *paseos* joyeux et amoureux, constellés de tapas et de *vino tinto*.

Nous nous aménagions ainsi des escapades allègres et sensuelles, où culture, sport et gastronomie constituaient un *revuelto* souvent détonnant. Nous faisons de Bilbao l'une de nos destinations privilégiées. La patine anglaise de la ville, son dynamisme culturel et économique, ses quartiers populaires et gouailleurs, rendaient la capitale biskaienne particulièrement attrayante à nos yeux.

Jadis, sur la rive gauche du *Nervion*, *Barakaldo* le quartier portuaire et anciennement chaud, au pied du pont transbordeur, servait son *café completo*

que l'on payait au comptoir : café, alcool, cigare et pute marinière. Un pied à San Mames, le stade de l'Athletic Bilbao, un autre au Guggenheim, quand ce n'était pas aux arènes de Vista Alegre ou au bas de l'Université de Deusto, nous enfourchions des week-ends complets eux aussi, qui nous laissaient repus, mais gourmands encore de vives retrouvailles.

Pampelune la Navarraise nous accueillait aussi, pour d'épiques parties de pelote au fronton *Labrit*, de rapides passages vers Olite la cité des Rois de Navarre ou Ujue et son église fortifiée. Mais jamais au grand jamais, nous n'allions ensemble aux *Sanfermines*, les bacchanales de juillet. La fête, la vraie, celle où l'on jongle avec ses limites, est mâle et uniquement mâle. Je n'en démordai pas. J'y partais donc seul. Geneviève le comprenait fort bien, mais s'y aventurait quelquefois entourée d'amies. Elles revenaient déçues de tant de beuveries et du froid de la nuit. Elles y repartaient quand même pour d'autres déceptions : on a le Graal qu'on peut, surtout quand on ne sait pas ce que l'on cherche.

Mais là où l'on pouvait le plus souvent nous rencontrer, c'était à Saint-Sébastien, la perle du Gipuzkoa.

La baie de la Concha et sa plage en conque, la *Parte Vieja*, cette vieille ville truffée de bars aux comptoirs gavés d'amuse-gueule, les grandes avenues, leurs boutiques et leurs bars musicaux, le *Boulevard* et son *Museo del whisky*, ou le bar de l'*Hotel Londres*, c'est là que nous étions chez nous. Nous y allions en Topo pour de douces soirées, ou en voiture quand nous y éreintions la nuit qui nous engloutissait jusqu'au lendemain.

Mercredi soir, après mon coup de téléphone, j'étais passé chez moi pour y prendre un foie gras mi-cuit et une bouteille de Pacherenc du Vic-Bilh, un blanc d'appellation contrôlée de la région de Madiran, parfait pour accompagner les foies gras en apéritif, moins sirupeux que les Sauternes, et beaucoup plus abordable : j'avais sélectionné une Cuvée Ninon 1997 du Château de Diusse. Ensuite, je m'étais rendu directement chez Geneviève. Pour ces impromptus, elle rechignait à se déplacer, surtout si elle travaillait le lendemain, préférant jouer à domicile : son terrain, son vestiaire, sa boîte à pharmacie lui donnait non pas un avantage psychologique, mais une disponibilité immédiate et entière. Et surtout elle pouvait attaquer de tous les

coins d'un terrain qu'elle connaissait parfaitement. Ce dont elle ne se privait pas, pour le plus grand plaisir d'un public restreint certes, mais connaisseur.

Cette propension casanière mais enjouée n'était pas pour me déplaire, moi qui préférerais livrer en ville et regagner mes pénates à l'heure du laitier.

J'étais arrivé chez Geneviève vers 20 h 30, lui laissant ainsi le temps de fermer boutique.

Elle habitait une splendide maison sur la colline de Bordagain. Piscine tiède, terrasse apéritive, vastes baies donnant sur la Rhune, coin cheminée tapissé de livres, piano, chaîne stéréo Bang et Olufsen, vastes fauteuils, canapés, coussins, chambres d'amis, chien ronchon et affectueux : la vie était douce chez Geneviève. Même orchestrée par madame Mascotena, dragon domestique, jardinier et cuisinier, régissant la piscine, la pelouse, les massifs de fleurs, les conserves et les légumes frais. Et qui saupoudrait la maison de bouquets délicieux : ah, les fleurs de madame Mascotena ! À la fois fée et maréchal des logis, elle veillait sans surveiller : le rêve. Et en plus, elle tuait le cochon pour Geneviève. Ce qui permettait des soirées simples. Arrosées de Cune, un Rioja jamais décevant, les saucisses confites et imperceptiblement aillées de madame Mascotena étaient consommées avec bonheur sur un lit de pommes de terre nouvelles poêlées. Des œufs frits, un peu de salade et un café complétaient simplement le menu et suffisaient à faire de ces rustiques agapes un embarquement pour Cythère. Le plus souvent ensuite, cigare léger aux dents et verre de vieil armagnac à portée, je sifflais des airs des Compagnons de la Chanson en m'accompagnant au piano. Geneviève, qui admirait les sœurs Labèque, prenait le relais en jouant du Scot Joplin ou quelques polonaises. Je n'en profitais jamais pour me resservir. Par contre, il m'arrivait souvent de trouver un thème court et de le marteler de la main gauche en improvisant des variations d'une voix éraillée que j'appelais ma « voix blues ». Geneviève se levait alors, je lui laissais un coin de tabouret, et elle faisait la main droite. Je l'enlaçais, elle ne s'en lassait pas. Le concert à plus de quatre mains continuait, ailleurs...

Pour arriver chez Geneviève, j'avais grimpé les rues étroites et sympathiques du vieux Ciboure pour arriver en haut de Bordagain, « chez les riches ». Je m'étais garé comme d'habitude sous le pin parasol et avais été

accueilli par le chien, toujours grognon, toujours couillon. Geneviève avait laissé sa voiture dans l'allée. Six petits coups de sonnette, mon « spécial » qui m'annonçait toujours chez mes proches, et j'entrais en sifflant deux notes doublées, mon code musical et signe de ralliement familial.

Bang et Olufsen, toujours impeccables et en stéréo, délivraient du Bach, un concerto brandebourgeois, l'allegro du troisième. Certains l'aimaient chaud, d'autres Brahms, pour moi c'était Bach.

Geneviève était dans sa chambre et cria : « Je n'ai pas eu le temps de préparer quoi que ce soit. Je suis passée à la venta et j'ai pris de la charcuterie et du russe. Tout est dans la cuisine, j'arrive. »

La venta était un petit magasin du centre de Saint-Jean-de-Luz, spécialisé dans les produits espagnols et basques de grande qualité : huiles d'olive, fromages, vins de pays, légumes en bocaux, jambons et tout genre, litanies de chorizo, palettes de *lomo*... On y trouvait également le fameux « russe » de chez Artigarède, ce pâtissier d'Oloron qui régale de son gâteau crémeux des générations de gourmands. Bref, la venta était le temple des célèbres duettistes « Chol et Stérol ».

J'entrai dans la cuisine et ouvris le frigo où le russe fraîchissait déjà. Geneviève était parfaite. Une bouteille de Lalande de Pomerol montait la garde près du billot de boucher qui servait de planche à découper. Une série de plats attendaient sur la table de travail. Je débouchai le Pacherenc et la bouteille de Bordeaux, que je versai dans une carafe, puis j'ouvris mon bocal et découpai le foie mi-cuit que je disposai sur une grande assiette. Je mis aussi quelques tranches de pain à griller. Je m'occupai ensuite des achats de Geneviève. Il y avait de fines tranches de Pata negra, ce jambon haut de gamme, long et maigre comme la cuisse de Don Quichote, qui a supplanté le Jabugo, lui-même vainqueur du célèbre Serrano. Mais ce dont je raffolais, c'était du *lomo embuchado*, de la longe séchée, de chez Sanchez Romero Carbajal, l'Arpel et Van Cleef de la charcuterie ibérique. Il se présentait sous la forme d'un saucisson et se dégustait en silence et en tranches arachnéennes. Et Geneviève en avait acheté. Trop. Comme toujours, car elle connaissait son monde, et son homme.

J'installai les tranches de jambon sur un plat, j'en fis de même avec le *lomo*. Je pris aussi deux assiettes plates et en tapissai le fond d'huile d'olive, une Carbonell millésimée, sur laquelle je saupoudrai de l'origan. Tout à l'heure, à table, je passerai le Pata negra dans l'huile ainsi aromatisée, ce qui exalterait davantage encore l'arôme et le goût du jambon. C'était mon ami Pampi Lagun qui m'avait fait connaître cette préparation : simple et sublime.

Je m'occupai ensuite de la salade. Je coupai à la main les feuilles de laitue, et les jetai dans un plat profond. De l'huile d'olive, un trait de vinaigre blanc, une pincée de gros sel, c'était fait. Je n'y ajoutai pas d'oignon blanc découpé en fins cercles. Jamais d'oignon, ni d'ail d'ailleurs, quand, après, il faut embrasser des filles.

Bach continuait à faire aimer le Brandebourg quand Geneviève arriva dans la cuisine.

Les cheveux négligemment retenus par un chouchou marine (elle avait dû passer vingt minutes à construire cette fausse ruine capillaire), Geneviève portait une chemise d'homme à pans, bleu ciel et à col boutonné, que j'avais oublié un matin, et des socquettes de tennis. Et c'était tout. Et c'était très bien. Scrupuleusement boutonnée jusqu'en bas, la chemise arrivait à mi-cuisse, découvrant des jambes déjà dorées que je connaissais parfaitement et dont je ne me lassais pas.

Elle claqua un bécot mutin sur mes lèvres, saisit l'assiette de foie gras et le pain grillé et passa au salon.

– Je t'attends et je te laisse porter le Saint-Sacrement, me lança-t-elle. Elle me cligna de l'œil et disparut, les assiettes au bout de ses bras ouverts, dans un déhanchement très défilé de mode, tandis que Bach envoyait un adagio.

– Tarzan de tout s'occupe, hurlai-je. Que Jane attende moi !

Je posai la carafe sur la table mise, que présidait un bouquet de madame Mascotena. Les assiettes nappées d'huile d'olive et le plat de jambon vinrent rejoindre le vin.

J'attrapai deux grands verres à pied et le Pacherenc, et rejoignis Geneviève

au salon, allongée sur le canapé, les jambes croisées.

Je servis le vin blanc et lui tendis un verre : elle avait déjà commencé à grignoter le foie gras.

– Alors, Lemmy Caution, commença-t-elle, qu'est-ce que tu as à raconter à ta petite pépée ? Le mort de Chantaco te tracasse ? Non, je sais. Tu as une idée bizarre et tu ne peux pas alerter Seignosse, car tu veux avoir un coup d'avance pour tes lecteurs. Mais il faut que quelqu'un te dise oui ou non. Et ce quelqu'un, c'est moi.

Eh oui, Geneviève avait encore deviné. C'est pour cela que notre attelage fonctionnait, marchant au frôlement de doigts et au clin d'œil. Nous avançons séparément dans la vie, mais nous savions pouvoir nous retrouver dans n'importe quel relais, quand l'autre avait besoin de chevaux frais pour continuer. Chacun gardait ses clés. Mais quand l'un s'apprêtait à frapper à la porte de l'autre, il n'y parvenait jamais, la porte était déjà ouverte et on l'attendait.

– Bien vu, Madame Récamier, répondis-je. Bien sûr que j'ai besoin de toi. J'ai toujours besoin de toi, d'ailleurs. Tu le sais et je le sais. Pour ce qui est de Chantaco, je suis sûr qu'il s'agit d'une erreur. Sapiac est mort à la place d'un autre. Et cet autre, je crois que c'est Christian Simonet.

– Quoi, s'étrangla Geneviève, Christian ? Pourquoi vouloir le tuer ? C'est un type bien.

– Tu vois les choses d'ici, quand tu le croises au golf et qu'il parle de vin et du château que sa compagnie d'assurances gère dans le bordelais. Mais le groupe La Céleste, c'est du gros, c'est du lourd, et il doit y avoir, comme partout, des intérêts énormes en jeu. Aujourd'hui, les compagnies font tout, en plus de l'assurance, elles investissent dans tous les domaines. Il se peut que Christian ait mis les pieds dans le plat. Et comme dans ce milieu, la vaisselle est en or massif, ça peut faire tousser à l'office. S'il est à la tête de La Céleste, c'est parce que c'est un dur qui sait ce qu'il veut, et ce qu'il ne veut pas. Il s'est peut-être fait des ennemis capables de lui mettre un contrat sur le dos. Et pas un contrat dont on renvoie un exemplaire signé.

– Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Un tueur à Chantaco, et pour Christian encore ? Mike Hammer, tu n'as pas digéré la soirée de mardi. Eh oui, je l'ai appris.

– Il n'y a pas plus de Mike Hammer que de Coca dans un whiskey irlandais, ma chérie. Je t'explique.

Je déballai toute l'histoire, le gant, le client de Décathlon, le sac retrouvé dans la Nivelle, et surtout la réflexion du caddy-master à propos de Sapiac qui avait pu jouer neuf trous supplémentaires parce que Christian Simonet s'était décommandé.

– Tu comprends donc pourquoi je suis plus qu'ennuyé, terminai-je. Comment en parler avec Christian sans l'inquiéter ?

– À moins qu'il ne soit déjà inquiet et que tes déductions ne confirment ses craintes, asséna Geneviève. Il n'y a pas d'autre solution, il faut lui en parler au plus vite.

J'étais soulagé. Une fois de plus, Geneviève m'avait compris et conforté dans mon idée. C'était vraiment une reine.

Bach et le Brandebourg s'étaient éloignés, le foie gras avait rendu l'âme, il restait juste assez de vin blanc pour escorter le russe au dessert, il était temps de passer à table.

Pendant que nous dégustions le Pata negra et le Sanchez Romero Carbajal sur un fond musical où Astrud Gilberto se taillait la part du lion, Geneviève m'avait fait du pied d'une manière éhontée. Malgré des yeux accrocheurs et des doigts suppliants, je parvins à me lever pour aller chercher le russe à la cuisine, mais Geneviève continua à n'être ni virile ni correcte.

Nous abandonnâmes la place, et la moitié du gâteau, sans passer par la case salon. Pas de café, pas de cognac, pas de cigare. Geneviève était tous les parfums de l'Arabie, tandis que j'étais de plus en plus sûr de sentir bon le sable chaud. Et l'oasis qui se profilait en haut de l'escalier avait une sacrée source où étancher sa soif.

Bordagain était loin de la Chine, la nuit fut néanmoins câline et d'amour.

Le soleil n'était pas très haut sur l'horizon quand je descendis de la colline enchantée pour regagner l'autre monde. Celui où les petits matins ne font pas naître des au revoir soyeux, faits de baisers légers au creux des reins de la femme que l'on aime et que l'on peut quitter à l'aube, ravie d'être volée d'assassine routine.

Chapitre 8

Pause café

Ce jeudi s’annonçait donc radieux. Une nuit de Sardanapale avait effacé les séquelles d’un mardi chaotique et un soleil royal luisait sur la Côte basque qui commençait à s’ébrouer. Je regagnai mon domicile pour une douche réparatrice et un petit-déjeuner sommaire : café et jus d’orange en lisant les journaux. L’entraîneur de l’Ur Joko, découvreur du sac de golf, faisait la une de *La Gazette* et mon papier était en bonne place dans les pages actu. Les autres journaux étaient un peu justes sur l’affaire : Seignosse avait tenu parole, ce dont je n’avais jamais douté.

Je pensais à Christian Simonet et ne savais pas comment aborder le problème. Un petit tour dans Saint-Jean-de-Luz me donnerait peut-être des idées.

Je me dirigeai à scooter vers la place Louis-XIV. Les terrasses accueillaien leur lot de preneurs de café, mais je ne m’arrêtai pas : il n’y avait personne d’intéressant avec qui discuter. Même chose dans la rue Gambetta : le bar où la presse et le commerce avaient leurs habitudes matinales était vide. Je me repliai vers la *Bodega des Halles*, à quelques encablures de là.

Le comptoir n’était ni des Indes, ni désert. J’y trouvai une place et m’immisçai entre un agent immobilier et un courtier en assurances. Tout autour on ne parlait que de la découverte du sac dans la Nivelle et je fus naturellement au centre des conversations.

– Attention à ce que vous allez dire, cria au fond du bar un jardinier municipal en maraude, c’est un coup à se retrouver demain dans le journal !

La réplique fusa avec un accent kaskarot à couper un chalut en deux

– Toi tu ne risques rien. Tu traînes toujours partout, mais tu ne vois jamais rien et tu ne comprends rien. Tu ne peux donc rien raconter de malin. Et pourtant ça ne te gêne pas pour ouvrir ta grande gueule. Tu ferais mieux de faire comme les singes : baisser la tête, te boucher les oreilles, fermer les yeux et te taire. Comme ça tu aurais davantage d'énergie pour le boulot.

– Oui, mais si je conduisais la camionnette à la Fangio, on arriverait à l'atelier plus vite, tu ne pourrais plus somnoler en route et il faudrait que tu te laves les mains encore plus longtemps, en attendant l'heure de débaucher.

Le ping-pong corporatif se termina sous les applaudissements de la clientèle et les deux compères, à égalité, repartirent à leurs pelouses et à leurs fleurs, motivés comme des Corses devant une agence de Pôle Emploi, mais hilares. En voilà deux qui ne devaient pas casser beaucoup de manches de pelles.

Par courtoisie autant que par curiosité, je pris trois cafés avec les uns et les autres, mais n'appris rien de plus.

Je pensais encore à Christian Simonet et me dis que, peut-être, le directeur du golf saurait quelque chose au sujet du PDG du groupe La Céleste. Je pris donc la direction de Chantaco.

J'étais en train de garer mon scooter quand j'aperçus René Tellechea à la fenêtre de son bureau.

– Xanti, monte un peu me voir, j'ai lu ton article. Je te commande un petit café ?

– Non merci, René. J'arrive.

Je grimpai l'escalier tournant qui menait du grand salon à la mezzanine sur laquelle donnaient les appartements, le vestiaire des dames et le bureau du directeur.

René Tellechea était assis au bout de la table massive qui lui servait de bureau et sur laquelle s'étaient du courrier et quelques dossiers. Il tenait *La Gazette* à la main.

– J'ai lu ton article. L'assassin s'est échappé par l'allée de platanes. Qu'est-

ce que c'est que cette histoire ?

– Et c'est par là aussi qu'il a dû arriver, répondis-je. Il s'est déguisé en golfeur pour circuler sans se faire remarquer dans Chantaco, car il ne savait pas bien où il mettait les pieds. Mais pour moi, il est resté aux alentours du « quatre ». Il est arrivé par la piscine et est reparti par le même chemin. Mais il s'est trompé de victime. Tu as la primeur de ma trouvaille. Les lecteurs de *La Gazette* l'apprendront demain. Si je ne me trompe pas, c'est Christian Simonet qu'il voulait assassiner. Et c'est pour cela que je viens te voir, car peut-être, tu sais des choses qui pourraient conforter mon hypothèse.

– Tuer Christian ? Bigre. Ça commence et ça finit pareil, mais Chantaco ce n'est pas Chicago tout de même, non ?

– Tu le vois souvent, il ne t'a pas parlé de projets dans ses affaires ? Un gros truc, qui pourrait exciter la concurrence au point de lancer un contrat sur lui ?

– Il m'a parlé de quelque chose en effet, qui pourrait révolutionner les assurances. C'est tout ce que je peux te dire. Je ne sais pas s'il est à Paris ou ici. Le mieux c'est de l'appeler. Je vais te donner son numéro de portable. Ça fait peur, ton histoire. Déjà qu'on fait des jaloux, on n'a pas fini de parler de Chantaco.

– Tu n'as qu'à dire à Christian d'aller jouer à La Nivelles et de se faire tuer là-bas, comme ça tout le monde sera content », ironisai-je, faisant allusion à la rivalité existant entre les deux golfs voisins.

– Tu ne crois pas si bien dire, mais je n'irai pas jusque-là, Christian est un ami et je tiens à le conserver longtemps. Mais tu m'inquiètes.

– Je te remercie René, je vais tâcher de le joindre. S'il t'appelle, explique-lui et dis-lui que je cherche à lui parler.

Je pris le numéro de portable de Christian Simonet que René Tellechea avait inscrit sur un post it, et sortis du bureau.

Je descendis l'escalier, traversai le grand salon et me dirigeai vers le pro shop qui abritait le secrétariat du golf.

Là, le crocodile était roi et s'étalait sur les présentoirs et dans les vitrines. Ce n'était pas une boutique, c'était un marigot. Chemises, pull-overs, bobs, casquettes, pantalons, chaussures, il y avait de quoi habiller l'honnête homme.

Je saluai la secrétaire assise à son bureau qui ouvrait sur le magasin.

– Étiez-vous de permanence lundi ?

Il fallait poser la question, car avec les « 35 heures » le turn over du personnel était redoutable et redouté.

Coup de chance, c'était elle.

– Quelqu'un a-t-il appelé au sujet de Christian Simonet ?

– C'est drôle, vous me posez la même question que monsieur Seignosse. Oui, en fin de matinée, un monsieur m'a appelé pour me demander si Christian Simonet jouait et à quelle heure. C'était un de ses amis et il cherchait à le rencontrer. Il ne s'est pas présenté et ne m'a donné son nom que quand je le lui ai demandé, un certain Jean Boulanger, je l'ai noté. Il n'avait pas l'air commode. Il m'a quand même remercié quand je lui ai donné l'heure du départ de monsieur Simonet.

Je remerciai la secrétaire et sortis. Ainsi le petit père Seignosse m'avait devancé sur ce coup. Le chef de la maison poulaga avait embrayé sur la même piste que moi et trouvé la bonne trace, un vrai Ranger du Texas !

Les golfeurs vaquaient à leurs tenaces inoccupations, les chariots et leurs pousseurs constituaient une paisible noria autour du club-house et un rayon de soleil fendait la salle de restaurant et le bar d'un hiatus lumineux et rassurant. Tout était de nouveau luxe, calme et volupté.

Le putting green était déserté, une partie mixte de deux joueurs arbitrée par un chien tenu en laisse par le chariot se préparait au départ du « un », trois joueurs se profilaient au « neuf », le secteur était calme. Qui aurait dit que la mort rôdait derrière les azalées et les chênes de Virginie ?

Je discutai avec quelques jeunes retraités pétant le feu, au teint hâlé par des parcours portugais ou marocains. Des David drivaient même comme des

Goliath. Ils annexaient le départ jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, et bondissaient à La Nivelles ou à Chiberta le mardi venu, jour de fermeture de Chantaco, stakhanovistes consentants des cadences infernales qu'ils s'imposaient avec délectation. Pourtant libres comme l'air, ils n'étaient plus leurs maîtres, mais leurs contremaîtres. Les fairways étaient leur kolkhoze, les roughs leur Sibérie. Il arrivait même à certains d'entre eux qui jouaient tôt le matin, de se rendre au tee du « un » en courant comme des galopins, pour partir avant une autre équipe de fringants retraités et lui « voler » le départ. N'ayant rien d'autre à faire, ils avaient horreur d'attendre.

Les dames n'étaient pas en reste pour ce qui est de l'occupation des sols. Des *cuadrillas* élégantes et babillantes déferlaient aussi sur le parcours à toute heure, tout au long de l'année, volières colorées où chiffon et petite balle blanche faisaient bon ménage. Et si elles mettaient les chariots en rond, ce n'était pas pour se défendre contre les Indiens, mais pour marquer leur territoire, loin des maris et des amants. Drivant droit, swinguant lent et puttant net, elles faisaient bien souvent la nique à de larges bourrins qui ne comprenaient toujours pas que le golf est un jeu de lancer et non un sport de castagne.

Mains aux poches dans une attitude qui m'était familière, je m'étais laissé prendre par la beauté des lieux. C'est vrai que c'était chouette : le ciel, le soleil et le vert. Décidément, on était mieux qu'à Valenciennes. Je rêvassais quand mon mobile vibra dans ma poche. C'était Seignosse.

Je m'approchai de l'une des chaises longues qui soutachaient la pelouse de leurs toiles écarlates et m'allongeai mollement, très paquebot des années folles.

– Les analyses l'ont confirmé, tu avais raison, c'est avec le putter que Sapiac a été tué. Malgré un nettoyage sommaire, il y avait encore des traces de sang, de cheveux, de chair et d'os.

– As-tu pu joindre Simonet ?

– Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Ne fais pas le Jésuite en répondant à une question par une autre question.

Je sais que tu t'es renseigné à son sujet. Nous jouons cette partie en double depuis le début. Nous ne pouvons donc pas monter au filet en même temps, mais il ne faut pas que celui qui reste au fond du court ne fasse que compter les points.

– Monsieur est bien bon de me donner des leçons de travail d'équipe, alors qu'il joue en simple dès qu'il peut...

Je le coupai.

– Tu l'as eu, oui ou non ?

– Non, il est en Algarve, quelque part entre San Lourenço, Quinta do Lago ou Pinheiros Altos, c'est son voisin d'Ascaïn qui me l'a dit, mais il doit rentrer ce week-end. Je suis emmerdé, je ne sais pas comment le mettre au courant sans l'inquiéter.

– Peut-être qu'il se doute de quelque chose. Il a dû faire son analyse, lui aussi, surtout s'il marche sur des œufs dans son business. Toi tu m'apprends qu'il est en Algarve, moi je te dis qu'il est sur un gros coup, mais je ne sais pas encore lequel. Tu vois qu'on fait une bonne équipe.

– Tu t'en sors toujours bien. Mais ne t'étonne pas si je fais mon boulot. Poser les bonnes questions aux bonnes personnes, c'est quand même la base du métier. Ceci dit, le premier qui joint Christian Simonet appelle l'autre. C'est le contrat.

– Oui, chef ! As-tu les résultats de l'analyse pour le gant ?

– Non pas encore, nous l'avons envoyé au labo de l'identité judiciaire à Toulouse en urgence, mais je n'aurai pas du nouveau avant deux ou trois jours. Bonne chance Tintin.

– Bosses bien, poulet !

Si Christian Simonet était sur un gros coup assez chaud pour qu'on lui ait collé un contrat sur le dos, le cirque risquait de continuer et il ne faudrait pas que la Côte basque, où résidait secondairement le PDG de la Céleste et Chantaco en particulier, ne se transforme en Far West. C'est pour le coup que

René Tellechea pourrait faire le parallèle entre Chantaco et Chicago.

Je rodais toujours la toile du transat quand apparurent, tirant leur chariot, Tito Picabea et Battitte Alsuguren. Sans perdre de temps, ils se dirigèrent vers le putting green, et chacun de son côté se mit au boulot, en silence : approches roulées pour Tito l'électricien d'Ascain et putting pour Battitte le peintre de Ciboure.

Ils faisaient partie de ces artisans, anciens cadets, qui, pour le prix d'une cotisation réduite, avaient la possibilité de jouer à Chantaco dix mois sur douze, exceptés juillet et août. De toutes façons, l'été était aussi pour eux la pleine saison, où, gavés de travail et circulant difficilement, ils n'avaient pas le temps de jouer au golf.

Nos deux artisans avaient sûrement organisé une partie avec pari à la clé, car au golf comme à la pelote, le Basque n'aime rien moins que de parier, ne serait-ce qu'un demi à l'issue de la partie. Ici on ne jouait pas en stroke play, c'est-à-dire en jouant la partie prévue dans le plus petit nombre de coups, mais en match play, cette formule où il faut gagner trou par trou : dix-huit trous à se tirer la bourre et dix-huit occasions de parier quelque chose, c'était le scénario préféré en cette terre de défi qu'est le Pays basque.

– Quel est le programme ?, demandai-je.

– Nous finissons la partie de dimanche, expliqua Tito. Nous étions square au treize et l'on est venu me chercher sur le parcours, car la chambre froide d'un de mes clients restaurateur avait lâché.

– C'est pourquoi nous nous sommes échappés aujourd'hui, continua Battitte. Nous faisons les neuf premiers trous au lieu de déjeuner, et la revanche samedi après-midi. Le perdant paye le repas à Saint-Sébastien.

Ils reprirent leurs exercices en attendant l'heure du départ.

Ce mélange des gens donnait tout son suc à Chantaco, où grandes familles, PDG en tout genre, politiques, hauts fonctionnaires et locaux pur sucre, constituaient un patchwork le plus souvent rigolard.

Il arrivait souvent qu'au club-house, businessman en bermuda et plombier

en rupture de chantier choquant la mousse au coin du bar, après avoir croisé les fers au cours de la même partie.

Ici, même les gens sérieux, et il n'en manquait pas à Chantaco, ne se prenaient pas au sérieux.

Seule exception à la règle, le fameux Prix des Artisans, justement, véritable championnat du club, que chacun prépare avec rigueur et vigueur. Dans les jours qui précèdent la compétition, des cohortes appliquées envahissent le practice, qui pour dégainer au drive, qui pour faire chauffer ses longs fers, qui pour huiler ses approches, qui pour faire bouillir le putter.

La remise des prix qui suivait l'épreuve, donnait l'occasion aux compétiteurs d'engloutir un robuste buffet avant que les chants basques ne fussent dans la nuit, bien amenés par de frais barricots de rosé faisant suite au classique champagne. Qui était qui ? Qui faisait quoi ? Cela n'avait aucune importance car il n'était question que de fer 7, de sorties de bunker, d'approches malignes, ou de tout autre chose. Mais pas de cash flow, de chiffre d'affaires, de ratios ou de métrés, ce serait pour demain. Il n'était plus question que de partager une passion dans un endroit magique.

Je laissai Tito et Battitte à leur partie et rentrai chez moi. Il valait mieux que je joigne Christian Simonet avant d'écrire mon papier pour *La Gazette* du lendemain. Pourvu que le PDG de La Céleste n'ait pas laissé son mobile éteint au fond de son sac ! Car c'était sûr, Christian Simonet était en Algarve pour jouer au golf.

C'était l'heure du déjeuner et j'avais une chance de le joindre si j'attendais un peu : Christian Simonet préférait jouer le matin et prendre ses départs entre 9h et 10h, ce qui le faisait déjeuner aux alentours de 14h.

Chapitre 9

Assurance tout risque ?

En arrivant chez moi, Je me dis qu'un repas léger serait le bienvenu. Une salade pour un bon balayage, voilà qui me changerait.

A la cuisine, je me servis un verre de Rioja frais que je conservais au réfrigérateur, et sortis du bac à légumes une *lechuga* enveloppée dans un *Canard Enchaîné*, ma saine lecture du mercredi. Rustique mais efficace, sur les conseils d'une amatchi rencontrée au marché, c'était ce que j'avais trouvé de mieux pour conserver les salades quelques jours. Feuille de chou pour feuilles de salade, l'alliance avait du bon quand il s'agissait de garder au frais un légume acheté le matin pour une consommation immédiate, mais condamné à l'attente pour cause d'imprévu. L'imprévu constituait d'ailleurs l'une de mes règles de vie, joliment doué que j'étais, pour joindre l'inutile à l'agréable.

Je jetai les premières feuilles à la poubelle. Je coupai les autres une à une et les rinçai ensuite sans les égoutter (ce qui assurait à la salade un tantinet de fraîcheur supplémentaire), puis les cassai avec les doigts avant de les mettre dans un saladier en grès. J'ouvris une petite boîte de maïs que j'égouttai avant de la verser dans le saladier. Un oignon blanc frais, coupé d'abord en deux dans le sens de la longueur, puis débité en fines lamelles avec un petit couteau, vint saupoudrer le saladier. Enfin j'ouvris une boîte de ventrèche de thon *en aceite de oliva* de la marque galicienne Cabo de Peñas, celle que je préférais, et la vidai sur la salade. Trois pincées de gros sel de Guérande, trois traits de vinaigre blanc, deux grandes cuillerées d'huile d'olive pour lier légèrement le tout avant de le tourner, et c'était fait. La salade était prête.

Une nappe à petits carreaux bleus et blancs, une serviette assortie, une

assiette blanche, une fourchette en argent (c'est plus joli que l'inox) et un urbain laguiole : j'étais prêt. Je versai le Rioja dans une carafe que je posai sur la table avec mon verre vide. Une deuxième rasade de vin me mit en appétit et j'attaquai ma salade devant une TV qui ne m'informa de rien d'intéressant.

J'engloutis la salade lentement, inexorablement, inéluctablement. L'oignon crissait dru sous mes dents et la *lechuga* craquait aux entournares, moelleusement contrée par le thon et le maïs. Il n'y avait pas d'angle, mais le Rioja les arrondissait quand même.

Un petit fromage Aldanondo (mon pêché mignon) et du *membrío* suave, cette pâte de coing qui va si bien avec les noix, vinrent à point nommé pour étaler le vin frais.

Je bus mon café d'un trait et quasiment brûlant. Je pouvais maintenant appeler Christian Simonet.

À la troisième sonnerie, celui-ci répondit.

– Bonjour Christian, c'est Xanti Sopuerta, je suis désolé de te déranger dans ton paradis portugais...

– Comment sais-tu où je suis ?

– C'est René qui m'a donné ton numéro et Jacques Seignosse qui m'a appris que tu jouais au golf en Algarve.

– Effectivement, je suis à San Lourenço où je viens de faire un fort honorable + 4 et je suis en train de déjeuner. Mais qu'est-ce qui se passe, vous me fliquez ou quoi ?

– Tu ne crois pas si bien dire. Es-tu au courant de ce qui s'est passé à Chantaco ? Non ? Alors accroche-toi, c'est du lourd, du désagréable et du soucieux pour toi. Je ne sais pas comment te le dire mais tu es concerné au plus au point, et c'est dangereux pour toi. Tant pis, je me lance. On a assassiné un type lundi après-midi, au quatre, d'un coup de club dans la tête. Et vu la tournure des événements, je pense à une erreur de personne : c'était, sans trop de doute, toi qui étais visé. René m'a parlé d'un gros coup que tu montais dans les assurances, sans me dire quoi. Seignosse cherche également

à te joindre.

Je lui racontai brièvement toute l'histoire, le gant et les clubs dans la Nivelle.

– Nom de Dieu, tu me fais froid dans le dos, lâcha Christian Simonet. Je ne m'attendais pas à si gros. De toutes façons, je rentre demain après-midi à Ascaïn, rendez-vous dans le bureau de René en fin d'après-midi. Aie la gentillesse de demander à Seignosse d'y être aussi. Préviens René !

– Seignosse va t'appeler, c'est sûr. Il aurait d'ailleurs dû le faire. Je suis désolé de t'avoir pourri les vacances, mais je pense que ça vaut mieux. Numérote quand même tes abattis. À demain.

Je n'aurais pas aimé être à la place de Simonet. Commencée dans l'excitation de jouer sur des parcours de rêve, sa semaine s'achevait dans le plus inextricable des roughs, avec à la clé une perspective bien plus traumatisante qu'un double bogey.

J'appelai ensuite Roland Campan à *La Gazette*.

– Comme promis, je t'envoie mon papier à 18h. J'ai du nouveau. Je crois savoir qui l'on voulait tuer, mais pas encore pourquoi. Ça, ce sera pour demain. Aujourd'hui, deux feuillets me suffiront, en page actu s'il te plaît. Pour samedi, tu peux prévoir la une et à nouveau la page actu avec peut-être un tirage plus important.

– Ne me fais pas attendre, de qui s'agit-il ?

– De Christian Simonet, ni plus ni moins, il est sur un gros coup dans les assurances, et je pense qu'il a un contrat sur le dos. Mais j'en saurai davantage demain. Nous avons toujours un coup d'avance sur les autres. Je te laisse, je vais gratter.

Cinq minutes après, le directeur de *La Gazette* fit monter dans son bureau le secrétaire de rédaction, le chef des ventes et le photographe. Il leur expliqua le topo en quelques mots pour qu'ils prennent leurs dispositions. Le photographe cavala à Chantaco pour mitrailler tous azimuts.

Je n'en avais pas fini avec le téléphone. C'était au tour de Seignosse.

– Chose promise, chose due. J'ai eu Christian au Portugal, je l'ai mis au courant. Un peu brutalement, je l'avoue, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

– Je sais, je sais, je viens de l'avoir. Sur ce coup, tu y es allé légèrement, comme Tiger Woods drivant au départ de « Yellow Jasmine », le huit d'Augusta. Tu l'as mis comme une feuille. Mais je l'ai calmé. Dès qu'il pose le pied en France, on s'occupe de lui. Il arrive demain par avion privé. Je vais le chercher à Parme pour le rassurer.

– Rassurer les assureurs, tu es splendide !

– Il faut bien que je recolle les morceaux, suite à l'intervention toute en finesse d'un type faisant dans la dentelle, chacun son métier. Toi, tu ne lui as pas laissé le temps de respirer, il n'a pas eu le temps de réagir. Je peux te dire que lorsque je l'ai eu, une demi-heure après toi sans doute, il n'en menait pas large. Et ça se comprend. Avoir échappé à un assassinat à coup de putter, ça l'a secoué, je te le dis. Le procureur m'a appelé au téléphone, et la conversation a duré, tu peux bien l'imaginer. C'est pour cela que tu as pu joindre Simonet avant moi.

– Et pour le gant, toujours rien ?

– Ça c'est plus compliqué, vu que l'on recherche l'ADN, je ne peux qu'attendre. À demain dans le bureau de René, vers 16h. Bien que tu ne le mérites pas, tu auras le privilège d'assister à l'entretien.

– Tu es de plus en plus beau ! C'est mon rendez-vous avec Simonet, dont tu parles, et qu'il m'a donné lui-même, il ne manquerait plus que je n'y assiste pas.

Seignosse raccrocha en riant.

Je me mis devant mon ordinateur et commençai mon article. Je n'avais pas encore le titre, mais ça tournerait autour de « erreur sur la personne ».

Il n'était pas 18h, que je signalais un papier titré : « Chantaco : le tueur se

trompe de cible ». Un coup d'e-mail, un coup de téléphone à Roland Campan à *La Gazette*, et j'attaquais mon papier pour *Le Parisien* que je devais envoyer avant 19h dernier carat. Je fis un résumé de l'affaire en 3000 signes et j'ajoutais une photo du club house de Chantaco, caractéristique et connu en région parisienne. J'envoyais le tout dans les temps.

J'avais fini ma journée et j'étais prêt pour un coup de n'importe quoi. De rouge, de Trafalgar ou de l'étrier. Peu importe, le sentiment du devoir accompli me dorait dans un halo de paisible bonheur. Dalaï-lama mutin drapé dans une sérénité légère, j'étais sur un petit nuage, surtout depuis que j'avais pu faire part de mes craintes à Christian Simonet au téléphone, même brutalement comme je me le reprochais

Je m'ouvris une bière, mis un disque de Nat King Cole *en español* et commençai à écouter *Quizas, quizas, quizas*. C'était un bon moment pour appeler Geneviève.

Je lui racontai les derniers développements de l'affaire et mon soulagement quant à Simonet.

– Et tu lui as annoncé ça comme ça !, s'indigna Geneviève au bout du fil.

– Ne retourne pas le couteau dans la plaie, je n'ai pas ton don pour envelopper les choses. C'est fait et c'est tout ce qui compte. C'est pourquoi ce soir, un petit paseo à Saint Sébastien nous ferait le plus grand bien.

– Trop tard ! Ce soir je suis à Biarritz, au Bellevue plus exactement, au vernissage d'une expo d'Art Contemporain. J'y vais avec Juliette Discazeaux. Et comme tu n'aimes ni l'un, ni l'autre, je ne t'en ai même pas parlé. Désolée, Maigret, il va te falloir trouver quelqu'un d'autre pour escorter ton soulagement en cette douce soirée. Mais tu as du talent, je n'ai pas peur pour toi.

– Et bien moi c'est le contraire ! J'ai vraiment peur pour toi. Une expo d'Art Contemporain sous la férule de cette tordue de Juliette Discazeaux, ça, c'est de l'aventure ! Si tu fais rimer culture avec torture, c'est ton problème. Mais tu ne mérites pas ça, mon minou !

– Ne te mets surtout pas à miauler. Parce que tu en as envie, il faudrait que je lâche tout ? C’est un peu égoïste, non ? J’ai promis à Juliette, je ne peux me décommander. Ensuite nous allons au casino. Maïté et Laurence font aussi partie du convoi, je ne peux pas les lâcher.

– Si Maïté et Laurence font partie du convoi, je ne peux pas lutter, je renonce. Mais je t’embrasse. Tu sais où ?

– Oui, fit-elle en riant.

– Et bien pas là, sur le front.

– Salaud, lâcha-t-elle en raccrochant.

La soirée s’annonçait radieuse, j’étais *a tope* et personne pour partager cette jolie concordance. J’en finissais avec ma bière et Nat King Cole avec *Vaya con Dios*, quand le téléphone sonna. C’était Enzo, un autre dieu dans son genre.

– Que fais-tu mon petit limier ?

– Rien de spécial, j’attends une bonne occasion.

– N’attends plus, elle est arrivée. Nous descendons de la Rhune avec Pampi et nous avons faim, bien sûr. Il a appelé les *hermanos* à *Anaiak*. Ils nous attendent vers 20h avec des cèpes et du confit de porc. Ce serait idiot de les faire languir.

Ce serait idiot en effet. D’autant plus qu’*Anaiak Baïta*, un hôtel restaurant familial d’Ascaïn, était l’un de ces lieux où l’on savait vivre. Au pied de la Rhune, il était dirigé maintenant par les fils de la maison, Peio et Jean-Claude, deux frères francs et massifs en convivialité et en amitié, hôtes magnifiques et commensaux de qualité. La soirée prenait des dimensions nouvelles. Autre chose qu’une expo d’art contemporain ! Quoi que... Si la soirée se passait comme d’habitude, ça risquait fort de ressembler à de l’art contemporain, le matin venu. Car le matin venait vite à *Anaiak Baïta*, exposant des situations parfois surprenantes.

Je pris deux cigares et les mis dans leur étui de cuir fauve : des petits saint-

domingue, coronitas légers que l'on pouvait se permettre de fumer l'un après l'autre sans dommage. J'étais prêt.

Un quart d'heure plus tard, j'étais arrivé. Je me garai devant *Anaiak Baïta* en même temps que Pampi Lagun. Enzo, bien sûr, était déjà là. Bien sûr, car lorsqu'il s'agissait de manger, Enzo était toujours plus qu'à l'heure. Nous lui taillâmes d'ailleurs un costume réglementaire, l'imaginant déjà à table, la serviette nouée autour du cou et piaffant d'impatience, les armes à la main et les papilles en position du mangeur assis.

Faux ! Il nous attendait au bar, en grande conversation avec Jean-Claude. Et ils parlaient cuisine. Les cèpes que nous allions déguster étaient le reliquat de la saison dernière : il fallait faire de la place dans le congélateur et les frères n'avaient pas hésité une seconde quand il s'était agi de compléter la meute pour participer à cette goûteuse curée. Le trio gourmand aux horaires élastiques et à la liberté inconditionnelle, que nous formions Pampi, Enzo et moi, s'était imposé à eux logiquement.

– Bonsoir. Tu n'es pas à table ? interrogea Pampi s'adressant à Enzo.

– J'ai dû le retenir, il voulait commencer sans vous, embraya Jean-Claude, jamais en retard pour mettre de l'huile sur le feu.

– Vous êtes sympathiques, mais toujours aussi cons, regretta Enzo.

– Il vient d'arriver, commentai-je. Rien à boire et rien à manger devant lui, ce sont des situations qu'il ne peut supporter bien longtemps.

La porte de la cuisine s'ouvrit sur Peio, un plat dans la main gauche et un magnum de rouge dans la main droite.

– Pas d'apéro ce soir, on attaque en première main : Graves et foie gras, ça vous va les gars ?

Et comment, que ça irait !

Nous étions tous des adeptes de ces meetings, où Bordeaux en fractionné et canard en tartines pour les étirements, constituaient un échauffement de catégorie. Grignoter debout au bar, quel excellent moyen pour s'ouvrir à de

païennes béatitudes et commencer une soirée de qualité, avant de s'asseoir longuement pour des offensives appuyées.

Le Graves empourpra le cul des verres comme une main gourmande sur un fessier tentant. Le foie gras maison (une merveille !), fut envoyé *ad patres* à petits coups de dents ou par happement glouton, mais inexorablement. Ce fut son lot.

Enzo aux anges, lèvres serrées, lâchait des petits « hum, huumm, quel régal ! » qui venaient du fond du cœur, sinon du fond de son vaste estomac, réceptacle infatigable de bonheurs cuisinés.

Peio, revenu de la cuisine, appela, non à la grève, mais au Graves : « Allez, un petit dernier, et l'on passe à table, c'est prêt. »

Le vin tourna encore au fond des verres, claqua encore sur les langues et s'épanouit aux joues avant de chuter en cascades légères, petit Niagara parfumé.

À table nous attendait une surprise : un plat de *lukinka* fumante et odorante, cette saucisse maison à la chair non pas hachée à la machine, mais taillée à la main et assaisonnée selon des secrets familiaux. Autre merveille.

Les qualificatifs fusèrent et la saucisse disparut, débitée en morceaux et accompagnée par le Graves qui finit par s'échouer au fond du magnum. Le combat était inégal : une partie du cochon succomba à nos ardents assauts.

Il fit de la résistance, le cochon. En confit cette fois, il vint bravement à la rencontre de ses tortionnaires, qui Médoc haut, cette fois, assaillaient un animal se croyant à l'abri d'une poêlée de cèpes aux proportions gargantuesques. Las, le confit trépassa et les cèpes passèrent, dans une cavalcade de coups de couteaux, de coups de fourchettes et de coups à boire. Nous avons accompli notre mission : il y avait de nouveau toute la place dans le congélateur.

Le fromage offrit l'occasion de dégoupiller un dernier Médoc avant le café, l'armagnac et les cigares.

Il était temps de chanter. Pampi entonna *Pilotarien Biltzarra. Mi viejo San*

Juan, Hegoak, Eperra et quelques autres encore, trouèrent la nuit et la fumée bleue des cigares. On continua à parler pelote et golf, le crime de Chantaco étant entre parenthèse jusqu'à demain. Mais on était déjà demain. Nous ne nous en aperçûmes pas, laissant le matin s'avancer sans encombre. Un ciel étoilé nous cueillit au sortir de table, et une douce fraîcheur nous enveloppa jusqu'aux voitures. *Anaïak Baïta* avait fermé ses volets et nous nous ébrouâmes en convoi prudent jusqu'à nos domiciles. La nuit ne serait pas très très longue, mais agréable.

Chapitre 10

La Sécurité totale

Je me réveillai sans trop de difficulté. Une douche, un jus d'orange et j'étais d'attaque pour aller prendre un café à la *Bodega des Halles*. Vendredi, jour de marché, beau temps : scooter obligatoire. Je me garai à ma place habituelle, en face du coiffeur, et entrai dans le bistrot. La *cuadrilla* habituelle d'accros à la caféine matinale était en place. Je fis une entrée remarquée. L'assassinat de Chantaco et ma théorie de l'erreur de victime faisaient la une des conversations. Même Omer, le chien du patron, était calmement assis derrière le bar, semblant écouter attentivement toutes les hypothèses.

Je me fis chambrer pour l'avance de mes informations sur le reste de la concurrence. Au Pays basque, travailler la main dans la main avec la police n'est jamais trop bien vu. Mais la police en l'occurrence c'était Seignosse et Seignosse était mon ami. L'honneur était donc sauf, et je n'étais pas soumis aux contraintes des autres journalistes, ce qui me donnait un avantage indéniable. Je traînai au marché, fis quelques achats domestiques, voulus téléphoner à Geneviève, puis me ravisai. C'était jour de marché, elle aurait sans doute du monde, et nous ne pourrions pas parler tranquillement. Je l'appellerai ce soir.

Je récupérai mon scooter, passai chez moi déposer mes emplettes, et filai à Chantaco. J'étais trop énervé pour faire neuf trous, mais une séance de practice me ferait du bien. Et travailler mes coups, ne pouvait que m'être bénéfique : surtout à moi, qui avais besoin de tout pour jouer un golf à peu près présentable.

Je laissai mon scooter sous les platanes du parking et montai au vestiaire. Je me plaisais dans cet endroit : moquette vert foncé, placards en bois ciré avec

numéros en email sur les portes, bancs de bois massifs surmontés de portants, et chausse-pieds à disposition, attachés aux bancs avec un cordon. Articulée autour des quatre lavabos et des immenses glaces, cette double pièce, avec ses quatre marches pour accéder au vestiaire du fond, surélevé avec son plafond bas, avait bien l'air de ce qu'elle était : un coin cossu et feutré, hors du temps et des trépidations, patiné par des générations de golfeurs qui, ruisselant d'une douche bienfaisante, drapés dans de fraîches serviettes éponge ou flamberge au vent, pouvaient fort bien se demander des nouvelles de leurs épouses, ou annoncer le mariage de leur petite dernière.

Je pris mes affaires sur mes cintres, me changeai, mis mes chaussures et descendis récupérer mon sac au « caddy master ». Dédé Aramendi, en voiturette, vint à ma rencontre.

– J'ai lu le journal, tu penses vraiment qu'ils en ont après Simonet, ou c'est pour faire augmenter les ventes ?

– J'aimerais me tromper, Dédé, mais hélas, je ne crois pas.

– Ça va continuer, alors. Nous sommes jolis !

Dédé mit la marche avant et disparut au fond du parking, vers le départ du 10.

Je traversai ensuite la route d'Ascain pour me rendre au practice. Je pris un seau de balles dans la cabane vert foncé près de la haie qui longeait la route, non sans saluer de ci de là, comme un conseiller général en tournée, quelques golfeurs en mal de performances et venus régler ça, comme moi, au practice.

Je choisis un tapis vers le milieu de l'allée, et renversai le seau de balles dans le réceptacle prévu à cet effet.

Je commençai par taper des balles avec mes petits fers, mais je pensais toujours à mon rendez-vous avec Simonet. Je continuai avec les fers moyens, mais mon esprit n'était pas là, face à la Rhune, qui dressait son image somptueuse, arrière-plan magique d'un practice longé sur sa droite par La Nivelle : il y avait moins bien pour passer le temps.

Je tapais pour taper, sans recul, sans analyse, comme une machine imbécile

qui fonctionne mal mais qui continue. En bon bourrin que j'étais, je sortis mon bois 3 et me dis que le claquement du métal de la tête de club sur la balle me calmerait. Ma première balle, jouée sans forcer, sonna comme j'aimais. Une seconde, du même métal, me plut également. Oubliant une fois de plus que le golf est un sport de lancer et non de frappe, je forçai mon geste pour des trajectoires improbables, éparses et sans distance : minable. Il me restait des balles, mais les taper dans ces conditions ne me servait à rien. Mieux valait arrêter.

Le dos barré par un trait de sueur, je pris mon sac, ramassai le seau, et quittai le practice. Je remis le seau vide dans la cabane, puis traversai la route.

Je rangeai mon sac et aperçus Enzo qui faisait du petit jeu autour du putting green face au club-house. Je m'avançai et le regardai un instant : Enzo ne m'avait pas vu. Les coups roulés joués à une douzaine de mètres du trou se succédaient avec régularité et n'étaient jamais loin de la cible, quand ils ne tombaient pas directement dans le trou choisi.

– Non content de putter comme un curé, tu approches comme un furtif : tout en douceur. Décidément, le Bordeaux te réussit ! ironisai-je.

– Les cèpes, surtout, reprit Enzo sans s'arrêter et sans lever la tête. Le Bordeaux, c'est un peu mon sang, je n'ai pas de mérite. As-tu passé une bonne nuit ? La mienne a été presque parfaite. J'ai un peu abusé de l'ail hier soir, c'est redoutable. Pas une mouche, pas un moustique pour se poser sur ma petite peau sucrée. Par contre ce matin, ma brosse à dents m'a fait la gueule. Que dirais-tu d'une bièrotte pour rincer le cochon ?

– Je dirai OK. Je me change et j'arrive.

Nous bûmes deux demis au bar, assis sur les tabourets. La plupart des clients étaient des golfeurs de passage, étrangers qui plus est, donc pas concernés par « l'histoire ». Seuls, le barman et la serveuse, me questionnèrent. Plus par politesse que par vrai intérêt. Le crime ne payait pas et ne leur avait apporté que du travail supplémentaire, et très peu de pourboires.

Enzo jeta un œil à la carte et annonça, triomphant : « Il y a de l'andouillette

à la moutarde. Je déjeune ici, et toi ? »

Je ne pus que l'escorter sur cette piste savoureuse.

Nous nous installâmes côte à côte sur la banquette en moleskine, côté bar, chacun devant une petite table à apéritif, face à la télévision.

– Pour moi, rien qu'une andouillette, mais avec beaucoup, beaucoup, de frites, annonça Enzo à la serveuse.

– Même punition, mais je me contenterai de la dose normale. Avec un pichet de rouge, ajoutai-je.

Les andouillettes fumantes furent rapidement mises à mal, pendant que les frites subissaient le même sort, aplaties à fond de cale par de larges rasades. Après s'être fermé l'appétit, et même à double tour, Enzo, qui avait lu *La Gazette*, me questionna sur l'affaire, mais sans trop insister car il savait que je ne lui dirais rien de plus que ce que j'avais écrit. D'ailleurs, je l'invitai à lire *La Gazette* du lendemain pour en savoir davantage. Et je ne lui dis rien de mon rendez-vous vespéral avec Simonet. Nous commandâmes un café puis nous primes la direction de la Place Louis-XIV, pour un second café, en terrasse et au soleil cette fois.

Touristes rosissant, commerçants en attente d'ouverture, artisans entre deux fuites de robinets, toubibs en rupture de cartes Vitale, libéraux en tout genre prenant leur temps parce qu'ils n'ont pas d'heure, la terrasse du *Majestic* affichait quasiment complet.

– Qu'est-ce que tu as ? Je te sens préoccupé, commença Enzo.

– Je pense à Christian Simonet, il ne doit pas être très à l'aise, lâchai-je, effectivement préoccupé par le sort du boss de La Céleste, mais pas au point d'en parler à Enzo.

Je fus sauvé, non par le gong, mais par le mobile d'Enzo qui sonna discrètement, mais fort à propos pour m'éviter une conversation à laquelle je ne tenais pas.

Enzo répondait à l'une de ses nombreuses et magnifiques amies et s'était

lancé dans une discussion dont il avait le secret, force détails à l'appui. Capable d'expliquer la lune à Armstrong et le soleil à Râ, Enzo était un spécialiste de tout, une sorte de collectionneur de collections. N'allant pas jusqu'à l'explicable, il expliquait cependant l'évident avec aisance et profusion. Et cette propension à la diversité et à la volubilité me servait bien en ce moment. J'en profitai pour m'éclipser, laissant un Enzo l'oreille en feu, téléphoniquement tout à son amie.

Je vérifiai mon appareil de photos dans le coffre de mon scooter, et filai vers la digue de Socoa : j'avais besoin d'air pur et de calme avant de rencontrer Simonet.

Je marchais paisiblement, surplombant les lourds blocs de béton protégeant la digue, quand mon mobile vibra. C'était Roland Campan qui venait aux nouvelles. En quelques mots je lui expliquai la situation, lui confirmai mon rendez-vous avec Simonet et le rassurai : oui, il aurait son papier, mais vers 19h seulement.

Je continuai mon *paseo* maritime jusqu'au bout de la digue. Le phare de Biarritz était toujours là, « i » blanc, majuscule et vertical, au-dessus d'un horizon limpide et miroitant.

Pas de jonque à l'horizon, pourtant un cormoran entêté léchait la surface de l'eau avant de plonger pour sa pitance. Hors sujet dans ce tableau marin, le palmipède noir et disgracieux n'en continuait pas moins sa quête, se posant quelquefois sur l'onde, laid et fier de lui.

Je regardai ma montre, il était temps de retourner à Chantaco pour y attendre Simonet.

En cet après-midi de juin, le golf ronronnait : les chariots se croisaient en harmonie, tant sur le parking que devant le club-house. Leurs tireurs se saluaient ou papotaient dans le calme, et le putting green accueillait son lot habituel de chevaliers de la précision. Tableau paisible et idyllique.

En entrant dans le grand salon, je regardai les miroirs fixés à la porte du restaurant : ils reflétaient la mezzanine au-dessus de moi. La porte du bureau du directeur était ouverte, ce qui voulait dire qu'il était là. J'empruntai

l'escalier tournant que Chaban-Delmas avait dû grimper bien des fois quatre à quatre. René Tellechea était assis à sa place habituelle, au bout de la lourde table de monastère qui lui servait de bureau, quelques dossiers devant lui.

– Entre Xanti, entre. Veux-tu un petit café, ou autre chose ?

– Non merci, René.

– Tu penses donc que l'on se serait trompé et que c'est Christian qui était visé, tu vois, j'ai lu ton article. Si c'est ça, l'assassin va vouloir recommencer. Il ne faudrait pas qu'il me tue un autre client. Nous aurions l'air de quoi. Belle publicité pour attaquer la saison. Pour Christian, je ne crains plus grand chose, il est sous la protection de la police, et Seignosse ne le lâchera pas tant que cette affaire ne sera pas bouclée. Je viens de les avoir au téléphone, ils arrivent ensemble.

Un bruit de conversation retentit dans l'escalier : le commissaire et le PDG étaient là.

Les salutations furent brèves et chacun prit sa place autour de la table.

– Vous prenez quelque chose ? demanda René en fermant la porte.

Un « Non merci, René » général, fusa.

Seignosse avait, bien entendu, fait un rapport plus que circonstancié des faits, et Simonet n'ignorait rien de ce qui s'était passé depuis lundi.

C'est lui qui prit la parole.

– Si c'est moi que l'on vise, c'est uniquement pour ce que je suis en train d'essayer de mettre au point. J'ai pensé à un système révolutionnaire d'assurance maladie. C'est à la fois très simple et très compliqué. Le système peut fonctionner comme une mutuelle, ou bien comme la sécurité sociale de base. On pourrait l'appeler, la « Sécurité Totale ». On peut régler ses cotisations par chèque, avec une carte bancaire ou en liquide. Il y a différents degrés de couverture, et la durée de la prise en charge est fonction du montant versé. On peut également différer la durée de couverture. Il est possible de payer en été pour être couvert en hiver.

À chaque paiement, l'assuré reçoit une carte avec un numéro. Associés à ce numéro, tous les renseignements concernant l'assuré : date de naissance, groupe sanguin, mais surtout les caractéristiques du contrat choisi et les dates de sa validité. Du 1^{er} janvier au 1^{er} août par exemple.

En partant du numéro figurant sur la carte, l'établissement concerné (clinique, hôpital, cabinet médical, pharmacie...) vérifie instantanément auprès d'un serveur, les renseignements sur l'assuré et les caractéristiques du contrat qui permettent le remboursement total ou partiel des médicaments ou des soins. Les traitements suivis par l'assuré, ainsi que les interventions chirurgicales qu'il a subies, peuvent être associés au numéro de la carte, complétant son dossier. À la prochaine souscription, les renseignements associés au numéro précédent peuvent être basculés sur le nouveau numéro.

Mais où souscrire ? me direz-vous. Dans les PMU, en utilisant leurs connexions informatiques. Mais aussi dans toute la Communauté Européenne, en utilisant les réseaux des paris informatisés. L'Angleterre y compris.

Évidemment, en France c'est excessivement compliqué de faire bouger qui que ce soit sur ce genre d'opération. C'est pour cela que nous nous sommes associés à un groupe franco-allemand de l'industrie pharmaceutique et un géant du logiciel, car nous équipons tout le monde : médecins, dentistes, kinés, pharmaciens, hôpitaux...

Si ça marche, ça va bouleverser tout le système de l'assurance maladie, partout en Europe. Je ne vous raconte même pas les intérêts qui sont en jeu.

Rien qu'en France, il y a un tas de ministères concernés : le Budget, la Santé, les Affaires Sociales, l'Intérieur, l'Agriculture, à cause du PMU. C'est plus qu'un panier de crabes, c'est un aquarium de requins blancs, sans compter hors de France. Le terrain est miné, et même plus, la preuve. »

René Tellechea, Jacques Seignosse et moi-même, qui avais pris des notes, l'avions écouté sans mot dire.

Je commençai.

– Si je comprends bien, même les SDF, s'ils ont trois sous un jour, peuvent

souscrire. Les notions classiques de sécurité comme une adresse connue, un travail régulier, une banque obligatoire, n'entrent pas en ligne de compte dans ton système. Tout est dans le numéro de la carte. De même tout l'administratif disparaît.

– Exact. Il n'y a plus qu'une relation financière aux contours définis à l'avance. L'assuré sait jusqu'où et jusqu'à quand il peut aller, ceux qui sont en face de lui aussi. C'est simple et efficace. Et imparable. Le premier qui met au point le système rafle tout le marché pour un bon bout de temps. Et l'on peut étendre le procédé à d'autres secteurs : assurance vie et retraites par exemple. Apparemment il y en a à qui ça ne plait pas.

Il se tourna vers Seignosse en souriant.

– J'avais prévu un départ à 18 heures pour neuf trous, c'était toujours ça de pris, car je ne savais pas l'heure de mon arrivée, il vaut mieux que j'annule non ?

– Il vaut mieux en effet. Les deux gars que tu as vus dans la petite Peugeot blanche sont de chez moi. Ils ne vont pas te lâcher d'une semelle. Ce week-end on te met au frigo dans un *kayolar* de mes amis aux alentours de Sare. A part ça, tu fais comme prévu, tu retournes à Paris mardi. Sous surveillance bien sûr. On surveille aussi ta maison d'Ascaïn et ton appartement de Neuilly.

– J'espère que le *kayolar* est équipé. J'ai passé l'âge de faire du camping dans des cabanes de bergers.

– Ce *kayolar* est un 5 étoiles : douche, TV satellite, petite cave sympathique, plancha, eau courante, couche moelleuse mais non garnie, et vue sur la mer au loin. Et facile à surveiller.

– D'accord, je n'ai pas le choix, mais je n'aime pas jouer les appâts, fit Simonet qui s'adressa ensuite à moi. Tu as un joli scoop, mais parle d'un associé « européen », c'est plus flou. À charge de revanche.

– Justement, pourrais-je te prendre en photo, en bas. Devant le « caddy master » ?

– Je n'aime pas ça, mais si tu veux.

René nous raccompagna jusque sur le perron du club-house et je pris les photos. Simonet monta ensuite dans la voiture de Seignosse et ils quittèrent le golf, suivis par la Peugeot blanche des gardes du corps. J'enfourchai mon scooter et filai chez moi pour écrire mon article. Mes articles. *Le Parisien* m'avait relancé et était preneur jusqu'au bout.

Chapitre 11

Et ça continue !

Je m'installai à mon bureau, stockai la photo et me mis à écrire mon papier. Je titrai « Meurtre pour une révolution ». J'envoyai texte et photo à *La Gazette* et appelai Roland Campan.

– Tu vois, il est presque 19 heures et je viens de t'envoyer mon papier. Simonet est sur un coup assez extraordinaire. Si on le laisse faire, ça va bouleverser le monde de l'assurance maladie, et bien au-delà peut-être. Plus de paperasse, un numéro sur une carte et c'est tout. Tu t'assures comme tu joues au tiercé, dans les PMU : tu payes, tu es couvert, à travers toute l'Europe, pour les garanties et la durée que tu as définies au départ. De quoi bordeliser un maximum les investisseurs institutionnels et changer le flux de millions d'euros. Ambiance garantie ! D'ailleurs ça n'a pas tardé. Ils lui ont envoyé un tueur.

– Tu en es bien sûr. Je ne voudrais pas qu'on s'engage sur une fausse piste.

– Écoute, c'est un projet révolutionnaire, dans un milieu où tout le monde a l'habitude de s'asseoir sur les lingots et ne veut surtout pas que ça change. Suffisant pour que ça énerve certains, non ? Et puis ça fait vendre. De quoi te plains-tu ?

– Je suis en train de lire ton papier, ça se tient. Va pour la une. Mais si ton idée est bonne, ce n'est plus ici que ça va se jouer. C'est à Paris ou ailleurs que sont les commanditaires. Allez, allez, il faut cartonner ! Tu as raison. Je compte sur toi pour un autre bon papier lundi.

– Même si ça se passe à Paris, Seignosse pourra suivre l'affaire, on ne sera pas tout à fait sur la touche. Bon week-end. Peut-être au golf ?

– Bien sûr, je vais faire un tour et même jouer. Respirer l'air du temps, c'est toujours bon. Si tu n'as rien de nouveau, fais-moi un papier d'ambiance, avec des trucs décalés, un micro fairway. Tu vas me trouver ça, je te fais confiance.

– D'accord, je sais déjà qui je vais interviewer : un brideur, un retraité stakhanoviste, un green fee, un employé. Allez, *ciao* !

Bis repetita placent. J'envoyai ma quote-part au *Parisien*.

C'était vendredi, peut-être que Geneviève n'aurait rien à faire, ni exposition, ni concert, ni amie gonflante. Une petite soirée paisible devant une salade et de l'eau minérale, en écoutant Jean-Sébastien, Ludwig van ou Amadeus. Pourquoi pas ? Je me surpris à penser conformiste. Et ça ne me plut pas. Geneviève méritait mieux que ça. Beaucoup mieux. Et moi aussi. Salade, eau plate et au lit, même pour une petite musique de nuit ? Et puis quoi encore ? Charger ensemble le caddie au supermarché, charentaises et bigoudis, survêt poché au genou et liseuse en pilou, et s'embarquer pour si terne ? Horreur, malheur. « Tu files du mauvais coton, mon garçon », me dis-je. L'imprévu, le subtil, le léger, voilà ce qui pesait lourd dans ma vie, et m'était indispensable.

Le week-end s'annonçait consistant, mais ça n'était pas pour me déplaire : je pourrai ainsi joindre l'utile à l'agréable. Traîner au golf pour jouer et en même temps travailler, il y avait plus dur à supporter.

Et si j'allais *Trinquet Maïtena*, pour un apéritif politico-pelotistique ?

Le trinquet se trouvait en plein centre de Saint-Jean-de-Luz, dans une petite rue parallèle à la rue Gambetta, piétonnière et commerçante, fournaise pour cartes bancaires, à un « Je vous salue » de l'église Saint Jean-Baptiste, où en 1660 Louis XIV convola avec l'Infante Marie-Thérèse.

Le *Trinquet Maïtena*, ancien haut lieu de la pelote basque à Saint-Jean-de-Luz, où la crème des joueurs se devait de briller, n'était plus le théâtre de parties magnifiques ou de défis formidables qui faisaient rugir le Pays basque tout entier, dans une ambiance unique, mondaine et populaire à la fois. Mais il abritait encore une tribu d'irréductibles rigolards, retraités fringants, artisans installés, commerçants organisés, libéraux de tout bord, tous fous de pelote et

en particulier de pala ancha, cette « raquette » en bois avec laquelle on frappe une pelote de gomme. Parties, revanches, belles, défis multiples, se succédaient en soirée sous l'œil du patron qui ne rechignait jamais à « faire le quatrième » quand l'un des protagonistes manquait à l'appel. S'en suivaient alors des séances bien souvent héroïques autour de bouteilles de vin enluminées de charcuterie traîtresse et de pâté maison. C'était le moment de commenter l'actualité, nationale, voire internationale, mais surtout locale, occasion idéale pour le patron, ancien conseiller municipal d'opposition, de poursuivre certains édiles locaux de ses acidités. Peu de miel donc, mais du fiel qui, tartiné sur les miches de la convivialité, passait comme un demi les jours de soif entière. Parfois, les questions d'actualité nécessitaient une séance de nuit où les interventions se succédaient à la tribune qu'était devenu le bar. Il arrivait au patron-président de couper la parole à l'orateur qui s'étalait, mais c'était souvent pour relancer la machine ou pour organiser le débat qui, malgré une ambiance riche en tanin, partait à vau-l'eau. Au *Maïtena*, le banc du gouvernement n'était jamais occupé, mais les questions restaient rarement sans réponses. Le drapeau noir y flottait sur une marmite qui attendait en fumant, l'heure où les intervenants affamés soulèveraient le couvercle : pas de suspension de séance pour autant. Les débats continuaient à la table d'hôte, transformée en cantine d'un parlement au fronton duquel on pouvait lire « Vive l'anarchie », tant il y en avait contre tout le monde : le confit de canard était souvent déchaîné.

Il était 19h30, l'heure des braves, et j'enfourchai mon scooter pour rejoindre le trinquet. Et si Geneviève m'appelait, je surgirais rapidement, tel Zorro, à moins qu'une discussion intéressante à poursuivre, ne m'ait contraint à croiser le fer au milieu d'habiles sergents Garcia, ce qui arrivait fréquemment. Forum et vrai rhum, ou Geneviève et Cythère, l'alternative était souvent fort délicate.

Quand j'arrivai au *Trinquet Maïtena*, les véhicules des habitués s'entassaient dans la petite impasse jouxtant le trinquet, dans un stationnement forcément anarchique : c'était vendredi et c'était comme ça.

Une partie se déroulait entre amis, mais inamicale et acharnée, la mousse finale étant en jeu. Au comptoir, c'est à travers une large grille vitrée que les

compères du canton, sans souci du qu'en dira-t-on, pouvaient suivre la partie, commentant, qui les évolutions des joueurs, qui les derniers avatars de la politique locale, aujourd'hui l'augmentation de la taxe de séjour. Il était encore tôt et la conversation était comme une collection de couturier moderne : déstructurée.

Mon arrivée changea le pôle d'attraction et l'on passa au crime de Chantaco avec aisance et autorité, chacun ayant obligatoirement son idée sur la question, et même plus que cela. Je leur conseillai à tous une saine lecture, mon papier du lendemain dans *La Gazette*. Il n'empêche, les hypothèses allaient bon train et la partie venait d'arriver à destination. Les joueurs n'étaient plus des rivaux et étaient redevenus des amis, même si Beñat et Arnaud avaient battu Émile et Robert à qui incombait donc de payer la mousse. En sueur, ils quittèrent la cancha et se mirent à quai au comptoir, avant la douche, toujours miraculeuse. Entre les quatre protagonistes, il n'était question que de revanche, mais ils cherchaient un arbitre pour leur prochaine rencontre. Étant tous les quatre râleurs invétérés et d'une mauvaise foi d'airain, personne ne voulait de cette charge, qui valait à coup sûr de se fâcher avec un camp ou même avec les deux. On pataugeait. François le patron entra alors en scène : « Je veux bien faire l'arbitre, mais vous me signez un papier comme quoi votre haine envers moi s'arrêtera dès la fin de la partie. » L'assistance applaudit et les joueurs, qui ne pouvaient manifestement garantir une telle clause, laissèrent tomber. L'incident était clos. Ils joueraient seuls cette partie dont ils continuaient à définir les modalités.

D'autres *cuadrillas* arrivaient, attirées par l'heure apéritive, mais impatientes d'apprendre ou de commenter les dernières nouvelles, et pourquoi pas, d'apporter elles aussi, leur pierre à l'édifice.

Les joueurs filèrent sous la douche et les bouteilles de vin, le pain et les charcuteries firent leur apparition : c'était l'heure.

Mon mobile vibra dans ma poche. Ce n'était pas Geneviève, mais Enzo le golfeur.

– Viens vite, ça continue, il y a un bazar énorme au quatre, d'après ce que je peux voir, un type s'est fait dessouder, mais la maison poulaga ne me laisse

pas approcher. Heureusement que je suis chez moi, ils ne peuvent pas me virer.

– J’arrive, j’arrive, je te rappelle, répondis-je. Les autres s’étaient tus et me regardaient amusés. Les intrusions du téléphone portable, à qui l’on obéissait servilement, n’étaient pas bien en cour au *Maïtena*.

– Le devoir m’appelle, lançai-je de façon équivoque à l’assistance qui lâcha un « hou » de désapprobation.

Je quittai le trinquet alors que les apérophiles entonnaient « L’amour, l’amour... ». Pourtant Carmen était loin, et le seul cigare dont il était question était celui du mort, qui en avait pris un grand coup. Mais même les commentateurs du *Maïtena* ne pouvaient pas tout savoir.

Je passai chez moi, pris mon appareil de photo et mon calepin et fonçai vers Chantaco. Il fallait avertir Roland Campan à *La Gazette*. Ce que je fis sur le parking, dès que j’arrivai. Il était 21h passées.

– Roland, c’est Xanti, je suis à Chantaco, il y a eu encore un autre meurtre, au même endroit. C’est Enzo qui m’a averti.

– Bon, j’arrête tout, il n’est pas trop tard à condition d’avoir ton papier dans une demi-heure et une photo si tu peux la faire. Tu fais court et tu nous le dictes au téléphone. Ensuite tu files chez toi et tu nous envoies la photo par e-mail.

– D’accord. Ça confirme mon hypothèse. Ce ne devrait pas être Christian. J’y vais.

Il n’y avait pas trop de monde sur le parking où s’agitaient les bleus marine qui attendaient l’ambulance des pompiers. René Tellechea, de la fenêtre de son bureau me hêla.

– Qu’est-ce que tu fais là ?

– D’après toi ? Je sais tout car c’est mon métier, voilà tout. Ce n’est pas Christian au moins ?

– Non, rassure-toi. Bon, puisque tu es là, prends une voiture, Jacques

Seignosse est là-bas. Je compte sur toi pour le journal, ne nous assassine pas, c'est mauvais pour le standing ce qui nous arrive. Nous n'avons pas mérité ça.

– Merci, mais pour les assassinats, c'est déjà fait, René. Pour le reste compte sur moi, mais il faut ce qu'il faut, et je te le répète, ça va te faire une pub d'enfer ?

– Tu nous connais, nous n'en voulons pas de la pub.

Je m'installai dans la voiturette et filai au trou quatre. J'avais encore de la chance, si René n'avait pas appelé, c'est que Seignosse n'avait voulu avertir personne, optant pour le black out, c'était raté : *La Gazette* ferait un tabac demain matin, un samedi en plus. Les autres médias l'auraient mauvaise, mais tant pis, ils n'avaient qu'à se mettre au golf. Cet assassin était un brave type au fond, pour travailler ainsi aux heures creuses de la concurrence. Par contre c'était un têtù, pas physionomiste pour un sou, mais têtù. Car il ne faisait aucun doute pour moi que c'était Simonet qui était encore visé. Christian avait bien fait d'annuler sa partie.

Je longuais le trou numéro deux quand mon mobile vibra. C'était Geneviève. Je lui expliquai tout.

– Si le cœur t'en dit, il y aura du txakoli et du poisson à Bordagain. Je ne boirai pas seule, Pénélope attend toujours Ulysse.

– Dans une heure environ je débarquerai à Ithaque, mais dis à ton couillon de chien de ne pas mourir quand il m'aura reconnu.

La gent policière se profilait derrière le drapeau du trou numéro trois. On me laissa passer car j'étais un ami du patron. Je garai la voiturette, près des autres, sous les arbres du chemin qui menait au trou numéro quatre.

La scène du lundi se répétait autour d'un corps recouvert d'une housse et gisant à peu près au même endroit où l'on avait trouvé Robert Sapiac. Je m'approchai sans encombre jusqu'à Seignosse, surpris mais réagissant vite et bien.

« Je n'ai pas pris la peine de t'appeler car la vigie l'a fait pour moi, dit-il en désignant du menton la maison d'Enzo. Puisque tu es là, je t'explique, ça ira

plus vite. »

– Puis je prendre une photo de toi soulevant la housse ?, le coupai-je.

– Vas-y, mais on ne montre pas le visage.

– Bien sûr, on n'est pas *Paris-Match*, mais je peux le voir, pour me faire une idée ?

On me laissa faire et Seignosse enchaîna.

– C'est encore Dédé qui l'a trouvé, vers 20h. Comme le premier, le cadavre a été frappé à la base du crâne, avec un club ou un objet semblable. Mais celui-ci, personne ne le connaît. Il n'a pas un papier sur lui ou quoi que ce soit qui permette de l'identifier. De plus, il n'est pas passé par le pro shop et le départ. Il a dû arriver sur le golf pour jouer en douce. Regarde, pas de chariot et un petit sac pour une demie série. Un débutant resquilleur sans doute. Il n'aura pas le loisir d'améliorer son handicap. Nous avons été jusqu'au parking de la piscine, mais toutes les voitures avaient un propriétaire. On ne sait pas comment il est arrivé jusqu'ici. Pas la peine d'aller chercher un gant dans les fougères, on a tout passé au peigne fin. L'autopsie aura lieu demain en fin d'après-midi. Simonet a bien fait de ne pas jouer. Je vais le garder à l'abri et renforcer sa surveillance. Ça, tu peux l'écrire. Je ne te cache pas que je suis inquiet. Ça, ne l'écris pas. Ceux qui tirent les ficelles n'ont pas hésité à recommencer, apparemment, ils ne vont pas s'arrêter là. Si on n'arrête pas le cirque rapidement, la suite risque d'être chaude. Il y a un truc qui me chiffonne. Pourquoi une seconde erreur, car c'est une erreur. Les commanditaires doivent forcément avoir une photo de Simonet ? Le mort lui ressemble, mais ce n'est pas lui. Bon je te laisse.

De l'autre côté du grillage, Enzo faisait de grands signes. Je m'approchai, le remerciai pour son bon réflexe et lui expliquai rapidement la situation. Avant de m'installer sur le banc du départ du trou numéro quatre et rédiger mon court papier.

Ce que je fis en un quart d'heure, un record pour moi. Mon mobile vibra encore : c'était Roland Campan, inquiet et impatient.

– C’est fait, commençai-je. Nous sommes les seuls sur le coup. Tu peux abonner Enzo gratos, car grâce à lui tu vas en vendre demain du papier. Passe-moi la claviste, j’ai fait deux feuillets environ, je n’avais pas le temps de faire moins. J’ai aussi une photo, tu es verni.

– C’est moi qui prends, répondit Campan, dicte-moi ton papier, je vais l’envoyer directement. Nous avons refait la maquette de la Une.

Dès que j’eus fini ma dictée, je repris ma voiturette, dévalai jusqu’au parking de Chantaco, enfourchai mon scooter et fonçai chez moi. Cinq minutes après, j’avais envoyé ma photo à *La Gazette*. Puis je m’assurai qu’elle était bien arrivée.

Il était temps de retrouver Geneviève. Et il ne fallait pas trop tarder, sous peine d’aller se faire voir chez les Grecs, car à Bordagain la patience de Pénélope avait des limites.

Chapitre 12

Ça gaze à La Gazette

Je grimpai à Bordagain où j'arrivai les mains vides. Je sonnai et entrai par la porte entrouverte. Le chien aboya mollement et peu. Était-il en RTT ?

Un chœur slave envoyait de la liturgie orthodoxe en stéréo : beau et reposant. Mais pas très gai. Geneviève avait fini de s'affairer et attendait au salon, en jean et tee shirt blanc sous lequel balançait une poitrine vivante logotée « La Montera » la peña taurine de nos copains biterrois. J'embrassai Geneviève légèrement et me laissai tomber dans le canapé.

– Je ne suis que très très peu en retard, commençai-je. Je n'ai pas eu de contretemps, tout s'est passé comme prévu. Demain *La Gazette* va faire un malheur.

– Alors, raconte. Comment ça s'est passé, comme c'est arrivé..., chantonna-t-elle, parodiant la chanson de Bécaud.

– J'ai d'abord vu Simonet chez René, avec Seignosse et il nous a expliqué ce qu'il était en train de mettre sur pied : une assurance maladie façon PMU.

Geneviève, intriguée, me tendit un verre de txakoli et un acra de morue, se servit de même et se cala au creux des coussins.

Et je retraçai fidèlement mon entrevue avec Simonet. Geneviève écoutait de plus en plus attentive.

– Et si je ne veux pas de son système – c'était le pharmacien qui parlait – comment fait-il ?

– Mais il te l'offre, il te l'installe et il te fait la maintenance.

– Alors, son truc est énorme.

– Pas tant que ça, je l’ai déjà vu à poil et je t’assure, ma chérie, qu’il est tout à fait normal.

– Que tu es con, pauvre garçon. Ça t’amuse encore ?

– Non pas trop, mais tu me tends la perche.

– Vas y, continue.

– Là, c’est toi.

– Bon. Je t’écoute.

Je continuai donc, abrégeai l’épisode *Maïtena*, soulignai l’intervention d’Enzo et en arrivai au second cadavre.

– C’est un type autour de la cinquantaine, sans doute moins, de taille moyenne et mince. Brun, comme Christian. Le même genre que Sapiac, tu sais, le premier mort. Il portait une casquette, verte, comme celle de Christian, d’ailleurs. Il a été tué quasiment au même endroit que l’autre et de la même façon. Ce devait être un resquilleur pas bien renseigné. Ce n’est pas le bon endroit pour jouer en douce. C’est sur les trous du fond, aux 13, 14 et 15, qu’il faut aller pour ce genre de manœuvre. De plus, c’était un débutant, car il était équipé d’une demie série bon marché de chez Boston : bois 3, fers 5, 7 et 9, sand wedge et putter. Un polo Duarig bleu marine, un pantalon de toile également bleu marine, des chaussures de sport blanches, un gant Footjoy, 6 balles Spalding, un sachet de tees neufs, une montre Swatch bleu électrique et deux chaînes en or enroulées autour du poignet droit, pas de papiers, pas d’argent, pas de monnaie : l’anonymat le plus complet. Des mains soignées par contre, et un joli diamant à l’oreille droite. Voilà, tu sais tout. Pour moi c’est un étranger, un type du Nord. Ce sont ses vêtements qui me font dire ça. Mais d’où a-t-il pu bien débarquer ? Mystère. De toute façon, c’est le boulot de Seignosse. Il va ratisser les campings, les meublés et les hôtels. Je ne vois pas comment je pourrais le devancer sur ce terrain. À moins d’un coup de pot fabuleux. Mais je n’y crois pas trop. Le gant, ça n’arrive qu’une fois.

Tout en parlant, j’avais fini mon verre, à petits coups, et englouti la morue.

Geneviève aussi d'ailleurs, qui s'empressa de remplir les verres et de repasser les beignets.

Après ces moments sous tension, je décompressais et Geneviève le sentait bien qui me laissait la main. Pas de question, rien. Elle écoutait ou attendait, m'abandonnant le soin de donner le tempo, avant que je ne me vide de mon histoire en finissant de gamberger. Car j'étais encore dans mon enquête et dans mes notes. Il me fallait un peu de temps pour me mettre en configuration détente. Ce qui n'allait pas tarder. Le txakoli pétillait dans mon verre et me frisait l'esprit, chassant peu à peu le stress qui m'avait repris dès le coup de téléphone d'Enzo. Maintenant, c'était fini, jusqu'à demain.

Tchaikovsky et la liturgie de Saint Jean Chrysostome avaient refermé la porte du tabernacle, maintenant que les anges sont parmi nous, comme venait de le chanter le chœur bulgare.

Geneviève se leva et mit un autre CD, il fallait renouveler l'ambiance. Les Beach Boys firent l'affaire. Ça sentait tout à coup l'été.

Je me levai et verre à la main, me dirigeai vers la terrasse où Geneviève avait dressé la table. Elle me rejoignit. Sans lui laisser le temps de réagir, je posai son verre, lui pris la taille et l'embrassai sous les étoiles, dans ce commencement de nuit. Décidément, cette nana était un crack. Elle pensait à tout et au bon moment en plus. Geneviève se dégagea doucement, alluma deux bougies sur la table, une bleue marine et une jaune assorties aux rayures de la nappe en toile écrue, un classique au Pays basque.

– Salade de gambas décortiquées et filets d'anchois de madame Mascotena, chablis, sorbet au citron, café, liqueurs, Monseigneur ne va pas tarder à être servi, lança Geneviève, tandis que les Beach Boys susurraient « Good Timin' ».

Sûr que oui, le timing était parfait. Comme était parfaite Geneviève. Qu'avais-je fait pour avoir une telle chance ? Rien, c'était venu tout seul. Je devais le mériter, voilà tout. Pas plus compliqué que ça, la vie. Et belle en plus !

Geneviève rejoignit la cuisine pendant que je m'installais à table et servais

le chablis. Quand elle revint, un plat dans chaque main, elle me trouva dans une quasi béatitude. Compagne, soirée, vin blanc, tout m'était doux en ce soir de juin, où pas un souffle d'air ne venait troubler la tiède harmonie qui unissait les êtres et la nature.

Nous mangeâmes distraitement et légèrement, en regardant d'un œil, sur un poste portatif, la télévision basque où Lara, le poulain de Pampi Lagun, étrillait en compagnie d'Arroyo, le duo Barberito et Armendariz, lors de la partie vedette des fêtes de Zarautz, petite station balnéaire au sud de Saint Sébastien. Geneviève pensait vraiment à tout. Les anchois de madame Mascotena, relevés avec justesse, n'obligeaient pas au chablis, mais la fierté de l'Yonne coula à petits flots, résistant jusqu'au sorbet.

Geneviève fit chauffer l'eau du café pendant que je le dosais dans la petite cafetière à piston que je me plaisais encore à manipuler en enfonçant lentement et avec précision le café moulu, jusqu'au fond. Souvenir et habitude d'enfance, où les plus jeunes avaient le privilège de préparer et de doser le café pour les parents à la table familiale, notes à l'appui et commentaires d'un jury présidé par un grand-père connaisseur, Pic de la Mirandole de la vie.

Après une journée montante, sablonneuse, malaisée, la nuit douce et lourde, sombre et lumineuse, simple et riche, déroulait ses tapis persans sur lesquels s'avancait Geneviève, odalisque insoumise et sultane attentionnée.

– Si on faisait un petit plouf, ça nous détendrait, suggéra la magicienne de Bordagain.

Prenant Geneviève par la main, je l'entraînai vers la piscine en contrebas. Nous quittâmes nos vêtements comme des écoliers au bord d'un canal, rapidement et en riant. Enlacés, nous plongeâmes dans la nuit et l'eau tiède. La lune, à l'aplomb de la Rhune, clignait de l'œil dans la piscine, argentant une onde de moins en moins calme car Johnny Weissmuller et Esther Williams, calés dans un coin de la piscine, faisaient l'amour fougueusement, très film du vendredi soir aux alentours de 23h.

Les ébats aquatiques durèrent un certain temps, puis les toujours tourtereaux reprirent pied. Deux épais peignoirs moelleux attendaient les nageurs sur deux transats encadrant une table basse où trônait deux verres et

un seau en argent glaçant une bouteille d'anisette « Las cadenas », ma préférée. La pharmacienne était vraiment très très forte !

Je m'approchai de Geneviève dont les cheveux, légèrement blond vénitien, coulaient sur le visage, l'embrassai en lui tenant les épaules.

– Je ne suis pas Botticelli, mais tu es Vénus sortant de l'onde. Je voudrais être Gérard de Nerval pour te faire voyager en Orient.

– Dans la piscine tout à l'heure, tu étais Gérard de Narval : tu m'as transformé en fille du feu. Et j'aime plutôt ça.

Elle était tuante. Je baignais dans le romantique et elle avait changé de chaîne, celle du samedi à minuit. Mais c'était aussi pour ça que nous évoluions ensemble dans des accords parfaits, sur des rimes et des rythmes variés.

Je m'allongeai sur mon transat, et nous sirotâmes l'anisette en parlant de tout et de rien, surtout de rien. L'heure était à la trêve. Silencieux, momies humides, nous goûtions à l'éternité.

C'est moi qui bougeai le premier.

– Tu n'as pas froid ? Ça commence à tomber. Nous devrions rentrer.

– Si tu veux. Tu restes ou tu rentres chez toi ?

– Je dors avec toi, tout a vraiment trop bien commencé. Il ne faut pas rompre le sortilège.

– C'est ce que je me disais aussi : ne pas laisser repartir le narval.

En riant Geneviève se leva, ramassa ses affaires et monta vers la maison. Je la suivis après avoir mis les verres dans le seau et pris aussi mes vêtements.

Nous nous retrouvâmes côte à côte dans la salle de bain où je me dépêchai de me laver les dents : j'avais ma propre brosse, à l'écart sur une petite étagère. Et c'était tout, car jamais je ne me laissais aller aux domestiques et si peu romantiques ablutions chez Geneviève. Tel Hermès, patron des voleurs et messager des dieux, je me faisais une règle d'arriver et de partir discrètement

et sans laisser de trace. Et Geneviève agissait de même quand elle jouait à l'extérieur. Il n'y a qu'à l'hôtel où nous sacrifions aux convenances, puisque pour une fois, nous étions Monsieur et Madame.

Je quittai rapidement la salle de bain pour laisser toute la place à Geneviève. Se sécher les cheveux et se préparer pour la nuit, même sommairement, lui prendrait un peu de temps, car chacun pensait bien que le narval allait revenir se réchauffer la dent aux rives enchanteresses de cette chambre d'amour.

Les yeux grands ouverts dans la pénombre, je ne pouvais m'empêcher de revoir le second cadavre. Il avait bien fallu qu'il arrive de quelque part ? Ce type n'avait pas traversé Saint-Jean-de-Luz avec son sac sur l'épaule pour resquiller un green fee à Chantaco ? Quelqu'un avait forcément dû l'accompagner. Pas un taxi puisqu'il n'avait pas d'argent sur lui. Et l'on ne fait pas d'auto-stop avec un sac de golf. C'est donc quelqu'un qui le connaissait qui l'avait transporté et qui allait s'inquiéter de sa disparition. Il n'y avait plus qu'à attendre. Et à rester vigilant, car dès l'erreur constatée, le tueur ou ses employeurs, allaient réagir. Ce samedi à Chantaco, car on était déjà samedi, s'annonçait sous les meilleurs auspices : il allait s'en passer des choses.

Geneviève, nue et parfumée, entra dans la chambre.

– Tu as raison, je vais aller déjeuner à Chantaco, ce sera obligatoirement intéressant. Et puis j'en profiterai pour revoir mes vieilles copines et mes vieux copains.

Geneviève jouait très peu au golf, mais il lui restait toujours un swing fluide et un tempo huilé, héritage d'une ancienne liaison avec un joueur professionnel.

– Mais je ne t'ai rien dit, m'étonnai-je.

– Non, mais tu allais le faire.

– Exact. Le spectacle ne va pas manquer. Partout. Ça risque même de frôler l'émeute. René va passer une bonne journée. Car il y aura conseil de guerre :

la maison crocodile, le comité, les pros, les employés et les membres. Et les curieux. Je n'aimerais pas être à sa place. Oui, ce sera obligatoirement intéressant.

Elle s'allongea, appuyée sur un coude, me regardant.

– On parle ? questionna-t-elle.

– Non, répondis-je en basculant sur elle.

Tout le reste ne fut pas que de la littérature.

Le réveil sonna 7 heures et déjà je m'étais levé, plaquant un léger baiser sur les hanches de Geneviève. Elle s'était retournée trop tard, comme toujours. Roulant des fesses, je quittai la chambre sans me retourner, mes affaires sous le bras. Je m'habillai dans le couloir puis descendis à la cuisine me passer de l'eau sur la figure et les cheveux. Geneviève entendit le chien aboyer réglementairement et le scooter ronronner. C'était chouette. Et elle se leva.

Je dévalai Bordagain le long des étroites rues en pente, sans casque, pour me sécher les cheveux. Je m'arrêtai à la maison de la presse du quai Ravel à Ciboure pour acheter *La Gazette*.

Roland avait fait fort. Tout le monde avait bien bossé. La Une pétait du feu de Dieu avec un titre énorme sur les cinq colonnes et sur deux lignes, « Chantaco, deux morts, un vivant », au-dessus de la photo de Seignosse et du second cadavre, et de celle de Christian Simonet. La pile de *La Gazette* était déjà bien entamée. La concurrence avait fait encore un double bogey.

Cette fois je bouclai mon casque et filai chez moi.

Je me rasai et me douchai avec allégresse. J'étais content de moi, c'était mon idée et je la partageais avec conviction.

Le jus d'orange me parut encore plus doux que d'habitude : le Petit Jésus en culotte de velours. « Nuit splendide, belle journée ! » pensai-je encore. Puis je me fis du café, pris *La Gazette* et un petit poste à transistors que j'allumai, et m'installai sur la terrasse. La radio locale avait repris mon papier et ouvrait le journal de 8 heures avec le second meurtre. À tout hasard j'écoutai *France*

Info. Bingo, la radio nationale avait repris l'info, mais en citant *La Gazette*. Le parking de Chantaco risquait d'être trop petit. Les médias nationaux allaient débouler au golf : deux meurtres autour de La Céleste, colosse de l'assurance, c'était un bon sujet pour toutes les rédactions. Et pour un reportage à Saint-Jean-de-Luz au mois de juin, il y aurait des volontaires !

Je vérifiai mon appareil de photos, pris mon calepin et me décidai à un tour de ville avant de me rendre à Chantaco où il y aurait du sport.

La Bodega des Halles fut ma première halte. En ce samedi, la salle affichait complet et des *Gazette* étaient ouvertes un peu partout, avec commentaires à l'appui.

Lucien le patron fut le premier en action : « C'est toi qui les tues ou quoi ? Tu arrives toujours juste après. » Le duo des inamovibles agents immobiliers, Cibouriens grand teint, y alla en stéréo d'un : « C'est un coup monté par La Nivelles. » La sœur du patron, une brune piquante, qui ne comptait pas pour des prunes, mit tout le monde d'accord : « C'est ça la classe. » Et effectivement la discussion fut classée.

Je passai ensuite à la Place Louis-XIV où des *Gazette* fleurissaient aussi. Je ne pus m'empêcher de téléphoner à Roland. « Tu vas bien ? C'est Xanti. On a fait un bon coup ! Tout le monde lit *La Gazette*. »

– Je le vois.

– Comment ça, tu le vois ?

– Je suis en face de toi, à la terrasse du *Suisse*.

D'un coup d'accélérateur je traversai la place, me garai et hélai le garçon : « Et un café, un, s'il vous plaît, c'est monsieur qui paye », dis-je en désignant Roland.

Assis derrière notre café, nous buvions du petit lait. Alain, le patron du *Suisse*, arriva à notre table : « Bravo les bandits, comment avez-vous fait ? Je vous invite à déjeuner, vers 13h, ça me plaît beaucoup, ce que vous faites. Les cafés sont pour moi. »

Amusés, Roland et moi acceptâmes l'invitation, merciâmes Alain et partîmes pour Chantaco où nous ne serions pas trop de deux.

Chapitre 13

Y'a de la rumba dans l'air

Roland et moi arrivâmes presque ensemble à Chantaco : le patron de *La Gazette* était à moto. Bien qu'il fût à peine 9h, le parking affichait presque complet. Roland répartit les rôles.

– Tu fais les interviews prévues, tu continues à fouiner et moi je m'occupe du papier d'ambiance. On se retrouve à midi trente au bar et on file chez Alain pour déjeuner et pour faire le point. On avisera ensuite. Mais il faudrait que l'on boucle tout dans la matinée car cet après-midi on va se marcher sur les pieds : les médias nationaux vont débarquer. Bonne chasse.

Je montai au vestiaire et tombai sur un dentiste à la retraite et un ancien chef d'entreprise en train de commenter les événements, conversation feutrée dans un lieu du même métal. Je les saluai, leur demandai l'autorisation de les photographier. Ceux-là ne changeraient rien à leurs habitudes et feraient leur partie habituelle en compagnie de leurs épouses. Ils étaient seulement venus plus tôt, « pour voir ».

Je descendis ensuite dans le grand hall et entrai dans le bar. Là c'était une autre musique. La machine à café avait mis le turbo et l'endroit tenait plus du forum que du club-house. Ça usinait sévère derrière le bar et ça discutait ferme de l'autre côté. Les canapés, les fauteuils et la banquette étaient occupés ainsi que les premières tables. Le salon de bridge, dont la porte était ouverte, exception qui confirmait la règle, accueillait matinalement ses habitués, autre entorse à la coutume. Pas de cartes sur le tapis : on préférait commenter l'actualité bien plus intéressante qu'un « cinq pique ». Personne non plus, n'avait envie de faire le mort. Un architecte et un inconnu tenaient le rôle, ça suffisait amplement.

J'avais déjà eu, dans la pénombre paisible des vestiaires, des anciens qui jouaient, il me fallait maintenant des modernes qui ne jouaient pas. Je les trouvais devant le putting green, au soleil. Martine, André, Jean et Robert, rasés avec une gomme et cigare au bec, formaient l'un des nombreux carrés qui avaient pris position sur la pelouse. Petite photo, courte question, et réponse à l'avenant. Non, ils ne joueraient pas. Il y avait beaucoup mieux à faire : observer, écouter, profiter du spectacle, car ce n'était plus du golf, c'était la foire.

En effet, on partait en file, le long du trou numéro un, vers le « quatre », le « lieu du crime », tandis que les joueurs arrivaient en rafale au départ. Les golfeurs ne connaissaient pas la trêve : jouer, jouer, jouer, tel était leur credo. Et rien ne les arrêtaient dans leur quête effrénée du paradis au bout de l'enfer vert.

Une équipe de télévision venait d'arriver, confondant caméra et sésame. Arpentant le fairway entre le « un » et le « neuf », elle avait manqué être décimée par une balle qu'un joueur « hookant » au départ, avait lâchée à gauche, tandis qu'une autre tombant haut d'un coup de wedge, avait manqué le cameraman de peu aux abords du green du « neuf ». Le duo de journalistes, mal informés des règles de courtoisie et de sécurité, s'était replié devant le club-house après s'être fait copieusement remettre à sa place.

J'en profitai pour me rapprocher de la maisonnette du starter, derrière le départ du trou numéro un et discuter avec Katixa l'employée préposée aux départs. Il n'y en avait jamais eu autant un samedi matin de juin, dont la majorité de green fee sans réservation. Il fallait aussi compter avec les curieux qui venaient à la pêche au sensationnel et demandaient où était le trou numéro quatre. L'employée avait reçu l'ordre de dire que son accès était interdit. Je fis une photo et la remerciai.

Je rejoins le parking, pris mon scooter et fonçai au « quatre » par la route, en longeant la piscine, faisant le chemin inverse de l'assassin de Robert Sapiac. Des voitures étaient garées le long de l'allée de platanes montant jusqu'au lotissement où habitait Enzo. Le sous-bois qui précédait le départ du « quatre » ressemblait à un tableau de Renoir sans la Marne. Dans une ambiance très guinguette au bord de l'eau, les gens allaient et venaient,

piétinant les fougères avec la bonne conscience de ceux à qui l'on ne la fait pas et qui ont le droit le plus absolu, celui de voir. On était en République, non ?

Et les joueurs qui arrivaient au quatre se retrouvaient tout à coup dans une ambiance, non de compétition où les suiveurs sont avertis et respectueux, mais face à un public qui veut en avoir pour son argent, surtout quand il n'a pas payé. Il était un peu tôt pour un pique-nique sur le départ du quatre, mais on n'en était pas loin. Je mitraillai à tout va, posai des questions et obtins les réponses définitives que j'attendais de ceux qui n'ont rien vu, rien lu, mais qui en ont entendu causer. Là, à Saint-Jean-de-Luz, du people de chez people, un régai.

– Xanti ! Passe par le petit portail.

C'était Enzo, hilare derrière sa clôture. Je me rapprochai et suivis la consigne. Enzo avait monté un PC de campagne sur la pelouse derrière sa maison et ne perdait pas une miette du spectacle, confortablement installé à une table où rien ne manquait : café, jus d'orange et presse du jour.

– Xanti, je me marre. Assieds-toi, fais des photos et prends des notes, tu ne vas pas être déçu. C'est hallucinant. Des gens traversent devant les joueurs, d'autres se plantent en face d'eux, les bras croisés et les regardent swinguer. Certains campent sur le départ et il faut les virer pour pouvoir driver. Regarde, ils arrivent aussi par la route du « six » et empruntent le chemin au milieu de la forêt pour arriver jusqu'ici. C'est une pagaille noire. On se croirait au Col d'Ibardin, les autocars de Landais en moins, quoi que... Mais finalement le plus amusant, ce sont les golfeurs. Il y en a qui sont excédés et qui perdent leurs moyens, jouant vite, donc mal, pour s'éloigner rapidement de cette foule. D'autres font les beaux et réussissent de bons coups sous les applaudissements ou passent au travers et se font chambrer sans ménagement. Ce n'est pas la Ryder Cup, mais il y a de l'ambiance. Je suis étonné, je n'ai encore pas vu de voiturettes « officielles » circuler. En bas ils ne vont pas tolérer ce bazar plus longtemps. Les gens vont tout abîmer.

La réaction ne tarda pas. Deux voiturettes pilotées par le caddy master et un employé, chacun flanqué d'un pandore, arrivaient au « quatre ». Les bleus

marine s'adressèrent au curieux, les firent refluer et leur intimèrent l'ordre de quitter les lieux. Brouhaha, protestations multiples, mais force resta à la loi. L'un des policiers se mit en faction en haut du chemin. Les voiturettes filèrent ensuite sous les arbres, en direction du « six », autre check point choisi par les curieux pour une immigration massive.

J'avalai un café, remerciai Enzo de son hospitalité et redescendis vers Chantaco où je continuai à traîner, l'œil aux aguets et l'oreille pointée. Je croisai René Tellechea naviguant d'un groupe à l'autre. Et je trouvai ce que je cherchais : le quarteron des joueurs retraités, bersagliers des départs matinaux. Au milieu de leurs semblables, ils vaguaient à leurs inoccupations puisqu'ils venaient de terminer leur partie. Ils avaient fait leurs trois heures et demi et étaient libres jusqu'à demain.

Je m'approchai, les photographiai et les écoutai. Bien sûr qu'ils avaient joué. Ils n'en avaient que faire des morts, ils n'étaient pas visés. Ils jouaient tous les jours et seule la météo pouvait les contraindre à baisser pavillon. Heureusement qu'ils étaient partis de bonne heure, parce que maintenant c'était le souk.

Une autre équipe de télévision slalomait entre les curieux, forte de son bon droit, celui de travailler au milieu de ce rassemblement d'oisifs, et investie d'une mission essentielle : informer le bon peuple. Ce dont se tamponnait la majorité de l'assistance composée de golfeurs, donc d'initiés à qui cette intrusion médiatique dans son temple, n'apprendrait rien. La presse locale, plus au fait des choses du golf, se montrait plus discrète.

Je me dirigeai vers un quatuor de golfeurs que je ne connaissais pas, se préparant à prendre le départ. Ceux-là étaient venus exprès d'Hossegor, de bonne heure, avaient pu obtenir un départ, ravis de pouvoir jouer sur les lieux du crime. Ça ferait une bonne histoire à raconter.

Roland de son côté butinait de groupe en groupe, embrassait les dames, tapait sur l'épaule des messieurs, saluait civilement, ou se figeait à la prussienne, quand la particule était élémentaire, c'était selon. Il s'asseyait également aux tables amies où il restait peu, devant collecter le maximum de nectar nécessaire à son papier. De son côté, René Tellechea avait jeté l'éponge

et préféré se retrancher dans son bureau pour éviter d'être assailli par les journalistes, mais surtout par des membres apeurés, compatissants ou remontés. Car pour certains, le golf avait basculé dans le camp de la délinquance : Chantaco et le Neuf Trois, même combat. Ils allaient écrire à la famille Lacoste et l'on allait voir ce que l'on allait voir. Il y avait de la rumba dans l'air.

Je décidai d'aller faire un tour au bar : c'était les Fêtes de Bayonne. Brouhaha inhabituel, clients sur plusieurs rangs, encierro de demis, tables prises d'assaut, il ne manquait que les foulards rouges et les vaches landaises. Si le directeur faisait la gueule, le gérant, lui, faisait la recette de l'année.

Il était près de 12h30 et Roland entra à son tour, il m'aperçut et me fit signe de le rejoindre.

Nous nous retrouvâmes au parking, enfourchâmes nos montures et, easy riders au milieu du trafic, mimes le cap sur la Place Louis-XIV. Quand nous pénétrâmes au *Suisse*, le barman nous indiqua que le patron nous attendait derrière, côté port. En entrant dans cette petite salle propice aux repas en petit comité, nous fumes accueillis par un « Par ici mes amis », d'Alain qui trônait à la table d'hôte, feuilletant les *Petites Affiches*. L'écran plasma accroché au mur derrière lui, le nimait d'une auréole high-tech, démesurée et rectangulaire. Après tout on se trouvait dans un autre sanctuaire, fréquenté celui-là par les donneurs d'ordres locaux, dont le patron aimait s'entourer pour savoir ce qu'il fallait quand il fallait, lorsque l'on est dans les affaires.

Roland et moi prîmes place.

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? De la viande, du poisson, les deux ?

– Et si on prenait des saucisses de Béguios ? hasardai-je.

Béguios était le village dont Alain était originaire, et où il s'approvisionnait en cochonnaille maison. Les produits naturels labellisés « Béguios » étaient devenus au *Suisse* le nec plus ultra de la qualité.

– Bonne idée, avec des œufs et des patates, approuva Roland.

– Dans ce cas, laissez-moi choisir le vin, approuva Alain qui se leva pour

passer commande.

Nous en profitâmes pour faire le point sur notre matinée. Je tenais toutes mes interviews et Roland avait vu assez de monde pour un papier original. À nous deux, nous avons de quoi faire une page entière pour l'édition du lundi car *La Gazette* ne paraissait pas le dimanche. Et il fallait garder une place pour le rapport d'autopsie qui aurait lieu en fin d'après-midi et que Seignosse avait promis de me communiquer aussitôt. Il y aurait peut-être aussi le résultat d'analyse de l'ADN du gant. Comme prévu, le week-end s'annonçait copieux. Roland opta pour deux pages qu'il complèterait avec mes photos en cas de disette, bien improbable cependant.

Alain revint vers nous flanqué d'un garçon.

– Vous prendrez bien l'apéritif ?

– Une mauresque, commandai-je.

– Un demi, continua Roland.

– Et pour moi une petite coupe. Servez bien ces messieurs, ce sont les meilleurs journalistes du pays, conseilla Alain au garçon.

Il s'assit et attaqua aussitôt.

– Alors, quoi de neuf ?

– Tu n'as pas de chance, commençai-je, le golf ne va pas fermer, il faudra donc que tu patientes pour tes projets immobiliers dans le coin.

– Ne commence pas à faire le coquin. Roland explique-moi, toi, on ne peut pas discuter avec lui, lança-t-il en me désignant.

– Il a raison, le golf n'est pas à vendre pour la bonne raison qu'il n'a jamais autant travaillé qu'aujourd'hui. Il y avait de quoi monter un barnum dehors. Il pourrait y avoir encore du grabuge quand les commanditaires vont apprendre qu'il y a eu de nouveau erreur sur la personne. Mais pas au golf cette fois. C'est une grosse affaire que monte Simonet avec des partenaires européens et

mettant en jeu des intérêts considérables. L'œil du cyclone va se déplacer, vers Paris je pense. C'est là que se trouve la clé de l'énigme et que va se terminer l'affaire. Il faut donc qu'on en profite un maximum avant que le vent ne tourne. *La Gazette* a un coup d'avance et compte bien le garder jusqu'au bout.

Il fallait parler sans trop en dire et Roland, redoutable confesseur, était aussi un as dans le rôle du confesseur. Dans ce jeu de la mort et du hasard, l'heure était aux fausses confidences, exercice pour lequel le duo de *La Gazette* affichait une double constance.

Les saucisses de Béguios, telles Jésus au Temple, furent présentées dans une simplicité biblique, confites et dorées à point, sur un lit de patates sautées très finement aillées et persillées, sur lesquelles les œufs frits aux mamelons orangés, frissonnaient comme une poitrine de catherinette. Couronné magnifiquement par un urbain Beychevelle 2000, ce repas campagnard constitua une exquise parenthèse dans cette journée qui était loin d'avoir encore dit son dernier mot. Roland nous quitta après le café.

J'avais le temps. Je paressai et acceptai le Bas Armagnac et le Monte Cristo n° 5 d'Alain. Nous parlâmes encore de Chantaco et de Simonet dont le projet intriguait visiblement le patron du *Suisse*.

– J'en saurai peut-être davantage ce soir, Seignosse et son équipe viennent dîner.

– Merci Alain, bonne après-midi.

En voilà une nouvelle qu'elle était bonne ! Si Seignosse ne m'appelait pas ou s'il se défilait – je me rappelais sa non coopération lors du second meurtre – je saurai où le retrouver.

Pour le plaisir je retournai à Chantaco où ce devait être le bordel le plus complet.

L'affluence était au rouge vif et le parking ressemblait à celui de Twickenham les jours d'Angleterre/Écosse. Je tombai sur des copains de Chiberta, venus pour jouer sur le trou du crime. Je reconnus aussi des golfeurs

de Biarritz traînant au pro shop en quête d'un départ.

Cependant plus personne, hormis les joueurs, ne circulait le long des fairways. Habillé aux couleurs du club, chemise Lacoste rouge logotée « Chantaco » sur un pantalon marine, un service d'ordre maison et conséquent avait été mis en place.

On remarquait encore une caméra, tandis que des porteurs de micro aux couleurs des radios nationales circulaient au milieu des visiteurs de l'après-midi. Le bar vrombissait de bruit et de consommateurs. Je m'avisai de ce que le bureau de René Tellechea était fermé.

Je quittai donc les lieux. Mais je montai au-dessus du golf, à Lacostenia la maison mère des Lacoste. Aux côtés des Peugeot de la famille, était garée la voiture de fonction de Seignosse : le conseil de guerre se tenait.

Je rentrai chez moi pour mettre mes notes en ordre, archiver mes photos et faire une petite sieste : je n'étais pas encore couché.

Chapitre 14

Équation à un inconnu

Je me réveillai frais et dispos. Une petite douche et je serais d'attaque pour une soirée riche au cours de laquelle je devrais encore descendre à la mine.

Je m'installai à mon bureau et me mis à rédiger mes papiers pour *La Gazette* et *Le Parisien* du lundi. Je visionnai à nouveau mes photos, notamment celles sur le quatre, c'était vraiment la Fête à Neuneu.

Mon mobile vibra : Geneviève m'appelait.

– Tu vas bien, Rouletabille ? J'ai déjeuné à Chantaco, tu avais raison, c'était très drôle. Surréaliste même. Il y avait du mexicain dans cette ambiance totalement décalée. J'ai rencontré pas mal d'amis, tu penses, mais je ne t'ai pas vu. On m'a dit que tu étais avec Roland et que vous avez filé en amoureux.

– Exact, madame L'Oréal. Nous avons déjeuné au *Suisse* avec Alain comme chaperon, c'était, il faut te l'avouer, d'un érotisme torride. Nous étions un peu les héros du jour avec notre scoop dans *La Gazette*, il nous a donc invités à sa table en espérant apprendre des choses à raconter à ses copains. Il a de quoi raconter, mais rien de renversant. Tu connais Roland, tu crois lui tirer les vers du nez et c'est lui qui mène l'interrogatoire. Alain a fini par craquer et m'a appris que Seignosse et ses boys dînaient chez lui ce soir. D'ailleurs, ils doivent avoir commencé l'autopsie à Bayonne. J'ai donc du boulot ce soir.

– De toutes façons, je pars pour Saint-Sébastien avec Maïté et Laurence, écouter l'Orchestre d'Euskadi au Kursaal. Nous avons réservé chez Berasategui après le concert.

- Et bien mes chéries, vous ne vous emmerdez pas !
- J’ai des envies de *piquillos* farcis au *txangurro* sauce cresson et de glace au cidre. Demain j’irai courir sur la plage à Hendaye.
- Manger du crabe, fut-il farci dans des piments goûteux, n’est pas ce qu’il y a de mieux pour marcher droit.
- Qui te dit que nous avons envie de marcher droit ?
- Vous ferez ce que vous voulez, comme d’habitude, mais n’arrivez pas au Casino d’Hendaye bouillantes comme des veuves californiennes.
- N’aie pas les jetons, chéri, je ne dirai pas que je te connais. Allez, je t’embrasse. Et bonne nuit !

Il était aux alentours de 19h et l’autopsie du second cadavre avait commencé.

L’institut médico-légal, la morgue, se trouvait à Bayonne à l’arrière des bâtiments du funérarium.

Sanglés et gantés de blanc, Igor Ruomalof le médecin légiste et son aide, le factotum, étaient là, le photographe de l’identité judiciaire également, tout comme Jacques Seignosse, en tant qu’officier de police judiciaire chargé de l’enquête, flanqué de Richard Lenoir, le jeune stagiaire, qui n’en menait pas large. C’était une première pour lui.

Le sol et les murs carrelés de blanc donnaient à la petite salle un air glacial et aseptisé souligné par un éclairage galactique. Ici, pas de sombre clarté qui tombait des étoiles, mais des spots puissants disposés au plafond et déchirant la pièce de leur faisceau blanchâtre.

Le cadavre était nu sur une paillasse, elle aussi carrelée et en pente pour faciliter l’écoulement du sang et autres liquides. Les habits de l’inconnu étaient rangés dans une corbeille en plastique.

L’inspecteur stagiaire eut un premier coup de mou dans la corde à nœuds.

Le légiste, son aide, le photographe et Seignosse se bourrèrent les narines

de pâte Vicks : une autre façon de se piquer le nez. Lenoir fit comme eux.

Le photographe de l'identité judiciaire, « technicien de scène de crime », selon sa classification réglementaire, monta sur un escabeau et photographia le mort sous tous les angles, les coutures viendraient après.

Quand il eut fini ses photos, le photographe se mua en manucure. Il découpa délicatement au scalpel la peau de la première phalange de l'index droit du cadavre. Il enfila le capuchon de peau ainsi obtenu sur son propre index droit et put prendre ainsi l'empreinte digitale du mort, en « roulant », sur une plaque métallique encrée, son doigt de droite à gauche. Il apposa ensuite l'empreinte du mort sur l'imprimé de relevé d'empreintes où il cocha la case « ID », index droit. Il recommença l'opération avec l'index gauche qu'il « roula » de gauche à droite cette fois et cocha la case « IG ».

Un frisson parcourut la jeune échine du stagiaire. Et ce n'était pas fini !

Le docteur Ruomalof prit la suite et entreprit alors d'ouvrir le thorax d'un coup de bistouri précis certes, mais indifférent, presque primesautier. Après les avoir sectionnées avec une pince, dans un bruit de règle que l'on casse, il ôta les côtes pour avoir accès aux viscères. Au premier craquement d'os, Richard Lenoir serra les dents. Le factotum plaça alors une sorte de planche à découper sur les jambes du mort. Le légiste joua du scalpel, sortit le cœur, le posa sur la planche et le trancha comme un magret. Les ustensiles claquaient dans le silence quand le médecin les posait sur le plateau en inox. Du bout du scalpel, il examina le cœur, cherchant la trace bleutée de l'hématome qu'aurait pu provoquer un infarctus. « Pas de traces, cœur en bon état » annonça-t-il. Le factotum prit note. Les poumons, puis le foie et le pancréas suivirent le cœur sur la planche et subirent le même examen. Le médecin incisa ensuite l'estomac pour prélever le liquide gastrique. Il faut savoir en effet que le légiste ne doit pas s'arrêter à la cause apparente du décès, car une cause peut en masquer une autre. Malgré la pâte mentholée, ça sentait la vieille poubelle de restaurant, abandonnée un 15 août en plein soleil après le service. Un haut-le-cœur secoua le jeune policier. Le docteur Ruomalof saisit alors une louche et se mit à recueillir les sucs gastriques qu'il versa avec précision dans des bocaux que lui présentait son aide. On était loin de la cuisine des anges ! Le factotum, au four et au moulin, continuait à noter

scrupuleusement les commentaires que le praticien débitait d'une voix scandée et grave, mais neutre et éloignée jusqu'à la caricature. « Viens m'aider à coller les étiquettes sur les prélèvements », intima le factotum à Lenoir. Le stagiaire, les rotules en ouate et le ventre gondolé, se résigna et participa à la mise en bocal. Comme on peut bien l'imaginer, le factotum laissa à Lenoir les récipients où ça bavait un peu. On se serait cru dans le château de Frankenstein en Syldavie pour une scène de « Carapate dans les Carpates ».

Le légiste continua sa tranchante besogne. Il découpa la peau à partir de la nuque en remontant vers les oreilles et les tempes, le « masque », expliqua-t-il. Le scalpel faisait un bruit sec, grillon funèbre, comme si la peau était du parchemin. Des sueurs froides glacèrent le creux des reins de l'inspecteur stagiaire, venant s'ajouter au nœud qui prenait son estomac en otage.

Avec componction, Ruomalof dégagea la calotte crânienne en rabattant sur le visage du mort la peau du crâne qui se fripa, crépon sanguinolent. Il cala la tête du cadavre avec un petit billot de bois glissé sous la nuque et il attaqua le crâne à l'égoïne comme un bricoleur du dimanche, appliqué et enthousiaste, quasiment gourmand. Hamlet n'aurait certainement pas aimé. Richard Lenoir n'était pas sous le harnais, mais il blanchissait à vue d'œil, reniflant avec une hoquetante énergie. Il recula d'un pas en chancelant. À la morgue, les baptêmes sont forcément du feu, mais quand même ! Il n'avait pas imaginé sa première autopsie comme une séance de marqueterie sur fond de boucherie.

– Ce n'est pas un Breton, il n'a pas la tête dure, lança Ruomalof, l'égoïne facile.

Quand il en eut fini avec la scie, le légiste dégagea le cerveau, trancha dans le ris et le posa sur la planche. Il fit ensuite les « crevés » en inspectant l'hématome au scalpel. Puis il tira la langue par l'intérieur afin d'examiner la trachée-artère. Le photographe entra lui aussi dans la danse. « Un seul coup, amas de sang mortel », déclara le médecin d'une voix évidemment sépulcrale.

Seignosse, l'œil allumé, surveillait son stagiaire. Bouche ouverte cherchant l'air, Lenoir affichait un teint de circonstance : cireux. Et il avait la panse macabre.

L'autopsie était terminée et le cadavre gisait seul, en pièces détachées, sous la lumière crue, nature morte que n'aurait pas dédaignée Poussin adepte du blanc et du dépouillé. Il reviendrait ensuite au factotum d'intervenir pour une remise en état qui s'imposait. Il jouerait la voiture-balai, récupérant les morceaux de ce mécano anatomique, y compris le cerveau qu'il enfouirait au milieu des viscères. Bien sûr, le jour du Jugement Dernier, ce type-là aurait du mal à se lever tout seul et à emboucher les trompettes de la renommée, mais il n'y a que la foi qui sauve. Finalement, ce n'était pas qu'au tiercé qu'on pouvait arriver dans le désordre. La calotte crânienne et le masque replacés, il n'y paraîtrait plus rien. Pour ce qui est de l'incision du thorax, elle passerait inaperçue : au-dessus d'une couture rustique, une cravate autour du cou du mort entretiendrait l'illusion.

– Un seul coup a suffi, expliqua le légiste. Mort instantanée. Comme pour le premier. On va le garder comme ça tant qu'il n'est pas identifié, on verra plus tard pour l'habiller. Mais je vais délivrer le permis d'inhumer. J'envoie mon rapport au Procureur de la République dès ce soir, bien sûr, et j'en fais un double pour toi.

– Tiens les clés, attends-moi à la voiture, lança Seignosse au stagiaire.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois : courbé en deux, il quitta la morgue avec soulagement.

– Merci messieurs, vous avez été parfaits, complimenta Seignosse. Pour une première autopsie, il s'en souviendra : *comediante*, *tragediante*, chaleur du geste, froideur de l'explication, vous avez mis le paquet. Merci encore, je file chez le procureur lui faire le compte-rendu de l'autopsie. Il m'attend.

Seignosse regagna sa voiture : Lenoir était tassé à la place du passager toujours blême et se curait le nez pour la bonne cause, d'un index tremblotant.

– Intéressant, non ? commença Seignosse.

– Intéressant, mais insupportable, hoqueta Lenoir.

– Tu t'en es bien sorti.

– C'est vous qui le dites, j'ai failli vomir à plusieurs reprises.

– Je m'en suis rendu compte. Mais tu as résisté jusqu'au bout. C'est bien, c'est bien.

Vitre ouverte, tête à la fenêtre, le stagiaire tentait de reprendre goût à la vie et il avait du mal. Un teint brouillé lui maquillait encore le visage. Et Seignosse qui n'en finissait pas de commenter les différentes phases de l'autopsie.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent jusqu'au domicile du procureur.

– Je préfère vous attendre ici, commença Lenoir.

– Comme tu veux, répondit Seignosse en sortant de la voiture.

Son rapport au procureur ne dura pas plus d'un quart d'heure. Trop bref pour que Lenoir, toujours sous le coup de l'émotion, et la tripe précaire, puisse se refaire une petite santé. Seignosse me téléphona pour m'inviter à prendre le café au *Suisse*. Le retour à Saint-Jean-de-Luz fut silencieux mais douloureux pour le stagiaire, le commissaire, volubile et magistral, refaisant l'autopsie en couleur et en stéréo. C'est donc quasiment en indisponibilité que l'inspecteur stagiaire Lenoir se présenta à la main courante du commissariat de Saint-Jean-de-Luz où l'attendaient hilares, les fonctionnaires de permanence.

Je marchais le long du quai quand je vis Richard Lenoir sortir en trombe du restaurant et traverser le parking, une main devant la bouche. Il ne put atteindre les eaux du port et vomit copieusement à larges traits, entre une carriole et un tas de filets, crachotant et soufflant en saccades, comme une bouilloire exaltée. Je le laissai seul à ses erreurs d'estomac. Obliquant vers la droite, je pénétrai au *Suisse* par la porte vitrée donnant sur le port. Dans la petite salle réservée aux amis, Alain, Seignosse et Laclau occupaient la même table que Roland et moi pour le déjeuner. Il y avait de l'ambiance.

– Ouvrez les livres de comptes et les frigos ! hurlai-je en entrant, à l'adresse d'Alain. Contrôle fiscal et sanitaire. Il se passe de drôles de choses dans cet établissement. Trois convives se gondolent à table, tandis que le quatrième, sur le port, rend à César ce qui t'appartenait.

– Approche, approche, me répondit Alain. On a fait une petite farce au jeune. Comme c'était sa première autopsie, Jacques l'a invité à dîner. Et au menu, après un plateau de fruits de mer avec du crabe et du homard, j'ai choisi une cervelle d'agneau aux morilles.

– Il n'a pas supporté les morilles, le coupa Laclau en s'étranglant.

– C'est con, mais c'est comme ça, continua Seignosse. Le bizutage après la première autopsie fait partie des traditions et Alain a été au-delà de nos espérances. Il nous a concocté un menu magnifique et il a poussé le vice jusqu'à présenter tous les ustensiles pour venir à bout du crabe et du homard, sur de petits plats en inox. Effet garanti ! Nous nous sommes appliqués à bien faire craquer les pinces du homard et du crabe, le nécrophage des mers, on le lui a rappelé une fois qu'il a eu mangé le sien. Et Laclau n'a pas manqué de poser des questions sur l'autopsie, piqûres de rappel au cas où Lenoir n'aurait pas fait attention à tout. Mais après qu'il se soit passablement sustenté, pour ne pas lui couper l'appétit trop tôt. La mayonnaise a pris et puis c'est monté tout seul, petit à petit. On l'a maintenu à feu doux jusqu'à l'hallali : les ris d'agneau. Quand je lui ai fait remarquer, « pas besoin de scalpel pour le couper, celui-là », il a explosé. Il s'est levé d'un bond et il a couru dehors. Quel tempo ! *Allegro ma non troppo* !

– *Degueulando vivace*, oui ! corrigeai-je. Il est plié en deux sous la grue. Il n'y aura rien pour les muges. Il n'a pas eu le temps d'arriver au bord du quai.

Blanc, les yeux brillants et humides, Lenoir rentra en soufflant et se dirigea vers les toilettes. Quand il en ressortit, il avait, un peu, repris du poil de la bête. Et la table avait été débarrassée de ses reliefs vomitifs.

– Je m'en souviendrai ! ne put qu'avouer Lenoir. Je vous ai vu venir mais je ne voulais pas me dégonfler. Je me suis accroché le plus longtemps possible. Mais la cervelle, c'était trop. Chapeau pour la mise en scène. Dommage, un menu comme ça !

Sorbet rinçant, café tonifiant et armagnac assouplissant : tout avait été prévu pour le repos du policier. Je pris le train en marche et Lenoir des couleurs.

Alain était aux anges et le stagiaire au purgatoire, ce qui faisait une bonne

moyenne.

Laclau prit congé et Lenoir en profita pour s'éclipser sur la pointe des pieds et du foie.

Alain s'en alla saluer quelques clients, nous laissant Seignosse et moi pour un tête-à-tête qui tombait à pic pour faire un point sur la journée.

Un dernier verre s'imposait pour clôturer cette journée décisive. Nous allâmes remercier Alain et quittâmes le *Suisse* par la porte donnant sur le port. Le ciel était clair, la colline de Bordagain scintillait à la lune, et les eaux du port chargées de bateaux paisibles, moiraient le soir sous le regard de flâneurs familiaux ou de juvéniles cohortes pressées d'aller cueillir les fruits de la nuit.

Nous prîmes un dernier demi à la *Bodega des Halles* et rejoignîmes nos domiciles respectifs.

Je me dis que ce dimanche n'aurait rien de reposant. Il fallait que je trouve qui était le second cadavre.

Chapitre 15

On s'aère

Je me rasais quand le téléphone sonna.

– Qu'est ce que tu fais ? Tu passes chez moi, ou tu vas directement là-bas ?

C'était Pampi Lagun qui m'appelait. Et j'avais complètement oublié que jeudi soir, à *Anaiiak Baiïta*, Enzo, Pampi et moi, avions décidé de monter à la Rhune et de nous donner rendez-vous à la carrière d'Ascain à 9h, ce dimanche matin. Et il était 8h30.

– Je suis un peu à la bourre, j'y vais directement. Ne m'attends pas, répondis-je, surpris, mais rattrapant le coup à la volée. J'aurai de toute façon le temps de travailler dans l'après-midi. Et un bol d'air, en bonne compagnie, ne se refusait pas.

– Tant pis pour toi, ici il y avait du bon café.

– Merci pour le café, mais je n'ai pas fini de me préparer. *Ciao* !

Je n'avais même pas commencé, et pour cause.

Je me douchai rapidement, sautai dans un vieux bermuda, enfilai un polo et remplis mon sac à dos : un polo de rechange, un sweat-shirt, un coupe-vent, une bouteille d'eau, mon béret, un couteau, un petit rouleau de ficelle, des lunettes de soleil, et des chaussettes. Sans oublier mon appareil de photos.

Pieds nus dans mes souliers bateau, sac à l'épaule, chaussures de montagne à la main, bâton de marche dans l'autre, je quittai mon appartement, fis démarrer ma voiture et me hâtai raisonnablement. Empruntant le chemin de halage qui relie Ciboure à Ascain le long de la Nivelle, j'arrivai presque à

l'heure au rendez-vous.

Le parking était déjà copieusement occupé par des voitures de promeneurs, qui, eux aussi, « faisaient » la Rhune. Chaque jour, avec une fréquentation évidemment accrue le week-end, cette montagne caractéristique, dominant la Côte basque, est en effet l'une des destinations privilégiées de centaines de marcheurs, arpentant ses flancs en tous sens, suivant des itinéraires variés et enchanteurs.

Partir des carrières dominant Ascain, la patrie du *Ramuntcho* de Pierre Loti, prendre le chemin le plus à l'ouest, celui qui surplombe la falaise rocheuse avec vue imprenable sur la vallée de la Nivelle, la Côte basque et la mer, d'Arcachon à Saint Sébastien par beau temps, s'arrêter à la petite chapelle, puis monter à pic vers le sommet, son antenne et ses ventas, voilà qui était l'itinéraire favori des trois complices.

Je trouvai une place, laçai mes chaussures de montagne, empoignai mon sac et mon bâton et me dirigeai vers Pampi et Enzo qui attendaient un peu plus haut, à côté de la clôture. Ils faisaient des étirements et je me joignis à eux, appliqués et déliant leurs muscles en silence. Précaution élémentaire pour ne pas avoir le mollet dur et la jambe raide après l'effort.

C'est Pampi qui commença.

« Nous sommes venus comme des ministres, chacun avec notre voiture. Toi parce que tu es en retard et toi parce que tu ne veux pas de mon chien dans ton auto de célibataire. »

En une phrase, il nous avait habillés, Enzo et moi. On pouvait y aller.

Le chien de Pampi revint vers nous et nous démarrâmes. Tous les trois nous nous appuyions sur des bâtons identiques achetés, lors d'une flânerie anisée, à Dancharria, haut lieu des ventas avec le col d'Ibardin. Ces ventas, magasins où l'on trouvait de tout, poussaient côté espagnol du Pays basque et agrémentaient le tracé de la frontière de haltes agréables autant que dangereuses pour peu que l'on ait choisi de forcer sur le vermouth ou l'anis, servis en doses généreuses et dévastatrices. N'appelait-on pas le col d'Ibardin « la montagne qui soûle » ?

– Si je suis en retard, répliquai-je c’est parce que j’ai oublié le rendez-vous. Je l’avoue humblement. J’ai eu pas mal de boulot ces derniers temps. Ce qui ne semble pas être le cas de tout le monde ici.

– Arrête ! intervint Pampi. Je chantais à Dax hier soir, je me suis couché tard... enfin tôt ce matin. Et je suis là. Un rendez-vous avec des amis, ça ne s’oublie pas. À moins qu’on ne soit pas des amis ?

– Pour ce qui est du chien..., essaya Enzo.

– Tu n’aimes pas les bêtes, c’est tout, le coupai-je, content de dévier les sarcasmes.

Le chapitre SPA fut d’autant plus vite clos que le chemin devenait très montant, très caillouteux et très malaisé. Un silence général s’instaura, tacite et reconductible jusqu’à la prochaine halte. Pendant une bonne demi-heure, ce serait la trêve. Nous n’aurions plus que nos poumons, nos reins et nos cuisses pour horizon. Souffrir et souffler. Siffler viendrait après, quand nous atteindrions le plateau d’herbe drue et l’encorbellement rocheux d’où la Côte basque s’offrirait à nous dans la lumière royale du matin. Bleu de mer, noir léger des forêts, vert tendre des prairies soutaché du blanc intense des maisons, le tableau avait de la gueule.

Le chien se régala. Langue au coin du museau, coquelicot humide et frémissant, il ouvrait la voie, zigzaguait à flanc de montagne et revenait voir si les bipèdes suivaient. Une petite halte au premier tournant avait remis nos mollets à l’heure et notre souffle à niveau, mais le silence régnait. Seuls nos yeux étaient souples et autonomes, se gorgeant de cette carte postale sans retouche. Enzo réajusta sa genouillère, très vieux souvenir d’une mêlée écroulée lors d’un derby bordelais que son chic Stade Bordelais jouait contre les rouges de Bègles. Notre trio repartit tête basse, mais moteur ronronnant : la combustion se faisait de mieux en mieux. Dans un tempo fluide et coulé, le chien tissait ses lacets. Sans se lasser, il enlaçait la montagne de pleins et de déliés. C’était un chien de jardin, mais un vieil atavisme chasseur guidait sa quête sinueuse mais régulière.

Ombres sombres, des vautours tournoyaient en bande, dans un meeting silencieux et circulaire. Nous avions quasiment fait le plus dur. Nous

arrivâmes à la deuxième halte, sous les blocs de rochers que les rapaces fauves avaient choisis pour résidence à la montagne mais avec vue sur la mer pour peu qu'ils battent un peu de l'aile.

Nous obliquâmes sur leur droite, laissant la sente caillouteuse qui menait au sommet plus directement. Notre itinéraire présentait un caractère moins farouche. Herbeux, moelleux presque, il nous amenait sur un vaste plateau.

Quelques pottoks, ces petits chevaux sauvages de la montagne basque, occupaient les thuyas et broutaient, paisibles mais aux aguets, jaloux de leur liberté. Le chien les évita soigneusement, comme il contourna la borde toute proche, abri de pierres gorgé de senteurs équines.

L'ascension se transformait en une promenade qui, bien que n'étant pas de santé, en nécessitait quand même un petit peu. L'allure se faisait plus souple, plus facile, un régal pour les poumons et les mollets, huilés et chauds désormais. Mais nous ne parlions pas. Nous attendions pour cela d'être sur le vaste plateau herbeux d'où la vue s'étendait, panoramique, géographique, magique. Ici, le dernier contrefort des Pyrénées était vraiment atlantique. Agreste et marine à la fois, la Côte basque déployait sa variété sur une palette toujours renouvelée. L'air, la mer, la terre, passaient par mille filtres ensorcelants, manipulateurs de certitudes. Rien n'était jamais pareil. Tout pouvait changer très vite : la lumière, les couleurs, les contrastes, les distances.

La dernière difficulté herbue fut gommée à la force des jarrets et le rideau s'ouvrit sur de la géographie réalité. Comme une carte vivante, la Côte basque palpitait dans la lumière claire et épaisse de ce mois de juin somptueux. Le soleil était encore à feu doux et l'air d'un vif léger, délicieuse alchimie pour matinée de rêve. Au nord, des bateaux dociles attendaient leur tour à l'embouchure de l'Adour, tandis que les immeubles en barre de la ZUP annonçaient Bayonne et le Pays basque aux Landais. Le phare de Biarritz pointait toujours son doigt blanc vers le ciel. Bouche baie, Saint-Jean-de-Luz et Ciboure scintillaient, de Sainte Barbe à Socoa. Nimbé de mauve et attirant la balade irlandaise, le château d'Abbadia montait une garde savante et mystérieuse à l'entrée d'Hendaye. Enfin, à l'ombre du Cap Figuié, Fontarrabie et ses bateaux bleus fermaient ce ban où l'on aurait pu coller

l'étiquette, « peinture fraîche ».

À larges rasades ruisselantes, gorge aux nues et coude haut, notre trio montant s'octroya une pause aquatique. Dans ce bucolique contexte, le chien demeura urbain, dédaignant moutons et brebis bêlant avec nonchalance sous la surveillance d'un bélier taciturne.

Le mollet luisant et la gorge étanchée, Pampi, premier de cordée, se dirigea vers la droite et la table d'orientation, dernière halte avant la chapelle. Une fois arrivés, assis sur la roche taillée nous contemplâmes le paysage pour la millième fois, et pour la millième fois nous fûmes conquis, surpris, ravis. Enzo parla le premier.

– Il nous manque Petit Poulet (il parlait de Seignosse). Il aurait ouvert sa flasque magique et nous aurions eu droit à une lampée de whiskey. Cette promenade est très mal organisée...

– Arrête ! le coupa Pampi. Tu n'es jamais content. Savoure le plaisir d'être avec nous. C'est beaucoup plus important qu'un peu de whiskey. Et je te signale que c'est toi qui as lancé l'idée. Tu n'avais qu'à en porter du whiskey, si tu voulais en boire. Xanti, au moins, il profite, il se régale, il ne dit rien, il est heureux d'être avec nous. Ça lui suffit.

– Exact, appuyai-je. Je ne fais pas l'enfant gâté. Je me contente de ce que j'ai. Et c'est déjà beaucoup puisque vous êtes là. Ceci dit, un petit coup de tisane irlandaise ne m'aurait pas déplu.

– Tu t'y mets toi aussi. Mais je vais vous laisser entre vous. Je ne savais pas que vous faisiez partie des alcooliques en altitude. Allons prier, vous en avez besoin.

Péremptoire, Pampi empoigna son bâton et prit le chemin de la chapelle. Dociles, Enzo et moi lui emboîtâmes le pas. Quant au chien, il était déjà loin. Le sentier étant large et aisé, nous cheminions de front, Enzo au milieu expliquant avec force détails l'une de ces multiples expériences. Là, il s'agissait du réchauffement de la planète et il avait annexé une réflexion de Pampi sur la météo. Pampi qui s'en foutait royalement, et moi qui avais vu aussi le reportage à la TV, nous le laissâmes monologuer. Enzo continua à

prêcher dans la montagne puis enfin s'arrêta. Pampi et moi orientâmes alors la conversation sur le chant choral, l'une de nos grandes passions. Mais Enzo qui avait lu quelque chose sur les chœurs bulgares embraya de nouveau. Il n'y avait rien à faire. Ainsi parlait Enzothoustra, quand nous abordâmes aux parages de la sommaire chapelle en pierre, la dernière halte avant le sommet de la Rhune. Nous poussâmes la porte à claire-voie et laissâmes le chien dehors. Nous nous signâmes et priâmes en silence. Depuis longtemps, nous étions convenus de ce que celui qui passerait ici prierait aussi pour les deux autres et pour ceux qui leur étaient chers. Une étagère en pierre, quelques fleurs, des bougies et une vierge lourdaise en plastique, constituaient le spartiate décor de la chapelle : il n'y a que la foi qui sauve. Ce passage obligé que nous nous étions fixé, remplissait tout à fait sa fonction mystique, mi-religieuse, mi-philosophique : arrêter le chronomètre ou remettre un court instant à l'heure les pendules de nos vies. Cette acupuncture du temps nous aérail et le cœur et l'esprit, et c'était tout ce que nous venions chercher là, en plein vent.

Nous nous désaltérâmes à nouveau, à grands traits, au soleil.

– J'ai oublié de vous raconter, dit brusquement Pampi. Je suis tombé sur un type à qui il est arrivé un truc incroyable. Hier en fin de matinée j'étais à Saint Sébastien où je devais récupérer des pelotes pour pouvoir entraîner Lara. J'avais rendez-vous au fronton *Atano III* à Anoeta, avec Antton Arroyo à 13 heures. Bien sûr, il est arrivé en retard, alors je l'ai attendu sur le parking. Et là, j'ai repéré un camping-car magnifique, immatriculé en Belgique. Pas trop grand, avec une antenne satellite et deux vélos cadénassés à l'arrière. Exactement ce qu'il me faudrait pour visiter la France comme j'en ai envie. J'en ai fait le tour plusieurs fois en regardant tous les détails. Et puis Arroyo est arrivé. Je l'ai engueulé, son téléphone était sur la messagerie. Il m'a donné les pelotes et m'a invité à boire un verre. Il me devait bien ça. Nous sommes allés au *Plaza* de l'autre côté du quartier. En sortant du bar, je monte dans ma voiture et un type m'aborde. Livide, pas rasé, avec une gueule fripée complet. Et un accent belge terrible. Il me demande « Vous êtes Français ? » L'énervement m'avait passé, j'avais bu deux bons vermouths avec Arroyo et je lui dis que oui au Belge. Et alors, là, ça commence ! « Hier après-midi je me suis fâché avec mon amie, je me suis soûlé et j'ai passé la nuit et la

matinée au poste de police. Je viens d'être relâché, mais je ne sais plus où j'ai garé mon camping-car. Et je ne parle pas l'espagnol. » « Un Westphalia blanc avec deux vélos derrière ? » « Oui, vous l'avez vu ? » Tu parles, que je l'avais vu, je n'avais vu que ça, même, c'était celui du parking d'Anoeta. Avec son accent belge, sa nuit en prison et son camping-car, il était plus à plaindre que moi et ma demi-heure de retard, je pouvais donc faire un effort. Je lui ai proposé de le conduire dans ma voiture, et il a accepté bien sûr. Pendant le court trajet, le type se détend, et je me rends compte qu'il était pédé grave et que ce n'était pas avec une amie, mais avec un ami qu'il s'était fâché. Il n'y a qu'à moi que ça arrive ce genre de truc, mais bon, je lui avais proposé, il fallait donc aller jusqu'au bout. Vous l'auriez vu quand on s'est garé à côté de son camping-car, il était comme un fou, une folle plutôt. Fini, l'ancien prisonnier timide, il était redevenu un vrai pédé. Il a failli m'embrasser. Je lui ai dit de se calmer. Ensuite il m'a fait visiter son camping-car. Mais je n'étais pas très à l'aise. Je n'en ai pas profité comme je l'aurais souhaité. Pour une fois que j'avais l'occasion de visiter, et sans doute d'essayer un camping-car, je tombe sur une folle. J'aurais eu bonne mine si quelqu'un m'avait vu en compagnie de cet engin sur le parking du fronton. Pour me remercier, il a voulu m'offrir un pot, « mais pas en Espagne, ce pays de sauvages », le tout avec l'accent. Pédé et Belge, je me suis régaté. Un type extra. Il m'a suivi sur l'autoroute, nous sommes sortis à Béhobie et je l'ai amené à Hendaye, juste après la frontière, à la cave à vin. Il était complètement excité. « On n'est pas en Espagne, hein ? On n'est pas en Espagne, c'est sûr ? J'en ai vraiment assez de ce pays. Je n'y retournerai jamais plus. » Je lui ai dit que oui, je lui ai montré les plaques d'immatriculation des voitures, les panneaux écrits en français, il était enfin rassuré. Il m'a laissé le choix et j'ai commandé une bouteille de Saint-Émilion. Nous nous sommes installés face à face, chacun sur un tabouret, nous avons goûté le vin. Il l'a trouvé bon, m'a remercié. Il a bu son verre d'un coup. Je l'ai resservi et il a descendu son deuxième verre en deux gorgées : il a repris des couleurs. « Hou là, là, ça fait du bien ! » Puis il m'a raconté son aventure. Incroyable.

Chapitre 16

Tout s'explique, ou presque

Je ne disais rien. J'écoutais Pampi avec une attention plus que soutenue. Et j'avais du mal à garder mon calme. Car l'aventure comico-belge sous le soleil de Saint Sébastien était le morceau de puzzle qui manquait au deuxième assassinat et qui expliquait pourquoi personne n'était venu déclarer la disparition de la deuxième victime de Chantaco. Du moins l'espérais-je. La chance, sur laquelle je comptais pour devancer la concurrence, venait à mon secours. Et c'était Pampi, bon messenger s'il en était, qui avait chaussé les ailes de Mercure pour voler à ma rencontre. J'attendis donc la suite avec impatience. Se pourrait-il que l'énigme se dénoue là, en pleine montagne, démêlant son fil au vent léger de l'Atlantique, et que la lumière sorte de la bouche d'un ami ? Je le croyais et Pampi serait alors mon Jean Chrysostome. Chœurs bulgares puis liturgie orthodoxe, c'est Enzo qui serait content.

Et Pampi continua son récit.

Le Saint-Emilion avait dénoué la langue du Belge et les fils de l'écheveau.

Le Belge s'appelait Freddy Beulemans et taillait des diamants à Anvers. Et il était venu en camping-car dans le Sud Ouest de la France avec son ami Jo Wouters, tailleur de diamant lui aussi, pour passer deux semaines de vacances. Visiter quelques jours le Pays basque faisait partie de leurs plans.

Tout allait pour le mieux pour les deux tourtereaux d'Outre Quiévrain, quand une dispute domestique, comme il en arrive dans tous les couples, avait obscurci leur horizon. Freddy Beulemans voulait faire un tour à Saint-Sébastien et Jo Wouters préférait assouvir sa nouvelle passion, le golf. Bien qu'en camping-car, chacun campait sur ses positions et le ton était monté.

Beulemans avait décidé d'aller visiter seul Saint Sébastien et il avait débarqué Wouters au golf de Chantaco où il viendrait le récupérer à son retour.

Beulemans s'était perdu dans le centre ville de Saint-Sébastien où il n'avait pu trouver de place de stationnement pour son camping-car. Il avait donc roulé à l'aveuglette jusqu'à Anoeta où il s'était garé avant d'aller à pied jusqu'à la *plaza de toros*. C'est là qu'il avait commencé à noyer sa colère dans le *vino tinto* et les tapas, ces canapés magnifiques qui embellissent les heures apéritives espagnoles. Il était revenu vers le centre ville, mais s'était laissé emporter entre le stade et la gare, dans une tornade de coups à boire pris dans les nombreux bars accueillants du quartier.

Le *paseo*, entamé aux arènes, s'était transformé en chemin de croix et il avait mis plusieurs fois le genou à terre sur la route du Golgotha. Flagellé par le Rioja, transpercé par le Valdepeñas, frappé par le Navarre, au gré des stations, il lui avait été de plus en plus pénible de porter sa croix. Chutant sur un passage clouté au pied d'un centurion de la police autonome basque qui ne s'en était pas lavé les mains, il avait fini au poste de police de la rue Easo, Sanhédrin où sa cuite monumentale et sa méconnaissance de la langue de Cervantès l'avaient condamné à une nuit d'infamie ponctuée de tanniques hoquets. Et les policiers n'avaient pas passé l'éponge, même imbibée de vinaigre.

Crucifié, il n'avait pas attendu trois jours, mais le lendemain en fin de matinée pour, vérifications et morale faites, être libéré. Il avait ensuite erré dans le quartier pour retrouver son camping-car, en vain, avant de tomber sur Pampi, Saint-Bernard de passage et de bonne composition.

– Et tu n'as pas pensé au deuxième assassinat à Chantaco ? demandai-je.

– Un deuxième assassinat ? Qu'est ce que tu me racontes. ?

– Vendredi soir, Dédé Aramendi a trouvé un autre cadavre, toujours au 4. Tu n'as pas lu *La Gazette* ? Dans quel monde vis-tu ?

– Dans un monde de con. Je travaille trop. Vendredi soir, je chantais à Tarbes, je suis rentré tard et donc samedi matin, je me suis levé tard. Puis je suis allé à Saint Sébastien. Après avoir laissé le Belge, je suis rentré chez moi,

j'ai déjeuné rapidement et je suis allé chercher mes musiciens avant de partir à Dax où nous devons être prêts à chanter pour l'apéro. Nous n'avons pas chômé. En voiture, nous n'avons pas allumé la radio car nous avons écouté un CD de nos nouveaux arrangements. Je travaille trop, je te le dis !

Enzo commença à raconter le deuxième épisode meurtrier quand Pampi le coupa.

– Chut ! Toi c'est la météo et les chants bulgares. Laisse parler Xanti, c'est son boulot, ça.

Enzo, un tantinet vexé se tut et j'embrayai.

– Le deuxième cadavre ressemble aussi à Christian, il a été retrouvé quasiment au même endroit que l'autre, et tué de la même façon. Mais celui-ci n'avait pas un rond en poche et pas de papiers sur lui.

– Justement, me coupa Pampi, ça inquiétait mon Belge, car il a retrouvé le portefeuille de son copain dans la boîte à gants, ainsi que son téléphone mobile. Et il se demandait aussi s'il avait joué au golf et où il avait pu passer la nuit.

– Au frais à la morgue, intervint Enzo rigolard.

Je repris.

– Et personne n'est venu signaler une disparition ou quoi que ce soit. C'est ce qui était bizarre dans cette affaire, mais tout s'explique si les deux Belges étaient seuls et autonomes : pas de famille, pas de chambre d'hôtel ou de place de camping. Il faudrait que je le retrouve, ce type. Tu ne sais pas où il est ?

– Tu me prends pour Sherlock Holmes ou quoi ? Je l'ai laissé à Hendaye et à point, car il avait rallumé la chaudière. J'avais fait Europe Assistance, je n'allais pas faire Office de Tourisme en plus ! Là où je peux t'aider, c'est sur le camping-car : un Westphalia blanc avec des filets bleu marine et bleu ciel, une parabole satellite et deux VTT accrochés à l'arrière.

– Et bien, je vais vous laisser continuer, repris-je. Je redescends pour

retrouver ce Beulemans. Si j'y parviens, *La Gazette* va encore faire un carton demain. Mais je ne peux pas écrire tout ça sans l'avoir retrouvé. Messieurs, à plus tard. Si vous le repérez, appelez-moi.

– Dommage, regretta Enzo. Cette aventure m'a ouvert l'appétit et des œufs au jambon au sommet de la Rhune me paraissent indispensables.

– Tu es fou, toi, ou quoi ? le coupa Pampi. Je redescends avec Xanti et nous cherchons le Belge. Fais ce que tu veux, toi ! Allez, on y va !

Pampi siffla le chien et entreprit de redescendre, je pris son sillage. À défaut de whiskey, Enzo suçà la roue.

La descente se fit sur un bon tempo et nous déboulâmes sur le parking vers 11h30.

Pendant tout le retour, mené de pied de maître par un Enzo en quête de rédemption, je n'avais pas cessé de réfléchir. Le fait qu'il ait oublié de prendre de l'argent, avait peut-être contraint Wouters à resquiller pour jouer à Chantaco malgré tout. Puisqu'il ne pouvait rien faire d'autre, abandonné momentanément par Beulemans.

Et si nous retrouvions le Belge, comment savoir si Wouters était bien le cadavre si je ne donnais pas de détails à Beulemans ? Mais comment lui apprendre l'assassinat de son ami ? Je n'avais aucune qualité pour le faire.

Sur le parking, je distribuai les rôles. Enzo irait à Chantaco pour savoir si Beulemans y était retourné et avait posé des questions sur Wouters. Pampi ferait le tour des parkings et des plages du nord, tandis que je me réservais le centre ville où je pourrais facilement circuler à scooter. Le premier qui repérait le camping-car appellerait les autres.

Pour les questions à poser et les détails à donner à Beulemans, c'est Enzo qui trouva la solution.

– Si nous le retrouvons, comme par hasard, Pampi nous le présente, et je lui dis que j'ai vu quelqu'un passer près de chez moi, habillé comme Xanti l'a décrit. S'il s'étonne des détails que j'ai remarqués, je lui dis que je suis prof de golf et que c'est de la déformation professionnelle de ma part. Ensuite,

nous lui conseillons d'aller au commissariat car Wouters a dû s'inquiéter de ne pas le retrouver après sa partie. Et là, c'est à Seignosse de jouer. Faux cul, mais correct. Enfin, presque.

– Tu ne dis pas toujours que des conneries, lâcha Pampi laconique.

– Tes parents ont bien fait de te mettre chez les Jésuites, ajoutai-je. C'est d'accord, on fait comme ça.

Retour rapide chez moi, douche non moins rapide, j'étais prêt sur les coups de midi. J'enfourchai mon scooter et me dirigeai vers le bout du boulevard Thiers, près de Sainte Barbe, où j'avais quelque chance de tomber sur des camping-cars. Il y en avait trois en effet, garés face à la baie, mais aucun ne correspondait à celui du Belge. Je tournai ensuite autour du *Trinquet Maïtena*, à la recherche d'endroits susceptibles d'accueillir un camping-car. Sans succès. Puis je visitai les parkings proches du fronton. Rien, pas la moindre trace de véhicule belge. Je descendis ensuite vers la gare et le port. Ma quête motorisée fut encore infructueuse. Je m'engageai enfin dans les rues étroites, serrées entre la place Louis-XIV et la plage, sans espoir, et sans résultat après une inspection louvoyante et méticuleuse, au milieu des piétons et des automobilistes optimistes croyant trouver des places libres dans ce tortueux manège de chevaux-vapeur.

Je me retrouvai sur le port, devant le Marie-Rose, vieux thonier transformé en pimpant bateau promenade, trimbalant ses agneaux de mer et ses trempeurs d'hameçon dans un décor de carte postale. Où pouvait bien être le Belge ? Je téléphonai à Seignosse.

– Salut, c'est Xanti. Toujours rien au sujet du cadavre ? Toujours pas identifié ?

– Non, et j'espère que ça va continuer car je joue à Chantaco. Je suis au 13 et à plus trois, et je compte bien finir en trombe. Je te laisse, j'ai l'honneur, devant André, Pierrot et Doudou.

Belle partie, songai-je.

Même introuvable, le Belge demeurerait quand même un atout. Car personne

ne se doutait de son existence. Et j'envisageais sérieusement d'en parler, sous forme d'hypothèse évidemment, dans mon papier pour le lendemain.

Au bout du port, familière et majestueuse, la Rhune tutélaire verrouillait le paysage. J'essayai d'apercevoir la chapelle sur ses flancs quand mon téléphone vibra. C'était Pampi.

– J'ai repéré le camping-car. Il est à Ciboure à Larraldenia. Je préviens Enzo, je vous attends au *Café Garra*.

– J'arrive, je suis en face sur le quai.

Bingo ! Je fis démarrer mon scooter et fonçai, en lâchant un irrintzina, ce cri aigu que les Basques poussent, en guerre ou en fête, c'est selon. Et les badauds se retournèrent sur ce nouveau centaure, mi *Dolce vita*, mi *Équipée sauvage*. Je n'avais que le pont de Gaulle à traverser pour me retrouver à Ciboure et à Larraldenia, le port de plaisance. Le marché dominical drainait ses chalands habituels et l'endroit était joliment animé. Je me garai donc sur le parking, le long de la balustrade dominant les pontons. Je traversai le quai Ravel et rejoins Pampi installé au soleil.

– Enzo arrive, commença Pampi. Le camping-car est derrière la Capitainerie, je ne me suis pas approché.

– Ça s'annonce bien pour nous (j'englobais mes complices dans cette enquête particulière). J'ai appelé Seignosse : le Belge n'est pas encore allé à la police. Nous avons donc toujours un coup d'avance.

Nous commandâmes trois demis car Enzo aussi, aurait soif. D'ailleurs, il arrivait en se frottant les mains, excité à l'idée de participer enfin directement à cette affaire qu'il suivait de très près depuis le début.

– Comment fait-on ? s'enquit-il en s'asseyant et en lampant sa bière avec férocité. J'attends les ordres.

Je commençai en parlant doucement. Les deux autres se rapprochèrent.

– Quand nous l'aurons trouvé, c'est Pampi qui va commencer en lui demandant de ses nouvelles et des précisions sur la façon dont s'est passée le

largage de Wouters à Chantaco et à quelle heure c'était. Puis Enzo lui dira avoir remarqué près de chez lui un type mince en polo et pantalon léger bleu marine avec une casquette verte, chaussé de baskets blancs, portant un sac noir avec une demie série, des Boston, cherchant une balle près de sa clôture. En plus, un joli diamant ornait son oreille droite. N'en fais pas trop Enzo, ne lâche pas tous ces détails en même temps. Ensuite je l'aiguillerais vers la police.

Nous quittâmes la table et rejoignîmes le parking tout proche. Pampi désigna le camping-car vers lequel nous nous dirigeâmes le plus nonchalamment possible en discutant de tout et de rien, surtout de rien, car l'exercice ne nous était pas familier. Notre naturel sonnait faux comme une réplique de Réjane dans un sketch de Chevalier et Laspallès.

Nous fîmes le tour du camion, je pris discrètement des photos et Pampi annonça : « Il y a quelqu'un dedans ! En avant, je frappe à la porte ! »

Et la porte s'ouvrit sur son Belge qui descendit sur le parking.

Pampi sortit alors le grand jeu.

– Je flânais au marché avec des amis et j'ai vu votre camping-car. Je leur ai raconté votre aventure et je suis venu prendre de vos nouvelles. Freddy, Enzo, Xanti.

– Bonjour messieurs. Je suis très inquiet, commença tout de suite le Belge. Dès que je suis rentré d'Hendaye, j'étais un peu excité, savez-vous, après avoir bu ce bon vin, je suis venu ici et j'ai attendu. En effet, c'est ici que nous avons stationné vendredi, avant de nous séparer Jo et moi. J'attends depuis hier sans bouger. Je pense que c'est la meilleure des solutions. Mais sans argent et sans papier, je ne vois pas où il pourrait aller. Et je pense aussi qu'il ne saurait draguer avec un sac de golf, ce n'est pas très commode ! Alors j'attends qu'il rentre.

– Où l'avez-vous laissé et à quelle heure ?, demanda Pampi.

– Dans un parking à côté du golf. J'ai fait demi-tour et je suis parti.

– Comment est-il, continua Pampi. Nous avons des amis à Chantaco, ils ont

pu l'avoir remarqué. Nous pourrions leur demander.

– Il est un peu comme moi, mince et de taille moyenne.

– Comment était-il habillé ?

– Il portait un ensemble pantalon et polo bleu marine et une casquette verte.

Enzo qui piaffait depuis le début de la conversation, sauta sur l'occasion pour entrer dans la danse.

– J'habite au bord du golf et j'ai vu un monsieur qui correspond à cette définition. Il cherchait une balle près de ma clôture. C'était en fin d'après midi. Celui que j'ai vu avait une demi-série de clubs de golf dans un sac noir de marque Boston. Je l'ai remarqué car je suis professeur de golf. Mais il n'avait pas de chaussures de golf...

Freddy Beulemans le coupa.

– Non, c'étaient des baskets blancs. C'est lui, c'est lui !

– Et il portait un beau diamant, à l'oreille droite je crois. Ça je m'en souviens car ça m'a frappé.

– C'est lui, c'est lui, répéta Beulemans, de plus en plus énervé.

J'intervins alors.

– C'est quand même curieux qu'il ne se soit pas manifesté. Avez-vous été à la police ? Quand votre ami ne vous a pas vu revenir, peut-être qu'il y a été et qu'il a laissé ses coordonnées. Il doit être inquiet lui aussi.

– Vous avez raison. Mais s'il revient pendant que je suis au commissariat, comment vais-je faire ?

– Laissez un papier sur la porte. Nous allons vous accompagner, trancha Pampi. Ma voiture est juste à côté.

Le Belge griffonna un mot, dérisoire et inutile signal, qu'il coinça près de la poignée. Nous embarquâmes sans mot dire vers le commissariat de Saint-Jean-de-Luz, le Belge devant à côté de Pampi, Enzo et moi derrière.

Chapitre 17

Le bout du chemin

– Allez-y, on vous attend, dit Pampi au Belge, quand ils furent arrivés dans la cour du commissariat.

Se retournant vers nous, il expliqua fataliste :

– On ne va pas le laisser seul, non ? Vous vous imaginez le moment qu’il va passer ? Nous verrons bien quand il reviendra.

– Tu as bien fait, acquiesça Enzo, il n’est pas au bout de ses peines.

– C’est vrai. S’il a besoin de quelque chose, au moins nous serons là, attendons, ajoutai-je, et j’en profitai pour appeler Roland Campan et lui expliquer rapidement la situation

Il n’y avait pas dix minutes que nous attendions quand un policier en tenue s’approcha de la voiture.

– Bonjour messieurs. C’est vous qui avez accompagné le monsieur belge ?

– Oui, c’est nous, répondit Pampi.

Puis me reconnaissant :

– Je ne vous avais pas vu, monsieur Sopena. Il y a un gros problème avec l’ami du monsieur Belge. Il devra rester ici assez longtemps, je crois que ce n’est pas la peine de l’attendre.

– Je me doute, repris-je. Nous allons y aller. De toute façon, monsieur Seignosse sait où me joindre. Merci.

– Merci à vous, au revoir.

J'appelai Seignosse :

– Salut Petit Poulet, tu as bien joué ? As-tu eu des nouvelles de la maison Poulaga ?

– Oui, j'ai bien joué, je suis resté à plus trois. C'est dimanche, mon vieux, et j'ai donné des ordres pour que l'on ne me dérange pas.

– Eh bien ça ne va pas durer. Je suis avec Pampi et Enzo. Nous bossons, nous ! Nous avons trouvé l'ami de la victime de vendredi, un homosexuel belge, et nous venons de l'accompagner au commissariat. Un vrai roman. Nous ne lui avons rien dit du meurtre. Quand nous l'avons quitté, il ne savait pas que son ami avait été assassiné, et surtout il ne sait pas que nous le savions. Je compte sur toi pour qu'il ne l'apprenne pas...

– Je ne comprends rien à ton histoire. Attends, attends ! Je te laisse, j'ai un double appel, c'est le commissariat.

Je hélai Pampi :

– À la maison cocher ! Une énorme bière, une salade et des grillades nous feront le plus grand bien ! Nous récupérerons nos carrosses respectifs après.

– *Yes my Lord* », approuva Pampi, qui enclencha les vitesses et traversa la ville avec majesté.

Sur la banquette arrière, Enzo hiératique et souriant, saluait la foule d'une main mécanique et royale. Je le coiffai d'un chapeau trouvé sous le siège avant, et Pampi entonna le *God Save The Queen*.

C'est dans ce curieux équipage que nous arrivâmes chez moi. Je préparai la salade pendant que Pampi et Enzo aspiraient deux bières. Occupé à la cuisine je ne pus les accompagner que sur la première pinte. Le *lomo a la plancha* vint rapidement conforter la verdure et l'on passa du houblon au Rioja frais avec facilité. Ce petit impromptu alimentaire vint à point pour nous permettre de faire le point sur notre singulière aventure. Il s'en était passé des choses, depuis notre randonnée sur les pentes de la Rhune !

L'armagnac suivant le café fut siroté avec gourmandise, point d'orgue ambré d'une matinée riche et rythmée.

Pampi nous ramena au port de plaisance de Ciboure où chacun de nous récupéra sa monture.

Je retournai chez moi et rappelai Roland Campan. Je lui décrivis ma journée en détail et nous tombâmes d'accord pour mettre la photo du camping-car à la une.

Il était 18 heures quand j'envoyai mon travail à *La Gazette*. Une heure plus tard *Le Parisien* était servi aussi. J'étais vidé, essoré. Un petit plouf à la plage de Socoa me remettrait d'aplomb.

Rires, enfants, ballons : la saison approchait à grands pas. Il y avait encore du monde sur le sable, et l'eau était bonne. Un aller-retour jusqu'au filet protecteur s'imposait. Je m'arrêtai au plongoir flottant, y grimpai, plongeai et continuai le long des bouées jaunes. Appuyé sur les flotteurs du filet, je jetai un regard circulaire. Les « optimist », minuscules baignoires voilées pour apprentis Tabarly, se dandinaient en file indienne à l'abri de la digue de Socoa. Flamme orange claquant au vent, le hors-bord du joyeux Francis Caspa, ramenait l'un de ses derniers skieurs nautiques. La navette maritime glissait à l'heure entre Saint-Jean-de-Luz et Socoa, et le fort, gros coude de pierres taillées, s'appuyait sur l'horizon. Mais les oiseaux volaient très bas et le ciel se durcissait au bout de l'océan. Il y avait de l'orage dans l'air.

Je me hâtai de regagner la plage, enfilai un tee-shirt et encore mouillé, fis démarrer mon scooter vers le fort et la digue de Socoa. Orage sur la Côte basque dans le soleil couchant : le spectacle s'annonçait grandiose.

La mer continuait à descendre et l'orage ne grondait pas encore, mais le vent se levait. Un vent d'ouest précurseur de rafales humides, cinglant sans mouiller mais libérant partout l'odeur du bitume chaud et lavé. La météo avait pris le tournant de la marée et s'appêtait à conduire le temps à sa guise, le coude à la portière et les essuie-glaces au charbon.

Je regrettai de ne pas avoir fait suivre mon appareil de photos. Je me garai à ma place habituelle, à côté de l'aire d'atterrissage de l'hélicoptère, et

m'engageai sur la digue. Les vagues se cassaient les dents sur les blocs de béton, trop bas pour représenter un quelconque danger. Seul le vent, en rafales libres et tièdes, parvenait à châtier la digue qui s'en souciait comme d'une guigne, ancrée qu'elle était dans des tonnes et des tonnes de roc, de béton et de ferraille ballastant ses entrailles.

Les narines gonflées de senteurs marines, je continuai à m'avancer, régénéré par le sel, l'iode et le vent. Des mouettes imbéciles swinguaient et piaillaient, fétus de plume dans le désordre aérien.

La Côte basque se drapait dans une sombre toge, prétexte à des couleurs plombées qu'un pâle soleil, au-dessus de Fontarrabie, se contentait de métalliser de percées blanchâtres, croisant un fer moucheté, dans un duel perdu d'avance, avec des nuages lourds et bas. La Rhune, prudente, avait déjà tiré le rideau, vélum de bleu Oxford piqueté de traînées plus claires : Cambridge était là aussi.

De grosses gouttes commencèrent à charger le sol de petits cercles humides s'évaporant aussitôt : il valait mieux s'en retourner avant d'être trempé jusqu'aux os.

Je remontai sur mon scooter et regagnai mon domicile, giflé par les vastes gouttes qui cognaient à mes lunettes comme un huissier à la porte d'un débiteur.

Trempé comme un string de bimbo le samedi soir au Macumba, je me douchai puis enclenchai un CD des Beach Boys et m'affalai dans un fauteuil. Je pensais à l'enquête et me disais qu'elle allait bien finir par me filer entre les doigts si le rapport d'analyse du laboratoire toulousain de l'identité judiciaire et du fichier génétique permettait d'identifier le porteur du gant. Si c'était un tueur comme je le pensais, l'enquête s'orienterait vers d'autres horizons, éloignés de la Côte basque d'où étaient étrangers, c'était quasiment sûr, les commanditaires de l'affaire.

Je rêvassais en relisant mes notes, quand mon mobile sonna. C'était Seignosse.

– Merci pour le Belge, commença-t-il. Vous avez joué les boys scouts, je

me suis déguisé en assistance sociale. Sale boulot, mais vous avez bien fait de nous l'amener. On arrive au bout du chemin. En plus du Belge dont l'histoire explique tout – je te passe la visite à la morgue pour la reconnaissance du corps – j'ai reçu le rapport du labo de Toulouse. Le propriétaire du gant est un Serbe, Zlatko Spasovic. C'est du lourd. Il est mêlé à l'assassinat, en mars 2003, du Premier ministre serbe Zoran Djindjic que l'on surnommait le « Kennedy serbe », celui qui avait fait tomber Slobodan Milosevic. Le procureur va dessaisir l'Unité d'Investigation et de Recherche de Saint-Jean-de-Luz au profit de l'antenne du SRPJ de Bordeaux et nous allons devoir passer la main. Nous faisons un point presse demain au commissariat à 17 heures. Ça te laisse le temps de te renseigner sur le tueur. Qu'est ce qu'on dit au monsieur ?

– Merci Petit Poulet. À demain. Dors bien.

Seignosse raccrocha.

Ce fichier d'empreintes génétiques, constitué à l'origine pour les délinquants sexuels, mais étendu au grand banditisme et au terrorisme, avait du bon. L'implication du Serbe Zlatko Spasovic signifiait que le contrat avait été lancé par des gens d'envergure. Certes, il y aurait encore du grain à moudre si l'on arrêtait Spasovic. Notamment les reconstitutions, car il ne faisait aucun doute que le Serbe était l'auteur des deux assassinats. Mais l'enquête allait s'orienter vers d'autres sphères et s'éloigner de la Côte basque et de Chantaco. Le bouquet final se tirerait ailleurs. Frustrant mais logique.

Il était 22h30, trop tard pour *La Gazette*. J'appelai quand même Roland Campan pour lui annoncer la nouvelle.

Les informations de Seignosse m'avaient régénéré et je me sentis à nouveau une âme de Rouletabille. Je me souvenais d'un papier que j'avais lu sur l'assassinat de Djindjic : je fis donc ronfler Internet.

Une main de plomb avait enfilé le gant que j'avais trouvé. Zlatko Spasovic, en effet, n'était pas un enfant de Marie. « Le Serpent », c'était son surnom, était un prédateur de haute volée. Colonel dans la police, il avait fait partie en 1995 de la JSO, l'Unité des Opérations Spéciales de la Sécurité de l'État, créée par Slobodan Milosevic, juste avant l'écclatement de la Yougoslavie en

1991. Avec cette unité, il avait également participé massivement à la « purification des territoires serbes » et avait modifié le destin de quelques opposants.

Spasovic était apparu sur les tablettes en 1986, en participant à un casse retentissant, à Belgrade, avant de s'engager dans la Légion Étrangère, au 2^e REP de Calvi, d'où il déserta en 1992. Il rallia alors une milice paramilitaire, les « Tigres » bien connus pour leurs exactions en Bosnie et en Croatie. Fort d'un CV de plomb, il fut recruté alors dans l'unité des bérets rouges de la JSO. On le retrouva ensuite du côté du clan mafieux de Zemun, ville de la banlieue de Belgrade et dans la nébuleuse de Aca Tomic, chef de la Sécurité Militaire, le KOS, puissant service de renseignements de l'armée yougoslave.

Zlatko Spasovic faisait partie de cette camarilla d'agents plus ou moins secrets, de nationalistes, de policiers, de miliciens, de criminels de guerre ou de paix, de gangsters, pour qui il fallait profiter du chaos, et qui s'étaient livrés à tous les trafics, des armes à la drogue, en passant par les femmes et les cigarettes.

Opérations d'envergure au grand jour ou actions clandestines en territoire hostile, sections surentraînées et surarmées ou petites équipes à l'armement léger, motivation politique ou crapuleuse, aucune forme d'intervention n'était étrangère à Zlatko Spasovic, par ailleurs tireur d'élite, spécialiste du Heckler & Koch G3, un fusil de calibre 7,62, le même qui avait tué Zoran Djindjic.

Trop encombrant, cet amateur de voitures rapides et adepte du coup de feu dans les discothèques, les soirs où l'ambiance tombait, avait disparu de la circulation à la suite de l'assassinat du Premier ministre serbe, le 12 mars 2003.

C'est donc une bête de guerre, un chien féroce, qui était venu mordre par deux fois à Chantaco. Et ce n'étaient donc pas des voleurs de poules qui avaient pu avoir recours à un tel spécialiste en coups tordus.

« Les commanditaires ont donc de la surface », c'est ce que je me dis en baillant et en éteignant mon ordinateur. Je n'avais pas appelé Geneviève, pas le temps. Elle ne m'avait pas appelé non plus, le flair.

Une nuit paisible et j'aurai toute la matinée pour rédiger mon papier en attendant le point presse de Seignosse et du procureur.

Je me levai à 7h30. L'orage de la veille avait lavé le ciel qui bombardait son cobalt tout azimut, sous les rayons d'un soleil déjà content de luire. Je sautai dans un bermuda, enfilai un tee-shirt et des tongs et rejoignis la plage du Fort de Socoa pour une trempette matinale, vivifiante. Un petit tour sur la digue et j'étais de retour chez moi. Une douche, un café et un jus d'orange, triptyque matinal immuable, et j'attaquai la journée.

Je relus mes notes sur Spasovic et commençai mon papier. Peu avant onze heures, j'avais terminé. Je n'arrivai pas à joindre Geneviève. Je me rendis donc à Chantaco : neuf ou dix huit trous ? Je verrai suivant les gens que je rencontrerai.

Beau temps et peu de monde, Chantaco était à nouveau un paradis. Les azalées fleurissaient, les petits oiseaux caquetaient, et en cette heure médiane, les golfeurs ne se bousculaient pas au portillon. C'est donc seul que je pris un départ. Le « un » fut avalé en cinq coups, honorable pour moi. Ce fut plus laborieux sur le « deux » un par 4 interminable et en montée. Égaré à gauche au milieu de la rangée d'arbres, je dus me recentrer avant d'atteindre le green et de le visiter consciencieusement, tournant autour du trou avec une imbécile régularité : double boggey ! Au trois, j'envoyai ma balle juste à gauche du green. Une approche rapide et musclée – « Je suis un con, je le savais ! » hurlai-je – m'éloigna du trou que je mis deux coups à atteindre.

Et j'arrivai au « quatre », le trou noir. Celui où deux innocents avaient payé de leur vie une erreur encore inexpliquée. Je ne pus alors m'empêcher de penser aux amis de Sapiac et à la folle soirée de mardi, puis au Belge et à son camping-car. Et je me surpris à un regard circulaire, au cas où... Je n'avais pas peur, mais je ressentais comme une gêne, une sorte d'étouffement : des petits frissons me piquèrent les omoplates. Je ne drivai pas tranquille, attentif au moindre bruit. Swinguant lentement, je m'appliquai sans y penser et mon coup fut quasiment parfait. Pas très longue, mais droite comme un « i », la balle vola bien au-delà du plateau et du piquet des 135 mètres, au milieu du fairway. Je me surpris à sourire en tirant mon chariot. Mon coup de fer 9, pour assurer, n'assura rien que le sable du bunker de gauche : dommage ! Une

sortie de bunker comme jamais, poignets bien cassés et tête de club fluide, et la balle vint frôler le mat du drapeau, s'immobilisant à moins d'un mètre du trou. Une grande première pour moi, dont le dosage n'était pas le point fort. En avais-je d'ailleurs ? Je m'appliquai sur mon putt et le « cloc cloc » de la balle au fond du trou me ravit. Ramassant ma balle, je saluai et remerciai une assistance imaginaire puis levai les bras au ciel.

Au cinq, trou au départ aveugle, un drive de poitrinaire et un coup dans le fond à droite rompirent le charme. Je fis néanmoins tinter la cloche indiquant aux joueurs suivants que j'étais hors de portée de leurs drives.

J'enfilai un chapelet de double boggey jusqu'au neuf et me dis que ça suffisait. D'ailleurs, je n'avais plus la tête au golf, pensant au point presse de l'après-midi.

Je rangeai mon sac, montai au vestiaire, me douchai, me changeai et descendis au club-house. Au bar, je rencontrai Bernard, policier gourmand à la retraite et amateur de vins, avec qui je partageais des recettes et des bonnes adresses au cours de parties où la concentration s'évaporait facilement.

Bernard lisait *La Gazette* : nous parlâmes donc de l'enquête. Un café pour Bernard qui allait prendre le départ et un demi panaché pour moi qui venais de finir.

Le secteur était calme. Le salon de bridge, aquarium de carreau, trèfle, pique et cœur, attendait ses poissons. Tout était de nouveau luxe, calme et volupté. Je ne m'attardai pas, et rentrai chez moi pour chercher encore du côté des compagnies d'assurances et de l'ancienne Yougoslavie.

Chapitre 18

Terminus, tout le monde descend

Arrivé chez moi, je m'installai à mon bureau et me mis à pianoter sur mon ordinateur, à la recherche d'autres renseignements sur Spasovic. Je me repassais le film de ces derniers jours. Tout s'emboîtait parfaitement. Pourtant il y avait quelque chose qui clochait. Comment quelqu'un comme Spasovic pouvait-il faire deux fois une erreur sur la personne ? Cela ressemblait à de l'amateurisme. Tout ce que n'était pas la machine à bosseler serbe.

Et je me rappelai les mots de Christian Simonet dans le bureau de René Tellechea, le vendredi après-midi : « J'avais prévu un départ à 18 heures pour neuf trous... Il vaut mieux que j'annule, non ? »

En parlant du départ, le PDG de La Céleste avait dit « prévu » et non « retenu », comme le caddy master me l'avait précisé mardi matin à propos de la mort de Sapiac qui avait pris la place de Simonet, le lundi à 18h.

Je téléphonai à Chantaco et demandai le starter.

– Avez-vous la liste des départs de vendredi dernier ?

– Bien sûr. Que voulez-vous avoir ?

– Monsieur Simonet avait-il réservé un départ à 18 heures ?

– Un instant s'il vous plaît. Non, personne n'avait retenu cet horaire.

– Merci. À bientôt.

Comment Spasovic avait-il su alors, l'intention de Simonet de jouer vers 18h à son retour du Portugal ? Pour que Spasovic se mette à l'affût, il avait

bien fallu que quelqu'un le prévienne. Qui savait que Simonet avait l'intention de jouer ce vendredi vers 18 heures ? L'intention seulement, puisqu'il n'avait finalement retenu aucun départ. Quelqu'un de proche, de très proche.

Il n'y avait que Simonet pour le savoir. Je lui téléphonai.

– Je viens aux nouvelles et je te renouvelle mes excuses pour la façon brutale dont je t'ai mis au courant de l'affaire, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

– Brutale, ah, ça oui ! Ça m'a coupé les jambes. C'est ce que j'ai tout de suite dit à Fédor.

– Fédor ?

– Oui, Fédor Cab, mon vieux copain, le patron de Poulencis, les médicaments. Tu dois savoir qui c'est. Il est membre à Chantaco où il vient de temps en temps.

– Le partenaire « européen » de la « Sécurité Totale », c'est lui alors ?

– Oui, tu as compris, mais là, embargo total. Plus pour longtemps, mais je compte sur toi.

– D'accord. Ça ne change rien à l'affaire. Quand as-tu vu Cab ?

– Je ne l'ai pas vu, il n'est pas dans sa maison de Saint-Jean-de-Luz en ce moment. Il m'a téléphoné jeudi en début de matinée pour me demander quand je rentrais à Ascaïn.

– Tu lui as dit que tu voulais jouer le vendredi à 18h ?

– Bien sûr, pour le cas où il serait dans le coin. Mais il était à Podgorica au Monténégro pour développer son secteur de production. Après ton coup de fil et celui de Seignosse, je l'ai rappelé pour lui raconter toute l'histoire et lui demander de se méfier aussi. On ne sait jamais. Il m'a même conseillé de ranger les clubs, au moins pour le week-end. Ce que j'ai fait.

– Allez, porte-toi bien, mais fais gaffe quand même.

Fédor Cab savait que Simonet avait l'intention de jouer au golf vendredi soir. Et il était au Monténégro ! Le Monténégro proche de la Serbie d'où débarquait Spasovic.

Tous sabords ouverts, je réfléchissais à toute vapeur. Non, c'était trop gros ! Quoi que.

Mais quand on veut tuer son associé, on ne se trompe pas de victime. Il y avait là une incongruité qui convenait mal aux assassinats. Et les zèbres, même mal rayés comme Spasovic, ne se trompaient pas.

Pourquoi faire croire que l'on veut assassiner Simonet, si on ne l'assassine pas ? À moins que ce ne soit pour plus tard, et programmé ainsi.

Je me souvins alors d'un film policier où tous les passagers d'un compartiment d'un train de nuit, étaient assassinés pour masquer un seul crime et noyer, si l'on ose dire, le poisson.

Faire assassiner un associé, passe encore. Mais son meilleur ami ?

Dans ce milieu impitoyable où les variations du cash-flow et les marées, basses ou hautes du Cac 40, sont le flux et le reflux de la vie, il y a d'autres moyens que l'assassinat pour éliminer un concurrent. Les OPA inamicales, les grandes manœuvres en conseil d'administration, les banquiers qui ne suivent plus, autant de petits meurtres entre amis, qui tuent plus sûrement qu'une balle de 357 Magnum.

L'argent ne semblait donc pas le motif de l'opération. La bouffe non plus. Restait donc le cul, ressort suave et élastique de plus d'une intrigue.

Qui baisait qui ? C'était peut-être le nœud du problème. Je me résolus alors à un tour d'alcôve.

Cab et madame Simonet ? Non. Christian était marié à un cadenas, charmant, mais un cadenas.

Simonet et madame Cab ? Eh, Eh ! La sémillante Stéphanie Cab, je m'en souvenais maintenant, avait fait quelques apparitions remarquées à Chantaco. Une belle trentaine, mais triomphante, chevelure de lionne, seins autoritaires,

stringuée au maximum, elle avait promené des fesses hautes sur des jambes de reine pendant un moment, faisant rissoler le club-house, puis avait disparu de la circulation.

Il n'y avait que Geneviève pour m'en dire plus. C'était lundi et elle ne travaillait pas. Je lui téléphonai.

– Comment va la madone des potards ?

– Pas aussi bien que Nestor Burma, mais je vais m'en sortir.

– Pourrais-je te voir ? Il se peut que tu aies des trucs à me dire.

– Des trucs à te dire ? Quels trucs ?

– Connais-tu bien Fédor Cab ? Parle sans t'émouvoir.

– Un peu, sans plus.

– Et sa femme ?

– Mieux.

– Alors, tu as des trucs à me dire. Quand m'accordes-tu une audience ?

– Quand tu veux, monsieur le mystérieux. Je suis chez moi. Monte tout de suite, je t'attends.

– J'arrive.

Cinq minutes après, j'étais chez Geneviève.

Petits coups de sonnette, aboiements pâles, et j'étais dans la place.

Pieds nus, bermuda et chemisier rouges soulignant sa peau dorée, Geneviève tenait de la fraise que je me gardais bien de croquer. Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais j'avais du boulot. Je ne m'autorisai qu'un baiser léger, insensible au coup de langue de Geneviève.

– Bon tant pis ! commença-t-elle. Qu'as-tu besoin de savoir sur Stéphanie Cab ?

– Tout. Je viens d'apprendre de Christian Simonet que Fédor Cab était son meilleur ami, et même son futur associé dans cette affaire d'assurance. Or il se pourrait que celui qui veut se payer Simonet, ce soit Cab justement. Et ce n'est pas pour le business.

– Donc, tu penses au cul ?

– Très juste.

– Tu n'as peut-être pas tort, car Christian et cette Stéphanie ont eu une aventure autrefois, juste avant qu'elle n'épouse Cab, il y a une dizaine d'années.

– Mais Christian était marié !

– Pauvre innocent ! C'est ton copain et tu ne le connais pas ! Il a toujours eu le gardon qui frétille. Et il continue à sauter sur tout ce qui bouge, je te le dis. Tu crois que Sophie Cahuzac s'est payé toute seule son coupé Mercedes avec la pension de son ex ? Tu regardes, mais tu ne vois rien.

– Le cul des autres ne m'intéresse pas. Seul le tien m'enchant. Et Stéphanie Cab ?

– Tu te souviens, elle a fréquenté Chantaco, ça a duré six mois, avant que son mari ne mette le holà. Je ne sais pas ce qu'elle a fait ni avec qui, mais elle était plutôt du genre saute au paf, et elle butinait sans trop regarder où était plantée la tige. Je l'ai su par Maïté à qui elle avait failli piquer son mec de l'époque.

– Tout ça ne m'explique pas ce qui se passe aujourd'hui. Tu crois que Christian et Stéphanie Cab ça a pu continuer ?

– Si quelqu'un est au courant c'est Laurence.

– Laurence ?

– Et oui, Saint Couillon ! Elle a été la maîtresse de Christian pendant presque deux ans. Et il n'y a pas très longtemps que c'est fini. Attends, je l'appelle.

Geneviève s'installa à son bureau, composa le numéro de Laurence et enclencha le haut-parleur. La conversation dura un bon quart d'heure. Ce qui n'est pas beaucoup pour deux amies qui ont beaucoup de choses à se dire.

Plus j'en apprenais, plus je tombais des nues et plus je me sentais un détective privé de sens olfactif et visuel. Je n'avais rien vu et rien senti.

Selon Laurence, qui l'avait en travers et qui suivait donc de près les tribulations galantes du PDG de La Céleste, la liaison entre Christian Simonet et Stéphanie Cab aurait repris de plus belle depuis un an environ, dans une discrétion quasi totale. Quasi totale seulement. La transparente et bien terne Madame Simonet, depuis longtemps au courant de tout, se résignait dans un silence confortable pour tout le monde.

Si Laurence, femme avertie, en valait deux, pourquoi Cab, homme averti lui aussi, n'en valait-il pas de même ? Il allait donc encore frapper.

Gonflé, Fédor Cab ! Et dangereux. Le séillant et pointu Christian Simonet n'était qu'en sursis. Il fallait aviser, et vite.

– *Compartiment tueurs*, lâchai-je. Je me souviens du titre. Un film de Costa-Gavras, dans les années soixante, avec Yves Montand, Simone Signoret, Catherine Allegret et Michel Piccoli, entre autres. Une représentante en parfumerie était retrouvée étranglée dans un train de nuit et une à une, toutes les personnes, témoins du meurtre, interrogées par Yves Montand, qui jouait le rôle de l'inspecteur, sont assassinées. Et une seule était la « bonne » victime.

– Et bien, nous y sommes, commenta Geneviève. Tu as enfin senti quelque chose, et c'est du roussi. Et tu ne peux pas faire autrement que d'en parler à Seignosse, sinon Christian risque d'y passer.

J'appelai donc Seignosse pour négocier ma découverte : rien ne transpirerait au cours de la conférence de presse de l'après-midi, uniquement consacrée à l'autopsie, aux Belges et à Spasovic, ainsi j'aurais toujours le coup d'avance qui faisait le succès de *La Gazette*. Et Seignosse s'engageait à me tenir au courant de ce qu'il allait découvrir du côté de Cab. Un bon accord. De plus, je décidai de n'avertir Roland Campan qu'après la conférence de

presse.

– Si tu veux partager mon repas ?, demanda Geneviève qui, Margot sans chat, avait quand même dégrafé son corsage. Et je ne pus que penser à Fernande, puis à Éléonore.

Ce fut un peu plus qu'un repas. Le partage fut intense et nous n'en perdîmes pas une goutte. Un saut dans la piscine calma nos sens amusés.

Je dévalai Bordagain d'un coup de scooter mutin, l'esprit et le corps froids.

Lors de la conférence de presse, Seignosse fut parfait en Donald de l'information, alors qu'il en était l'Oncle Picsou. Les journalistes des autres médias me firent la gueule, mais je m'en moquais : c'était moi qui avais trouvé le gant, pas eux.

Comme prévu, le Procureur de la République annonça que le SRPJ de Bordeaux prenait le relais, ce qui signifiait que Seignosse ne lui avait encore rien dit : les pistes se brouillaient un peu plus pour la concurrence, à mon grand plaisir.

Arrivé en retard Roland Campan me questionna.

– Ton papier est prêt ?

– Oui, je n'ai plus qu'à l'écrire. Tu es venu à moto ? Allons à Chantaco. C'est importantissime.

– Je n'ai pas le temps, partons tout de suite.

Chacun enfourcha sa monture, et nous gagnâmes le golf.

– Qu'est-ce qui se passe ?, demanda Roland, à l'abri des platanes du parking.

– On a tout faux. Ce n'est pas le PDG de La Céleste qui est visé, mais Christian Simonet, queutard à ses riches heures, et elles sont nombreuses, je viens de l'apprendre : *exit* le business, bienvenue sur « cul.com ». Moins glorieux, mais beaucoup plus marrant. Notre ami joue l'effervescent, se farcit la jolie madame Cab, mais le marchand de comprimés n'avale pas la pilule et

lui a envoyé un archer du fin fond de la Serbie où, d'ailleurs, il compte bien faire fabriquer quelques-unes de ses potions.

– Stéphanie ?

– Oui, Stéphanie.

– Mais, c'est fini entre eux, et depuis longtemps.

– Et bien non. Ça continue, encore et encore, et ce n'est pas Francis Cabrel qui me l'a dit, mais quelqu'un de sûr. Pour moi, les deux premiers meurtres ne sont qu'une diversion pour faire croire à l'erreur, jusqu'à l'assassinat de Christian. J'ai vu un film comme ça, il y a longtemps. D'ailleurs, ça a presque marché. L'enquête s'est orientée vers le côté que souhaitait le commanditaire.

– Comment en es-tu sûr ?

Je fis le récit de mes réflexions et de ce que je venais d'apprendre.

Tout d'abord le coup de téléphone de Cab, le jeudi matin à Simonet au Portugal, pour connaître l'heure du départ de son rival, le vendredi à Chantaco.

Puis le conseil de Cab à Simonet de ne pas jouer, quand Simonet lui raconte le premier assassinat.

Ensuite l'ignorance de Cab sur le fait que Simonet n'a pas retenu le départ, mais l'a simplement envisagé. Cab est donc le seul à savoir que Simonet a l'intention de jouer. D'où l'envoi du tueur pour une seconde « erreur ».

Enfin les révélations de Laurence sur la nouvelle liaison, dangereuse celle-là, de Christian Simonet et de Stéphanie Cab.

Roland Campan est convaincu : branle-bas de combat à *La Gazette*.

– File rédiger ton papier, je m'occupe du reste, m'intima-t-il.

Écrire l'article sur l'agilité extraconjugale de Simonet et sur les féroces appétits de vengeance de Cab n'allait pas me prendre longtemps. Avant de commencer, je téléphonai à Seignosse.

– As-tu pu joindre Simonet ?

– Je l’ai même vu. Tu as raison, il est l’amant de Stéphanie Cab et Cab sait tout depuis six mois au moins. Madame Cab s’en est rendu compte ces jours-ci et elle a averti Simonet samedi. Je peux te dire qu’il se fait tout petit. Et il est terrorisé car l’autre est un dur. J’allais t’appeler. Il faut que tu nous rendes un service. Je m’arrangerai avec le procureur. Tu dois absolument sortir un papier d’enfer demain, en mettant les pieds dans le plat, pour surprendre Cab et nous laisser le temps de nous organiser. Quant à Simonet, il n’est pas en mesure de n’être pas d’accord. Spasovic est ici, j’en suis sûr. Perdu pour perdu, avec son nom demain dans la presse, il est capable de faire un éclat. Mais si on l’associe à Cab, ça peut bouleverser ses plans et le freiner dans son élan. S’il y a un problème avec Campan, je l’appelle tout de suite.

– Aucun, nous en avons déjà discuté, il est d’accord.

– La chasse est ouverte, mais mon dahu est blindé.

– Bonne chance, Petit Poulet !

– Pisse-moi une bonne copie, à demain.

Le chevreuil était lancé, c’était l’hallali. Mais qui allait-on servir ? Simonet, Spasovic, Cab ?

Excité par la demande de Seignosse et soulagé par l’attitude de Simonet que je n’aurais pas voulu trahir, je fis crépiter l’ordinateur.

Il n’était pas 20 heures, que j’envoyais à *La Gazette* mon second papier de la journée intitulé : « Meurtres de Chantaco : la Bourse ou le lit ? ». *Le Parisien* eut aussi son lot de révélations.

C’est en travailleur satisfait du devoir accompli que j’appelai Geneviève pour lui demander s’il lui restait encore quelque chose à manger.

– Viens toi-même ouvrir la porte du réfrigérateur et tu verras bien, me répondit-elle.

Au ton qu’elle employa, je sus que la petite lumière resterait allumée tard dans la nuit.

Chapitre 19

Retour au Club House

En ce mardi matin, tout s'accéléra.

Fédor Cab de retour de ses affaires monténégrines, avait volé vers la Côte basque où il était arrivé par l'avion du matin. Un taxi le transporta jusqu'à sa maison de Sainte Barbe à Saint-Jean-de-Luz. Fatigué par un voyage éprouvant, il n'avait pas lu la presse. Pourquoi faire d'ailleurs ? Tout se déroulait selon ses plans. Spasovic avait fait du bon travail et s'appêtait à finir le boulot. Le Serbe n'avait plus qu'à attendre son feu vert pour supprimer Simonet, et toucher les 500 000 €, l'autre moitié du contrat, pour solde de tout compte.

C'est pour cela que Cab était à Saint-Jean-de-Luz. Il aurait préféré se tenir éloigné de l'affaire et rester en Suisse par exemple, jusqu'au dénouement, mais les banques où il pouvait lever cette somme sans encombre se trouvaient à Pampelune, en Navarre, Communauté Autonome

Espagnole aux règlements fiscaux et bancaires particulièrement favorables aux entrepreneurs, fussent-ils de pompes funèbres, comme Cab présentement. Mais il serait à Paris dès ce soir, via Pampelune et Madrid.

Sans le savoir, Fédor Cab était entré dans une sacrée nasse, en regagnant son domicile luzien. Il avait tout d'abord donné du grain à moudre aux poulets, moins dangereux que l'allumé des Balkans, mais beaucoup plus nombreux. Il était ensuite tombé dans la gueule du loup avec un Spasovic aux abois depuis les révélations parues dans la presse.

Car Seignosse avait raison. Zlatko Spasovic n'était pas loin. Sous une fausse identité, il séjournait à *La Réserve*, un joli hôtel proche de la maison de

Cab. Ce qui fait qu'en ce premier mardi de juillet, paisible quartier résidentiel surplombant la baie de Saint-Jean-de-Luz, Sainte Barbe était un baril de poudre, investi discrètement par les hommes de Seignosse, et choisi non moins secrètement par Spasovic comme lieu de villégiature. Et tout ce petit monde avait pris la maison de Cab comme terrain de manœuvre.

Spasovic avait lu les journaux et notamment *La Gazette* qui lui donnait une place de choix, avançait le nom de Cab et révélait le mécanisme de l'affaire. Pour le tueur, le contrat était rompu. Spasovic avait l'assurance que Cab n'apparaîtrait pas. Or ce n'était plus le cas. Seul, le Serbe pouvait s'en sortir, il le faisait depuis des années, au milieu de gens comme lui. Aujourd'hui, il traînait un boulet : Cab n'était pas du même monde et devenait une menace pour lui.

Cab n'avait pas rempli son rôle, qui aurait dû être celui du cocu magnifique, puisque ignorant.

Cab devait donc le relever de sa mission et le dédommager.

Cab paierait pour avoir mis la vie de Spasovic en danger, puisque l'on savait désormais pour qui il travaillait. De plus, de chasseur, il devenait chassé. Et Spasovic savait mieux que quiconque qu'à l'abattoir, il vaut mieux faire le boucher que la vache.

Il fallait que le Serbe rencontre Cab au plus vite car il aurait du mal à aller au bout du plan initialement prévu : retrouver Cab à Pampelune, empocher l'argent, revenir en France - il y en avait pour un peu plus de deux heures aller-retour en voiture - prendre le même avion que Simonet à Biarritz-Parme et l'assassiner en arrivant à Orly.

Zlatko Spasovic se rendit donc à pied chez Fédor Cab qu'il savait être chez lui. Ils iraient à Pampelune ensemble, il n'y avait pas d'autre solution, car Spasovic n'avait plus confiance en Cab.

C'est donc remonté comme un skieur en haut de la piste noire à Gourette, qu'il se présenta chez Cab.

La maison poulaga, qui planquait autour de la résidence depuis la veille, le

laissa entrer.

Cab, qui était seul, ouvrit la porte et le fit entrer prestement. Il n'eut pas le temps de revenir de sa surprise que Spasovic, furax, lui fourrait *La Gazette* sous le nez.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?, martela le Serbe.

– Vous avez perdu la tête ! hurla Cab. Que faites-vous ici ? Nous avons rendez-vous à Pampelune.

– Vous avez lu les journaux ? s'emporta Spasovic.

– Non, pas encore.

– Ils savent tout.

– Ce n'est pas possible.

– J'ai perdu un gant et ils savent que c'est moi qui ai tué les deux golfeurs, mais ce n'est pas trop grave. Ce qui est grave, c'est que l'on sait que vous êtes le responsable de tout, que vous êtes cocu et que vous le saviez depuis longtemps. Ça change tout.

Cab arracha *La Gazette* des mains de Spasovic et lut les articles consacrés à l'affaire. Ses mains tremblaient, il s'empourrait au fur et à mesure que sa lecture avançait.

– À cause de vous je suis découvert, hurla Cab.

– Non, le reprit froidement Spasovic. À cause de vous, votre plan est découvert et l'on connaît les vrais motifs. Je ne peux plus tuer Simonet, et ma sécurité est compromise. Nous allons aller à Pampelune où vous allez me dédommager : 250 000 € pour moi, le reste pour vous. Vous en aurez besoin.

– Jamais de la vie, vous avez tout fait foirer. Vous n'aurez rien de plus. Sortez de chez moi.

Cab saisit un lourd cendrier, le lança sur Spasovic et se rua sur lui. Spasovic para l'attaque, empoigna Cab à la gorge et lui assena un coup de tête sur le

nez qui éclata. Un coup de genou dans les noix finit par le neutraliser. Par précaution, Spasovic lui farcit le buffet d'un crochet du gauche et le jeta vers un canapé où Cab atterrit en faisant valdinguer une énorme lampe et une table basse où figurait, dans des médaillons d'argent, toute une saga de visages familiaux. Souffle coupé, visage ensanglanté, il ne ressemblait plus à grand chose. Spasovic se dirigea vers la cheminée où il saisit le tisonnier. Acerbe le Serbe. Mais la maison poulaga avait réagi et investissait les lieux. Spasovic visa rapidement Cab et jeta le tisonnier comme une sagaie qui se planta dans la cuisse du PDG de Poulencis, lui arrachant un cri de bête. Spasovic disparut vers l'office et le garage : il avait auparavant étudié les lieux.

Les policiers perdirent du temps avec le blessé baignant dans son sang. Spasovic déboula dans le garage, fit démarrer le 4X4 de Cab, pulvérisa la porte, et sortit en trombe de la villa, fonçant au milieu des policiers. Il obliqua vers la droite en empruntant les petites rues qui descendent vers la plage.

Coups de frein, crissement de pneus, avec la meute policière aux trousses, même en voiture, c'était la grande évasion.

Spasovic traversa Saint-Jean-de-Luz, contournant le centre ville et le marché du mardi matin. Il s'engagea vers Ciboure, Socoa et la Corniche avec une idée en tête, revenir vers Urrugne et le col d'Ibardin, puis disparaître en Espagne par la montagne.

Il attaqua la Corniche pied au plancher, monta la première côte sans prendre le temps d'admirer le paysage et fonça vers le rond-point où il lui fallait prendre à gauche pour rejoindre Urrugne. Il avait réussi à semer ses poursuivants qui, du moins l'espérait-il, ne le verraient pas changer de direction. Mais il conduisait trop vite. Il ne put négocier son virage, mordit sur le bas-côté et dérapa. Le 4X4 tira tout droit, traversa un taillis et plongea vers l'océan qui grondait au bas de la falaise. Le véhicule se fracassa sur les rochers et explosa dans le soleil du matin. Du haut de la falaise, les policiers ne purent que constater les dégâts : pour Spasovic, la poursuite et les poursuites s'arrêtaient là. Pas de requiem pour le tueur. Ni fleurs ni couronnes, juste une fumée noire au-dessus du cercueil automobile et calciné du Serbe, ultime coup d'encensoir pour voyage en enfer.

Pendant ce temps, Seignosse était arrivé à Sainte Barbe. Il n'eut aucun mal à recueillir les aveux d'un Cab sanglant, geignant et hoquetant.

Seignosse convoqua les médias au domicile de Cab, pour un point presse improvisé dans le parc, sur les lieux encore chauds de stupeur, de rancœur et de fureur.

L'enquête était bouclée, la messe était dite. Seignosse passait la main, c'était désormais à la justice d'équilibrer la balance.

La vengeance du PDG de Poulencis ne s'accomplirait pas.

Christian Simonet avait eu de la chance de résister à cette OPA sauvage lancée par son meilleur ami. Mais désormais, la « Sécurité Totale » avait plus que du plomb dans l'aile.

Il avait suffi d'un rien pour que le plan de Cab capote.

Si Christian Simonet avait retenu l'heure de son départ de vendredi auprès du starter, avant de l'annuler, comme la première fois, la piste du règlement de compte pour cause de business aurait continué à être la seule suivie. Cab aurait pu aller au bout de son plan : le second meurtre serait également passé pour une erreur sur la personne. Contrairement à son habitude, Simonet n'avait pas retenu l'heure de son départ, ne faisant que l'envisager. Mais il en avait parlé à Cab qui se trouvait donc être le seul à connaître l'intention du PDG de La Céleste, et donc le seul à pouvoir renseigner le tueur. En effet, l'erreur sur la personne ne pouvait être retenue que si l'heure de départ de Simonet était notée sur le registre du starter, offrant ainsi la possibilité à celui qui le désirait de savoir que Simonet jouerait, et à quelle heure il serait au trou numéro quatre.

Ce petit détail avait orienté l'enquête sur une toute autre piste : adieu business, bonjour les fesses. Et cela avait perdu Cab.

On était mardi, mais le premier de juillet : Chantaco était donc ouvert, comme tous les mardis en période de vacances scolaires.

Je ne pus résister au plaisir de faire un petit tour au golf, où la lecture de *La Gazette* avait dû faire les délices du club-house et où la nouvelle de

l'arrestation de Cab avait dû se propager, malgré la discrétion de René Tellechea rapidement averti par Seignosse. J'aurais bien le temps, après cet intermède, d'écrire mon papier.

Et il y en avait du monde au royaume du crocodile !

Les retraités turbos fourmillaient, du comptoir au putting green, en grappes volubiles et colorées. Je slalomaï entre les chariots pour arriver au bar où trônait Enzo, expliquant tout à tout le monde, se prévalant d'avoir été quasiment dans le secret des dieux.

– Et une mauresque pour l'escroc ! hurla-t-il au serveur.

Car s'il connaissait tout, Enzo me connaissait aussi, mes habitudes apéritives et mon goût pour le pastis enrichi de sirop d'orgeat dans les occasions particulières. Et la fin de cette enquête en territoire ami, constituait une occasion extrêmement particulière.

D'ailleurs c'était l'heure et je ne me fis pas prier pour faire tournoyer les glaçons dans le liquide paille, avant d'en savourer la première gorgée. Les questions fusaient auxquelles répondaient aussi Enzo, attaché de presse improvisé et substitut appliqué, débordé que j'étais.

Le serveur me fit signe : René Tellechea m'attendait dans son bureau.

– Je monte chez René, je reviens, expliquai-je.

René m'attendait sur le pas de son bureau.

– Entre, entre, Xanti, tu veux un petit apéritif ?

– Non merci, René, j'étais entrain d'en prendre un.

– Alors, c'est vraiment fini. Tu étais là-bas ? Seignosse vient de m'appeler et je t'ai vu arriver.

– Ça s'est passé comme je l'ai écrit. Ce Christian, c'est un terrible. Je ne le connaissais pas sous cet angle. Cab non plus à vrai dire.

– Incroyable, non ? Je n'aurais jamais imaginé ça de lui. Pour Christian, je

savais sa première liaison avec madame Cab avant qu'elle ne se marie. Il a toujours été un rapide, mais je pensais que tout était fini entre eux, surtout depuis le mariage de Fédor : ils étaient très très amis et faisaient des affaires ensemble. Mais de là à le faire tuer... Je n'en reviens pas. Je suis catastrophé pour Fédor, il a tout perdu maintenant. Enfin, c'est fini et c'est tout ce qui compte. Nous allons commencer à respirer de nouveau. Mais tu sais que ça nous a amené du monde, cette affaire ? Nous avons très bien travaillé ce week-end : 50 % de green fees en plus par rapport à l'année dernière.

– Je te l'avais dit.

– C'est vrai, mais j'aurais préféré que ça n'arrive pas, tu nous connais.

– Vous aurez droit à un dernier coup de l'étrier demain dans la presse et puis tout redeviendra comme avant. »

– Je l'espère.

Le téléphone sonna et je pris congé de René Tellechea.

Il était midi passé et le club-house offrait une ambiance à nouveau feutrée. Enzo, rigolard gardien du temple, assurait la permanence au bar et veillait sur ma mauresque abandonnée et mouillée de glaçons fondus.

– J'attendais ton retour pour en commander une autre, celle-ci n'est plus présentable. Si nous déjeunions ici en attendant l'arrivée des brideurs. Avec les commentaires qui vont aller avec, ça va être quelque chose.

– Bonne idée, mon papier de demain n'en sera que plus assaisonné.

Nous déjeunâmes d'un confit de lapin cerné de pommes forestières et arrosé d'un Pécharmant docile. La tarte Tatin qui suivit fut servie en configuration Enzo, coiffée de chantilly et lestée d'une boule de vanille. Une option périlleuse certes, mais non dépourvue d'avantages, comme celui, redoutable, de vous faire glisser vers une somnolence souriante mais quasiment inéluctable. C'est lestés de cette certitude, que nous allâmes déguster notre café dehors sous les chênes, mollement affalés sur des chaises longues, avant de nous enfoncer activement dans une digestion passive.

L'arrivée massive sur le putting green, de joueurs en phase de réglage avant de s'élancer pour un parcours désormais sans danger, signifiait qu'il était aux alentours de 13h30. La noria reprenait. Les commentaires aussi. D'un œil, mais des deux oreilles, j'essayais de n'en rien perdre. Il était temps de me diriger vers le salon de bridge entrain de se remplir, et d'écouter en sirotant un second café. Enzo suivit le mouvement.

Le croustillant des révélations et la sauvagerie de la vengeance, s'ils ravissaient et effrayaient à la fois, cédaient cependant la place à l'inattendu du dénouement et au soulagement qu'il provoquait.

Christian Simonet avait choisi rapidement et définitivement le Portugal pour d'autres parcours, tandis que Stéphanie Cab, paraît-il, se morfondait à Morfontaine.

On pourrait de nouveau driver au « quatre » sans regarder autour de soi, et Dédé Aramendi circulerait encore tout son soûl, sans craindre de freiner sur un cadavre.

Chantaco redevenait Chantaco, émeraude au pied de la Rhune, ciboire du temps qui coule et patène de nourritures terrestres.

Je regagnai mon domicile et m'installai à mon bureau pour écrire mon dernier papier.

J'appelai tout d'abord Roland Campan. Le boss de *La Gazette* était sur un nuage : les ventes avaient explosé et il ne restait plus un exemplaire en kiosque, du Boucau à Hendaye.

Ensuite, je joignis Seignosse pour avoir des détails et des précisions sur le futur procès qui aurait lieu à Pau : encore une aubaine pour *La Gazette*.

Enfin je téléphonai à Geneviève et lui relatai les derniers avatars de l'affaire et le bouquet final sur la Corniche. Elle était fière de mon succès et ses félicitations furent prometteuses de félicité. Mais pas ce soir, elle était au théâtre à Bayonne.

Vers 18h, je terminai mon papier que je titrai : « Trou Noir à Chantaco : retour au club house ». Je l'envoyai à *La Gazette*. *Le Parisien* eut droit à son

dernier envoi, aussi riche en information que celui de *La Gazette*. Puis je me douchai avant de m'installer pour écouter de la musique : je n'en avais pas eu beaucoup le temps ces derniers jours.

Bach concertait en italien quand le téléphone sonna. C'était Enzo.

– J'ai des œufs, des pommes de terre et des oignons frais. Et il me reste du Graves. Pampi passera vers 20h.

La boucle était bouclée.

Ciboure

Mars 2012

TROU NOIR À CHANTACO

Jacques Garay

Éditions Cairn

BP 1503 29 rue Carrérot 64015 Pau

Tél. : 05 59 27 45 61

Fax : 05 59 98 84 89

editions-cairn@wanadoo.fr

www.editions-cairn.fr

ISBN : 978-2-35068-549-6

Ouvrage numérisé et diffusé par NeoBook

